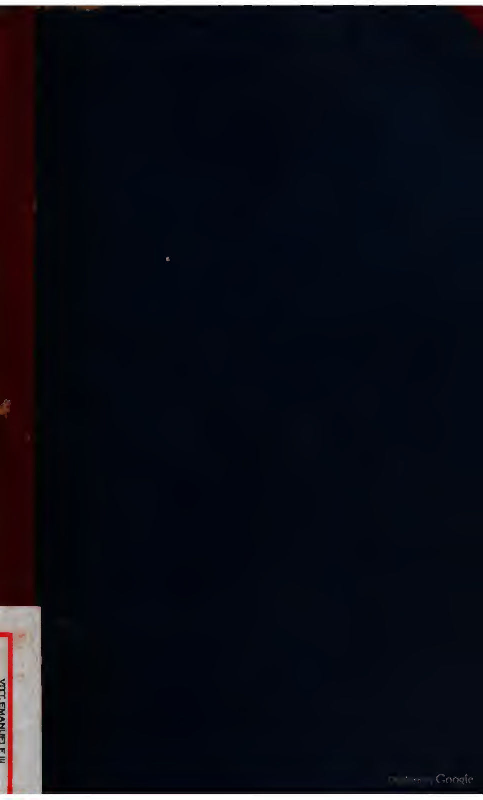
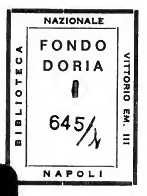

VITT. EMANUELE III


NAZIONALE
FONDO
DORIA
645/1
BIBLIOTECA
VITTORIO EM. III
NAPOLI



PROMENADE

D'UN

VOYAGEUR PRUSSIEN.

TOME I.

Ouvrages nouveaux, publiés par la même librairie.

Histoire des Républiques Italiennes du moyen age, par J. C. L. Simonde de Sismondi. 16 vol. *in*-8. 1818.. 96 fr.

— Un petit nombre d'exempl. sur pap. vélin........ 192 fr.

Histoire critique de l'Inquisition d'Espagne, depuis l'époque de son établissement par Ferdinand V, jusqu'au règne de Ferdinand VII, tirée des pièces originales du conseil de la Suprême, et de celles des tribunaux subalternes du Saint-Office, par D. Jean-Antoine Llorente, ancien secrétaire de l'Inquisition de la cour, etc. etc. Seconde édition, 4 forts vol. *in*-8. 1818, avec le portrait de l'auteur.. 26 fr.

Correspondance inédite de l'abbé Ferd. Galiani avec madame d'Epinay, le baron d'Holbach, Grimm, etc. pendant les années 1765 à 1781; avec une notice sur la vie et les ouvrages de Galiani, par M. Ginguené, et des notes. 2 vol. *in*-8. 1818 .... 12 fr.

Cette Correspondance piquante, dont feu M. Ginguené avait annoncé l'existence et disposé la publication, est enfin prête à paraître. Elle s'imprime, non sur des copies incomplètes et fautives, mais d'après les lettres autographes de Galiani qui sont en notre possession, et que nous offrons de communiquer aux curieux; elle servira de pendant, et en quelque sorte de complément aux mémoires de madame d'Epinay.

Essai sur la vie, les écrits et les opinions de M. de Malesherbes, suivi de notes, de lettres et de pièces inédites, par M. le comte ***, pair de France. *in*-8. 1818.

— Le même, papier vélin .... 12 fr.

Mémoires sur la Vie politique et privée du docteur Franklin, écrits par lui-même, et continués par M. Temple Franklin, son petit-fils. 2 vol. *in*-8. avec portrait. 1818.. 12 fr.

Archives des Découvertes et des Inventions nouvelles faites dans les Sciences, les Arts et les Manufactures, tant en France que dans les pays étrangers, pendant l'année 1817. 1 vol. *in*-8. (le 10e de la Collection). 1818. 6 fr.

— La Collection des 10 vol.................................. 60 fr.

Précis des Evénemens militaires, ou Essais historiques sur les Campagnes de 1799 à 1814, avec cartes et plans; par M. le lieutenant-général comte Mathieu Dumas.-Campagne de 1801; 2 vol. *in*-8. formant les tomes 5 et 6 de la Collection, avec atlas .... 24 fr.

—Du même, la Campagne de 1799, 2 vol. *in*-8. et atlas 21 fr.
la Campagne de 1800, 2 vol. *in*-8. et atlas 30 fr.

Un petit nombre d'exempl. sur pap. vélin, prix double.

PROMENADE

D'UN

VOYAGEUR PRUSSIEN

EN DIVERSES PARTIES

DE L'EUROPE, DE L'ASIE ET DE L'AFRIQUE,

EN 1813, 1814 ET 1815,

EN FORME DE LETTRES;

CONTENANT DES REMARQUES PERSONNELLES ET DIVERSES ANECDOTES SUR LA SUÈDE, LA PRUSSE, L'AUTRICHE, LA HONGRIE, LES ILES IONIENNES, L'ÉGYPTE, LA SYRIE, LA PALESTINE, L'ILE DE CHYPRE, CELLE DE RHODES, LA MORÉE, ATHÈNES, LA CALABRE, NAPLES, LE TYROL, LA BAVIÈRE, LE DANEMARCK ET LA HOLLANDE;

PAR M. BRAMSEN.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, rue de Bourbon, n° 17.

A *Strasbourg* et à *Londres*, même maison de commerce.

1818.


Nazionale V. E. III
NAPOLI
Biblioteca

PRÉFACE.

Les Lettres suivantes contiennent les observations que j'ai faites pendant un voyage entrepris avec le fils aîné de sir George Maxwell. La période qu'elles embrassent commence en juillet 1813, et finit en septembre 1815. Si le Lecteur fait attention à l'immense étendue de pays que nous avons parcourue, et à l'importance de plusieurs des villes que nous avons visitées, il ne peut s'attendre à trouver ici une description également détaillée de tout ce que nous avons vu.

Notre voyage en Suède se fit avec

tant de célérité, que je l'aurais entièrement passé sous silence, si je ne l'avais regardé comme formant une transition nécessaire à la description des pays plus éloignés, et comme pouvant servir à guider les autres voyageurs qui suivront la même route.

Les itinéraires composés de loin et par spéculation, sont ordinairement incorrects, et moins propres à aider le voyageur qu'à le tromper; cette raison m'a porté à m'appesantir davantage sur la description des routes, des postes et des auberges.

On aurait pu s'attendre naturellement qu'en parlant de Berlin, ma patrie, j'aurais donné des détails plus étendus sur les mœurs et l'état de la société; mais la situation du Continent

déchiré par des armées aux prises, et l'incertitude des événemens qu'un seul jour pouvait amener, m'empêchèrent alors de me répandre dans le monde. Au moment de mon arrivée, Berlin était menacé par les Français, et ses habitans étaient dans la dernière confusion, de sorte que j'eus peu d'occasions de satisfaire ma curiosité et de faire des observations; la peinture de la société, telle qu'elle était quand j'y demeurais, n'aurait excité que peu ou point d'intérêt.

Vienne m'offrit plus de facilités pour faire des remarques, et j'ai pu en tracer un tableau plus détaillé. Dans aucune partie de mon ouvrage, je n'ai suppléé à la stérilité des

faits par la fertilité de l'invention. Je prie donc le Lecteur d'excuser les lacunes qu'il apercevra quelquefois, et de réfléchir que quand la curiosité se trouvera éveillée, elle ne sera jamais excitée et satisfaite que par la vérité. J'ai quelque espoir qu'elle pourra l'être par les détails que je donne sur les paysans Hongrois et les pirates Maniotes, race peu connue des voyageurs, et dont la férocité écarte ceux qui voudraient en approfondir les mœurs et les habitudes.

Pour ce que j'ai dit sur Athènes, j'ai des obligations infinies à la complaisance de notre savant *Cicerone*, le signor Lusieri, dont le goût délicat et le long séjour qu'il a fait dans ce pays, m'ont mis à portée de voir et de dé-

crire les trésors d'antiquité qu'il renferme.

En rendant compte de la Grèce, de la Syrie, de la Palestine et de la Terre-Sainte, je ne puis me flatter d'avoir présenté beaucoup de remarques nouvelles, après les recherches infatigables des Spon, des Wheeler, et celles plus récentes des Châteaubriand, des Clarke, etc. Mais l'esprit d'entreprise naturel à l'homme, et de nouvelles facilités pour gratifier sa curiosité, ont donné des moyens d'instruction qui m'ont permis de parler avec certitude d'objets sur lesquels on n'avait encore hasardé que des conjectures. J'espère donc qu'en lisant ce que j'ai écrit sur ces contrées si souvent parcourues, le Lecteur trou-

vera quelques détails curieux et utiles qui le dédommageront du temps qu'il y emploiera.

Il n'est pas inutile de remarquer ici, une fois pour toutes, que quoique je me sois quelquefois vu obligé d'avoir une opinion contraire à celle de voyageurs qui m'avaient précédé, j'ai été uniquement animé par l'amour de la vérité, et non par un sentiment hostile à leur égard.

Comme j'ai quelquefois parlé de la France avec quelque sévérité, il doit m'être permis de déclarer qu'en agissant ainsi je n'ai pas été influencé par un sentiment d'animosité contre cette nation. Mon seul dessein a été de mettre au grand jour les calamités que la plupart des nations européennes

ont éprouvées pendant la dernière guerre, et de peindre les maux qu'une obéissance sans réserve aux ordres d'une ambition sans bornes a occasionés à la société civilisée.

Je me flatte que le Public me pardonnera de céder ici aux sentimens de gratitude que font naître en moi les souvenirs du passé, et que les amis dont le nom se trouve dans mes lettres agréeront l'assurance que les services qu'ils m'ont rendus, et leurs estimables qualités, ne sortiront jamais de ma mémoire. Je dois surtout offrir à mes respectables amis sir John et lady Maxwell, les plus vifs remercîmens pour tout ce que je dois à leurs bontés depuis l'instant que j'ai eu l'honneur de faire leur connaissance, et surtout

pour m'avoir procuré le plaisir de faire le voyage dont je vais donner la relation, avec leur aimable fils, dont la société en a augmenté l'agrément et l'utilité.

PROMENADE

D'UN

VOYAGEUR PRUSSIEN.

LETTRE PREMIÈRE.

Départ pour Gothenbourg. — Description de la ville. Précautions que doivent prendre les voyageurs en Suède. — Monnaies du pays. — Défaut d'espèces. — Départ pour Trolhœtta.

Gothenbourg, août 1813.

A vos sollicitations réitérées, je vous ai promis de vous rendre un compte exact et sans prétention de mon voyage sur le continent. Je n'ai pas oublié ma promesse ; et pour prouver avec quelle fidélité je suis disposé à la tenir, je vous écris de la première ville où nous touchons en mettant pied à terre. Une traversée de huit jours nous a portés de Leith au port de Gothenbourg, ou Gotheburg. Nous avons eu un bon passage,

pendant lequel il ne s'est rien présenté digne de remarque. L'entrée de la rade est difficile, et exige quelque attention de la part du navigateur pour éviter les dangers de l'attérage. Le port est très-vaste, et est protégé efficacement par un bon fort.

A peine eûmes-nous jeté l'ancre, qu'un bas-officier vint à bord de notre bâtiment, pour prendre les noms du capitaine et des passagers, et examiner nos passe-ports. Son habillement n'était pas extrêmement remarquable par sa propreté, et s'il avait eu autant de service que son uniforme, nous n'aurions pas hésité à le déclarer vétéran. Sa conduite à notre égard n'en fut pas moins polie, et au lieu d'une forte contribution sur nos bourses, il se borna modestement à nous demander un peu de tabac pour sa pipe. Nous accédâmes avec plaisir à une requête aussi modérée, et il nous quitta parfaitement content. Le capitaine alla à terre, pour nous obtenir la permission de débarquer; mais nous fûmes détenus cinq grandes heures avant que l'ordre ne nous parvînt. Nous nous procurâmes alors un bateau, et après avoir ramé pendant une heure, nous arrivâmes au canal qui traverse la ville, et

dont la vue est extrêmement gaie et agréable, étant bordé d'arbres de chaque côté. Nous nous logeâmes chez *Blomm*, qui tient une des meilleures auberges de l'endroit. Gothenbourg est une grande et belle ville ; c'est la seconde du royaume ; elle est située à l'embouchure de la Gotha, sur le Catégat. La grande rue, qui court est et ouest, et qui partage à peu près la ville en deux parties égales, se fait remarquer par des maisons bien bâties et alignées ; mais les autres rues consistent principalement en petites bâtisses de bois, peu élevées, et sont en outre étroites et mal pavées. Les incendies fréquens, et notamment celui qui eut lieu en 1803, et qui réduisit en cendres la plus grande partie de la ville, ont fait rendre une ordonnance par laquelle le Gouvernement a enjoint qu'à l'avenir il ne fût plus bâti une seule maison en bois dans l'enceinte des murs : règlement sage et louable, et bien digne d'être imité dans les autres villes du continent. Gothenbourg est traversé par plusieurs canaux ; ce qui favorise infinement le commerce. La douane est située en front de la ville, et l'on n'y exerce pas des visites bien strictes sur les voyageurs ; au moyen d'un sacrifice de quelques shel-

lings, on laisse passer leurs malles et leurs bagages sans les examiner.

Les objets qui méritent le plus l'attention des curieux, sont les églises suédoises et allemandes, le collége, la maison de ville, l'hôtel de la compagnie des Indes et l'hôpital ; cependant la plupart de ces édifices sont d'une architecture commune. Outre l'auberge dont il vient d'être fait mention, il y en a une autre assez bonne, tenue par *Segeline* : on est passablement bien dans les deux ; mais elles ne se font pas remarquer par la propreté. On estime la population à dix-huit mille âmes. La ville fait un commerce considérable avec l'Angleterre, ainsi qu'avec les Indes orientales et occidentales. Le climat passe pour sain, mais l'hiver y est très-rude.

Tout voyageur qui a l'intention de visiter la Suède ne doit jamais négliger de prendre un domestique qui parle la langue du pays ; autrement il éprouvera les plus grandes difficultés, et sera souvent exposé à être trompé. Si l'on en prend un en Suède, il faut avoir bien soin que ce soit un homme de la campagne, ceux de la capitale n'étant nullement à désirer. Mon ami M. Maxwell et moi devons beaucoup de remercîmens

à MM. Kennedy et Aberg, chefs d'une très-grande maison de commerce à Gothenbourg, pour la peine qu'ils voulurent bien prendre de nous procurer un domestique: nous sommes seulement fâchés de dire que cet homme, qui s'appelle Nostram, ne réponde pas aux recommandations de ces Messieurs par sa négligence et les abus de confiance dont nous avons déjà à nous plaindre. On nous dit que les auberges de la plupart des petites villes de Suède étaient en général mauvaises, qu'on y était mal couché et mal accommodé en tout point. Il faut avoir soin de porter son linge avec soi. Il est essentiel aussi de faire dans les grandes villes une provision de pain pour la route, celui qu'on trouve dans les villages étant noir et mauvais. Il faut imiter Horace, dans son voyage à Brundusium:

Utra
Callidus ut soleat humeris portare viator.

Je conseillerai encore à un voyageur d'emporter avec lui les harnais et les traits de sa voiture, les chevaux étant en général très-mal agencés. Ces animaux sont fort petits en Suède, et les paysans qui les conduisent presque aussi stupides

que leurs bêtes. Il faut montrer beaucoup de fermeté pour les faire avancer; mais lorsqu'ils sont insolens ou entêtés, il y a un registre qu'on tient ouvert à chaque poste, où l'on peut déposer sa plainte contre eux, et l'on est sûr qu'ils seront menés par-devant le magistrat du lieu pour répondre sur leur conduite. Un mille de Suède équivaut à un mille et demi d'Allemagne. Si le voyage requiert de la célérité, il faut envoyer un exprès en avant pour ordonner les chevaux, sans quoi on court le risque d'être retenu et d'attendre plusieurs heures à chaque poste. L'usage est de payer huit skillings (argent de Suède) par mille à l'exprès, le pour-boire (trinkgeld) compris.

Voici le tarif de la monnaie de Suède :

Argent. Douze runstycks valent un skilling; quarante-huit skillings valent un dollar d'argent ou de banque ; le dollar d'argent est égal à cinq shellings d'Angleterre, ou six francs monnaie de France.

Papier-monnaie. Les billets du gouvernement consistent en plotes, ricksgalds et dollars de banque; un plote vaut 10 skillings ou 1 shelling et 8 pences anglais, ou 2 fr. monnaie de France ; un dollar ricksgald perd 50 pour cent,

de manière que notre dollar d'argent représente un dollar ricksgald et demi. Un dollar de banque vaut autant qu'un dollar d'argent.

La poste se paye sur le pied de huit skillings par mille par cheval ; de seize à Stockholm, et de douze dans quelques villes. Le pour-boire du postillon est à l'option du voyageur, et n'est point obligé par l'ordonnance. Ils sont contens de deux skillings par relais. Une grande commodité pour les voyageurs est le tarif imprimé qu'on garde dans toutes les maisons de poste, pour qu'ils puissent le consulter en cas de besoin, et ne pas être trompés. Il est bon de faire viser son passe-port au bureau de police de la première ville où l'on arrive, sans quoi les voyageurs sont exposés à être arrêtés et retardés en se rendant à la capitale. Il ne faut pas oublier pareillement qu'il y a en Suède un très-grand manque, pour ne pas dire un défaut absolu d'espèces. On ne se sert, dans les transactions habituelles de la vie, d'aucunes espèces d'or ni d'argent, et même on n'y emploie que très-peu de monnaie de cuivre. Le papier-monnaie, qui est à proprement parler la seule monnaie courante du pays, consiste en billets de banque de dix, douze, qua-

torze ou seize skillings : ceux de douze et de seize sont ceux dont on se sert le plus communément. Néanmoins, avec ce papier et un peu de petite monnaie de cuivre, on peut voyager par tout le royaume; mais il ne faut pas négliger de se pourvoir de ces petits billets de banque, car les paysans ne donneraient pas le change des billets plus forts; il faut surtout avoir bien soin de ne pas déchirer ces billets, car, s'ils ne sont pas en bon état, les maîtres de poste ne veulent les prendre qu'à un rabais considérable.

Je ne me hasarderai pas à décrire les mœurs et les usages du peuple et l'état de la société à Gothenbourg. Je voyage avec trop de rapidité en Suède, et le séjour que je ferai dans les villes sera trop court, pour que je fasse parade de connaissances que je n'ai pas le temps d'acquérir. Il m'a été impossible de me faire jusqu'ici une idée juste des particularités en question; mais, autant qu'il m'a été possible d'observer, quoique à la hâte, je dois rendre aux Suédois que j'ai vus la justice de dire qu'ils m'ont paru extrêmement polis, et remplis d'attention envers les voyageurs, et qu'ils ne manquaient, sous aucun rapport, aux devoirs de l'hospitalité.

LETTRE II.

Arrivée à Trolhœtta. — Description de la ville. — Canal et Ecluses. — Ville de Wennersburg et lac du même nom. — Culture du pays. — Stockholm. — Description de la ville. Etat misérable des Auberges. — Environs. — Politique.

Stockholm, août 1813.

Le premier endroit où nous nous arrêtâmes, après avoir quitté Gothenbourg, fut Trolhœtta, petite ville consistant en quelques rues en zigzag, avec de petites maisons en bois, très-basses et bâties d'une manière mesquine. Elle est située sur la Gotha, dans une position tout-à-fait pittoresque. Le paysage dont elle est entourée offre un coup d'œil et une variété dont on est frappé. Nous ne trouvâmes qu'une auberge dans l'endroit, et elle ne se fait remarquer que par sa malpropreté, et la manière mesquine dont elle est tenue. Les gens de l'auberge eux-mêmes sont sans politesse et sans attention. Nous allâmes voir le canal,

C'est un ouvrage étonnant. Il a fallu, pour le percer, couper un rocher de cent cinquante pieds de hauteur, ce qu'on a fait en grande partie avec de la poudre à canon : il offre dans son ensemble un objet d'un travail considérable et qui a dû coûter beaucoup de temps. Les écluses méritent pareillement l'attention du voyageur. Ce canal et ses écluses font partie d'un plan, auquel les Suédois ont travaillé long-temps, d'unir la Baltique et la mer d'Allemagne au moyen d'une navigation intérieure. Si ce plan avait été mis complétement à exécution, non-seulement il aurait facilité et bonifié le commerce intérieur du pays, mais il aurait encore mis son commerce étranger à l'abri de toute interruption, ce qui arrive immanquablement dès qu'il y a guerre avec le Danemarck. Le cours de la rivière Gotha offrait l'espoir de mettre ce grand plan à exécution. Cette rivière sort de l'extrémité nord du lac Wenner ; et, après un cours tortueux de près de soixante-dix milles, elle se jette dans la mer près de Gothenbourg. Un nombre de rochers et de cataractes obstruent la navigation d'une portion considérable de cette rivière ; et, dans cet endroit en particulier, des esprits moins en-

treprenans auraient jugé toute navigation ultérieure naturellement impraticable. Mais la persévérance a triomphé à la fin des obstacles que la nature semblait avoir opposés. Nous fûmes informés par notre conducteur que le canal avait coûté trois cent quatre-vingt mille thalers de banque, qui équivalent à quatre-vingt dix mille livres sterling. Il rapporte à la compagnie environ trente mille thalers de banque par an. Le prince de la couronne de Suède (Bernadotte) visita ce lieu en 1812, et la compagnie lui fit présent à cette occasion d'une très-belle barge. Notre guide ne manqua pas de nous faire remarquer un rocher sur lequel on avait inscrit la date d'une visite que la famille royale a faite à ce lieu.

Je ne dois pas négliger de faire connaître aux voyageurs notre ami le conducteur. C'est un maître d'école de la ville qui sera fort aise de les accompagner et de leur faire part de tout son petit fonds de connaissances, moyennant une légère gratification. Il parle allemand et français, et je le recommanderai aux voyageurs qui passeront à Trolhœtta.

Du canal, nous allâmes voir les deux vieilles écluses et les cinq chutes d'eau. Ces dernières ne

sont pas très-élevées, mais elles sont entourées de rochers de granite entassés les uns sur les autres, sous mille formes âpres et fantastiques, et entremêlés d'une manière agréable de bouquets de bois taillis de genévriers et de sapins rabougris, ce qui compose un paysage tout à la fois imposant et superbe par la variété des objets qu'il offre. Notre ami le maître d'école nous dit qu'en hiver cet endroit est infesté de loups; et que les habitans sont obligés, pour leur sûreté, de les chasser en partis de quatre à cinq cents hommes. On voit souvent aussi des ours rôdant parmi les sapins; les lièvres et d'autres espèces de gibier paraissent y être très-nombreux.

En quittant Trolhœtta, nous fîmes un petit détour hors de la grande route pour aller voir Wennersburg. La ville est petite et les maisons y sont en bois; mais elle est agréablement située sur le lac Wenner, au nord de la Gotha. Les bords du lac sont pittoresques, et ses eaux sont singulièrement claires et poissonneuses. Nous descendîmes à la maison de la poste, où nous fûmes passablement bien logés et traités. La route de Gothenbourg à Trolhœtta, et de là à Wennersburg, est excellente; la campagne est

sauvage et romantique, mais le sol est pauvre et l'état de la culture peu avancé, ce qui est plutôt dû à l'inclémence de la saison qu'à aucun défaut apparent d'industrie de la part des habitans. Le reste du pays, en se rendant à la capitale, ne manque pas de beautés pittoresques. On y voit des collines et des vallons, des rochers et des enfoncemens, de vastes plaines avec des lacs, des forêts, des prairies et des terres labourables qui se mêlent et se succèdent les uns aux autres, et qui forment ainsi, par d'heureux contrastes, une délicieuse variété d'objets.

Après Wennersburg, nous ne traversâmes aucun endroit digne de quelque intérêt, jusqu'à notre arrivée à Stockholm. Il est peu de villes dont la situation soit plus frappante et plus romantique que celle de la capitale de la Suède. Elle occupe deux presqu'îles, une petite et une grande, entre une baie de la Baltique et les eaux du lac Mœlar, outre sept petites îles de rochers. La ville est grande et bâtie d'une manière régulière; les maisons sont principalement en pierres ou en briques, revêtues de stuc, et couvertes en tuiles; les rues sont assez étroites et mal pavées. On évalue sa population à soixante-dix mille

âmes. Dans le nombre des principaux objets dignesde curiosité, est le palais, grand édifice triangulaire qui réunit l'élégance et la grandeur. Il s'élève du centre de la ville, et domine en tout sens une perspective fort étendue. Le Muséum, sans être un édifice considérable, est enrichi de plusieurs beaux morceaux de sculpture, et de quelques bons tableaux de Rubens, Raphaël, Vandyk, etc. Le pont qui est devant le palais forme un ornement remarquable pour cette partie de la ville. L'opéra, le théâtre, le palais de la princesse et la banque, ne se distinguent ni par l'élégance, ni par le goût de leur architecture. Le Riddezholm, où sont les tombeaux des rois de Suède, est, à proprement parler, la seule belle église de la ville. Le port a été formé par la Baltique, et offre un beau mouillage pour les plus gros vaisseaux qui peuvent décharger à quai. Les maisons des négocians qui sont parallèles à ce quai, et qui font face aux navires, ainsi que l'île de l'Amirauté, sont fort élevées, et d'un style d'architecture gracieux et agréable. A l'extrémité du port, plusieurs rues s'élèvent les unes sur les autres en forme d'amphithéâtre, et offrent à la vue une belle ligne de bâtimens.

Il n'est pas peu surprenant de voir qu'il n'y a pas une seule bonne auberge dans une ville aussi grande et aussi commerçante. C'est pourtant le cas, puisqu'elles pèchent en général par la malpropreté, et qu'à tout prendre elles sont mal tenues. Celles que tiennent Robinson et Frieze sont généralement regardées comme les meilleures. Celle que nous trouvâmes la plus propre et la moins mal meublée de la ville, fut l'hôtel que tient une Ecossaise nommée Jones. Je recommanderais aux voyageurs de louer des chambres garnies et de dîner dans ce dernier hôtel. La culture réussit mal dans les environs de la ville, et dans le fait, le climat n'est pas de nature à porter la végétation au plus petit degré de perfection. Les hivers y sont rigoureux; mais cependant le climat est regardé généralement comme salubre.

Le peu de temps que nous séjournâmes en Suède ne nous permit pas de fréquenter assez la société pour en tracer ici une ébauche, pas plus que de la chronique scandaleuse de la capitale, dont nous n'avions d'ailleurs aucune inclination de prendre connaissance. Le Prince de la couronne de Suède paraît être fort aimé par les habitans. C'est à sa conduite sage et prudente qu'ils

attribuent la paix de la Suède avec l'Angleterre, et par conséquent le rétablissement de leur commerce. Ils lui rendent parfaitement justice à cet égard, car on ne peut se dissimuler que la conduite publique de ce Prince a soutenu dignement l'honneur et favorisé les intérêts de la Suède, de même que sa conduite privée lui a gagné l'estime et l'affection de ceux qui sont destinés à être un jour ses sujets.

LETTRE III.

Départ de Stockholm pour Orebro. — Description de la ville. — Ystadt. — Description de cette ville et de ses environs. — Départ pour Stralsund.

Ystadt, août 1813.

De Stockholm, nous allâmes à Orebro, petite ville dont les maisons sont très-basses et bâties en bois ; cependant elle n'a pas en général une apparence aussi triste que plusieurs des villes par lesquelles nous avions déjà passé. Sur une petite île, formée au milieu de la ville par deux bras de la rivière de Swart, est situé le châ-

teau, qui était autrefois une résidence royale et qui est remarquable maintenant parce que c'est dans son enceinte que s'assemble la diète. Nous vîmes les appartemens du Roi qui sont très-simplement meublés. A l'entrée de cet édifice sont deux tours très-élevées, disposées de manière à opposer quelque défense en cas de besoin. L'auberge est tenue par un Français, et est assez bonne.

D'Orebro à Ystadt la route est longue et ennuyeuse, au travers d'un pays stérile et misérable. Tout le souvenir que je garde de ce fatigant voyage, est celui des villes pauvres et mesquines et des plus chétives auberges qu'on puisse imaginer. Cependant la tristesse que ces objets nous avaient causée se dissipa bientôt à la vue des charmans environs d'Ystadt, dont le sol est plus fertile et où la végétation est beaucoup plus riche. Les maisons y paraissent également plus propres et plus commodes que dans toute autre partie de la Suède, où les auberges des petites villes sont invariablement abominables et sales au dernier point, les habitans n'ayant aucune idée de ce qu'on appelle les aisances de la vie. Les routes de la Suède sont pourtant généralement bonnes.

Ystadt est une petite ville, dans une belle situation sur une baie de la Baltique, avec un bon port; les maisons sont en général basses et bâties en bois, et les rues mal pavées. Nous descendîmes à l'auberge de la veuve *Joanson*; elle passe pour la meilleure de la ville, quoiqu'elle soit assez mal tenue. Cette ville est célèbre par ses manufactures de gants. Nous en achetâmes quelques échatillons, et nous trouvâmes effectivement qu'ils étaient d'une qualité supérieure. On les vend à un prix assez modéré, douze à quatorze skillings de Suède la paire. Près d'Ystadt, nous vîmes un palais superbe, destiné pour le Prince de la couronne, et qui est presque achevé.

Il part régulièrement de cette ville un paquebot pour Stralsund; le prix fixé pour le passage est de deux rixdollars et trente-six skillings par maître, et de deux rixdollars et douze skillings par domestique; on paye aussi deux rixdollars et douze skillings pour un cheval, et de quatre à cinq rixdollars pour une voiture. Le passage est rarement de plus de huit heures. Si l'on veut fréter un yacht pour soi-même, il coûte environ soixante rixdollars, et de plus un ou

deux rixdollars pour le pour-boire de l'équipage; mais ces espèces de bâtimens sont petits et peu commodes, et ne peuvent prendre, sans les gêner, qu'un très-petit nombre de passagers.

Nous eûmes l'honneur de rencontrer à Ystadt le Prince de Hesse, qui avait été autrefois au service de Danemarck, mais qui, depuis que les Danois s'étaient joints aux Français, s'était déterminé à retourner dans son pays natal. Nous y rencontrâmes pareillement M. de Bruen, chargé d'affaires de Russie à Copenhague, et plusieurs voyageurs anglais. Nous nous réunîmes tous et frétâmes pour nous un paquebot exprès. Nous quittâmes Ystadt sur les quatre heures après-midi, et nous arrivâmes à Stralsund le lendemain matin à neuf heures, après une traversée pénible et désagréable.

L'entrée du port de Stralsund est assez dangereuse; il est ouvert aux vents, et le courant y est extrêmement rapide et impétueux en dehors de la barre. Le tangage continuel de notre petit paquebot, outre l'accumulation des passagers entassés dans la chambre, nous mit tous fort mal à notre aise; et il y en eut bien peu qui échappèrent au mal de mer.

LETTRE IV.

Arrivée à Stralsund. — Confusion qui régnait dans la ville. — Dilemme dans lequel l'auteur se trouva. — Ruse de guerre. — Succès qu'elle eut. — Départ pour Berlin. — Alarme sur la route. — Arrivée à Greifswalde. — Description de Stralsund et de Greifswalde. — Arrivée à Berlin. — Description de la ville. — Beaux hôtels. — Précautions nécessaires. — Raisonnemens de la maîtresse de l'hôtel. — Avis utiles aux voyageurs. — Vanité de Buonaparte et ses exploits au palais du Roi. — Anecdotes de deux généraux célèbres. — Places publiques. — Patriotisme des habitans. — Haine contre les Français. — Attentions pour les Anglais. — Société de Berlin. — Regret général pour la mort de la Reine. — Environs de la ville.

Berlin, septembre 1813.

A notre arrivée à Stralsund, nous descendîmes chez *Bagonini*, qui tient la meilleure au-

berge de la ville. Nous trouvâmes la place dans la plus grande confusion, les habitans attendant à toute heure une visite des Français. La garnison anglaise était sous les armes et gardait les portes avec ses pièces de campagne, mèche allumée. Le colonel Lyons, qui commandait la place, officier expérimenté et d'une grande bravoure personnelle, avait fait tous ses préparatifs pour les recevoir chaudement. Tous les étrangers et les principales dames de Stralsund s'étaient retirés dans l'île de Rugen, et tous les objets de prix y avaient été transportés comme dans un lieu de sûreté. Nous vîmes plusieurs dames en pleurs, tandis que d'autres manifestaient dans leurs traits et par leurs manières une sollicitude d'un genre tout-à-fait différent. Le renom de la galanterie française était parvenu jusqu'à leurs oreilles, et la pensée des scènes de gaîté et de plaisir qui devaient suivre l'occupation de la ville par les Français, s'ils s'en rendaient maîtres, leur faisait perdre de vue les horreurs de la guerre. Notre hôtel était rempli d'une foule de gentilshommes et de propriétaires des environs de Schwerin, où se retirait le général Walmoden; et sans la politesse et les

attentions de M. Israël, le banquier, sur lequel mon ami M. Maxwell avait une lettre de crédit, nous nous serions trouvés dans le plus grand embarras pour nous loger; mais il eut la bonté de nous donner des lits chez lui.

Dans l'après-midi, la situation de la place devint encore plus critique; les rues étaient encombrées de chariots chargés d'effets précieux, et de meubles du duc de Mecklenbourg-Schwerin, qui les suivit lui-même de près, et arriva avec toute sa cour. Le bruit courait qu'il avait intention de se réfugier dans l'île de Rugen. Il nous parut alors qu'il était temps de songer à notre départ; mais à ce même moment nous éprouvâmes un désappointement bien désagréable : il était impossible de se procurer un seul cheval de poste, ayant tous été mis en réquisition par les riches habitans de la ville ou par les étrangers qui avaient été plus alertes que nous. Pendant que nous étions dans cet embarras, nous rencontrâmes deux Anglais, dont un avait le rang de major et l'autre de capitaine dans la milice. Il fut décidé que nous voyagerions de compagnie; et comme M. Maxwell avait aussi une commission de lieutenant-colonel de milice,

je crus qu'en pareil cas il serait bon de l'investir d'un brevet plus élevé pour accélérer notre départ. Je me portai donc en toute hâte à la poste, et d'un ton d'importance j'ordonnai des chevaux pour un général et sa suite. Cette ruse de guerre eut l'effet que j'en attendais, et en moins de trois heures après nous obtînmes quatre chevaux pour nous, et le même nombre pour nos deux nouveaux camarades. Lorsque nous partîmes de la ville, elle était dans un état de confusion et d'agitation impossible à décrire. Les deux officiers anglais, qui s'étaient pourvus de chevaux de selle, couraient en uniforme complet devant notre voiture, et nous avaient promis de tirer un coup de pistolet pour donner l'alarme, s'ils apercevaient le moindre indice de l'approche d'un ennemi, afin que notre petite caravane pût avoir le temps de se sauver par la fuite. La nuit se fit et fut singulièrement obscure. A environ un mille de Greifswalde, les deux officiers anglais retournèrent sur leurs pas au grand galop, et nous dirent qu'ils avaient entendu dans l'éloignement un bruit de chevaux, et qu'ils avaient raison de croire que c'était un piquet français. Nous fîmes aussitôt halte, et nous tînmes un petit conseil

de guerre pour consulter sur ce que nous avions de mieux à faire ; mais pendant que nous étions à délibérer s'il fallait aller en avant ou en arrière, un de nos messieurs aperçut une lumière, et nos alarmes se dissipèrent d'une manière agréable lorsque nous vîmes que c'était la voiture d'un commissaire que le général Walmoden expédiait en toute hâte à Stralsund, aveo la bonne nouvelle que les Français avaient été forcés de se retirer à plus de trois milles d'Allemagne.

Nous entrâmes dans la ville de Greifswalde sur le minuit, et nous ne fûmes pas peu surpris de trouver les rues encombrées de peuple. En nous voyant, ils se mirent à pousser un cri : « Voilà les Français, ce sont les Français! » Les deux Anglais, qui nous précédaient à cheval, les convainquirent de leur erreur, et calmèrent leurs alarmes. Lorsque nous arrivâmes à eux, je leur expliquai qui nous étions, et je leur assurai que les Français s'étaient retirés. Cette nouvelle leur fit grand plaisir, et la plupart rentrèrent chez eux.

Ces particularités intéressantes, en ce qu'elles font voir la frayeur qu'inspire le seul mot d'une

invasion de la part des Français, m'ont empêché jusqu'ici de vous rendre compte de Stralsund, dont je vais volontiers vous dire ce que j'y ai observé en passant. C'est une grande et forte ville, située sur la Baltique, et faisant un commerce considérable. On y voit plusieurs bons édifices, mais la généralité des maisons est basse et construite en brique. Elles se font remarquer par les toits qui se terminent presque tous en pointe. Les rues sont étroites et mal pavées. Nous vîmes plusieurs belles églises et nous admirâmes la place du Marché, qui est très-vaste et fort noble. On évalue à douze mille le nombre des habitans, qui m'ont paru d'une belle raoe d'hommes bien constitués. Les environs de la ville sont sablonneux; ils produisent cependant beaucoup de blé; mais les légumes n'y sont pas abondans. L'île de Rugen est en face de la ville; la confusion qui régnait dans la place et la promptitude de notre départ ne nous permirent pas d'aller la voir. Greifswalde est à quatre milles d'Allemagne de Stralsund. C'est une petite ville, mais forte et bien bâtie, située sur la rivière Rick, qui est navigable depuis là jusqu'à la Baltique. L'église de Saint-Nicolas mérite l'attention

du voyageur. Il y a deux bonnes auberges, l'une à la poste, et l'autre tenue par Wilhelmi. La route de Greifswalde à Berlin est sablonneuse, on n'y trouve rien d'intéressant, aussi nous nous hâtâmes de la franchir pour saluer la capitale de la Prusse.

Berlin est situé sur la Sprée ; la ville a près de quatre milles et demi de longueur ; on la regarde comme une des plus belles et des plus magnifiques cités de l'Europe. Elle a été bâtie sur un plan régulier ; cependant cette régularité n'a rien de la monotonie et de la tristesse qui rendent désagréables plusieurs villes régulièrement bâties, La vue des rues et des maisons agréablement entrecoupées de petites plantations d'arbres, et par-ci par-là de jardins, indique le bon goût des habitans, et cette variété donne à la ville un air de gaîté qui enchante. Les rues sont larges et bien pavées, quoique le pays ne fournisse presque pas de pierres. Le génie politique du grand Frédéric sut y pourvoir. Il obligea toutes les barques qui remontaient le Havel et la Sprée, de prendre à bord à Magdebourg, un lest de pierres de taille, et de le débarquer à Berlin. Dans le fait, cette ville doit la plus grande

partie de ses principaux établissemens à l'ardeur, à la généreuse et louable persévérance de ce grand monarque, qui en a fait le siége de l'élégance, ainsi que des sciences, des lettres et des armes. Berlin se distingue encore par l'excellence de ses hôtels. Les meilleurs sont l'*hôtel de Russie*, tenu par la veuve Obermann, *die Sonne* (le Soleil). L'un et l'autre sont situés dans la rue où est la fameuse promenade des Tilleuls. Nous pouvons encore ajouter à ces deux beaux hôtels, celui de la *Ville de Paris*, dans la *Brüderstrasse* (la rue des Frères), et celui *der Goldene Hirsch* (le Cerf d'Or), dans le *Dänischen Platz* (la Place Danoise). Ces quatre hôtels sont du premier ordre, mais surtout les deux premiers, qui sont situés dans le quartier à la mode, et qui sont destinés particulièrement aux personnes qui voyagent pour leur plaisir. Les marchands et gens d'affaires se trouveront très-bien à *die Stadt Portugal* (la Ville de Portugal), près *die Lange-Brücke* (du Grand Pont), et *der Schwarze Adler* (l'Aigle Noir), vis-à-vis le bureau de la poste. Lorsque les voyageurs descendent dans quelques-unes de ces belles auberges, ils se trouveront bien de faire un accord préa-

lable avec le maître pour le prix de leurs appartemens : c'est une précaution essentielle. Lorsque je logeais à l'hôtel de Russie, on me fit voir le mémoire d'un jeune gentilhomme anglais, que j'avais l'honneur de connaître ; il était si surchargé que j'entrepris de le faire diminuer, et je parvins à obtenir une réduction considérable. Le raisonnement de la veuve Obermann était de dire que les Français lui avaient pris tant de chevaux et l'avaient dépouillée de tant d'objets de prix, qu'elle était déterminée à les faire payer par les voyageurs anglais. Elle avait l'air de faire ce raisonnement par manière de plaisanterie ; mais j'ai de bonnes raisons de croire qu'il n'y avait que trop de vérité dans sa remarque, et que plus d'un voyageur s'en est ressenti d'une manière sérieuse. Quand on veut faire quelque séjour dans cette capitale, il est à propos de louer des appartemens garnis, dans des maisons particulières ; nous payons sur le pied de dix dollars courant (environ quarante-trois shellings anglais), par semaine, pour un salon de compagnie, une salle à manger, et deux chambres à lit dans le quartier des Tilleuls, outre des logemens de domestiques. Si l'on ne peut pas se procurer des loge-

mens dans ce quartier, il est probable qu'on pourra aisément trouver à s'arranger dans la *Friedrich Stadt* (la Ville de Frédéric), ou la *Wilhelm's-Strasse* (la rue de Guillaume), deux des parties les plus centrales de la ville et en bon air. On peut déjeuner chez soi, et aller dîner chez le restaurateur. Il y a un très-bon établissement de ce genre et très-bien tenu, à l'enseigne *der Jäger* (le Chasseur), derrière l'Arsenal. Il y a aussi dans presque tous les grands hôtels, à trois heures, des tables d'hôtes, qui sont en général bien servies, d'un prix modéré, et qui sont fréquentées par des personnes de la meilleure compagnie.

J'ai parlé des Tilleuls (*les Linden*); il m'est impossible de ne pas attirer l'attention sur cette délicieuse promenade qui fait l'admiration de tous les voyageurs, et qui est généralement regardée comme un des principaux ornemens de la ville. Elle porte le nom de la promenade des Tilleuls, parce qu'elle est ombragée par un triple rang d'arbres de ce nom, qui offre un coup d'œil ravissant. Elle forme le centre de la rue; des deux côtés il y a un chemin pour les voitures, dont elle est défendue par de belles rangées de bornes en

granite, liées les unes aux autres par des chaînes de fer, et elle est éclairée par de grands réverbères. Une des extrémités de cette rue conduit au parc, par la fameuse porte de Brandebourg (*Brandenburger-Thor*), édifice d'un très-bon goût, érigé sur le plan du Propylée d'Athènes. On regarde le parc comme un des plus beaux et des plus étendus de l'Europe, et c'est le lieu de rendez-vous le plus fréquenté des gens comme il faut et des élégans de la ville.

Charlottenbourg, qui est à environ un mille d'Allemagne de la porte du parc, n'était autrefois qu'un petit village, mais aujourd'hui il est devenu une ville. Il forme une promenade charmante pour les cavaliers au travers du parc, et cette promenade est très-fréquentée dans l'été, surtout les dimanches. On trouve à la porte du parc des voitures ouvertes, ou chariots de paysans (*Bauern-Wagen*), qui vont et viennent de Berlin à Charlottenbourg, et qui sont extrêmement utiles aux classes mitoyennes, le prix de la course n'étant qu'une bagatelle de deux à quatre *groschen*. Les conducteurs attendent, pour partir, qu'ils aient leur nombre de passagers complet, et alors ils se mettent en route au grand trot. Ces voitures

sont attelées de trois ou quatre petits chevaux qu'on mène de front, et qui offrent un spectacle amusant. L'autre extrémité de la promenade des Tilleuls se termine au palais du prince Henri et à l'Opéra.

Le palais du Roi et le jardin de Charlottenbourg sont bien dignes de l'attention du voyageur. Nous allâmes voir le tombeau de feu la Reine, dont la perte continue d'être l'objet des regrets de la nation. La sculpture destinée à l'orner doit sortir des mains du célèbre Rauch. Cet artiste allemand est à Rome ; mais son ouvrage n'est pas encore arrivé *. L'orangerie est une promenade délicieuse, et le palais renferme quelques tableaux capitaux de l'école d'Italie. *Der schwarze Adler* est la meilleure auberge de la ville.

Mais pour en revenir à Berlin, voici quels sont les objets les plus dignes d'attention. Celui qui tient le premier rang est sans contredit le palais du Roi. C'est une énorme masse carrée de bâtimens. Les appartemens en sont très-splen-

* J'apprends que ce monument est aujourd'hui complétement terminé.

dides, surtout ceux du second étage. De l'arcade qui est en front, on a une vue charmante. La promenade appelée *Lust-Garten* (Jardin de Plaisance), avec ses talus de verdure, le dôme, *die Hunde Brüke* (le Pont des Chiens), l'Opéra, la promenade des Tilleuls jusqu'à la porte de Brandebourg, se déploient devant le palais, et forment un ensemble d'un intérêt difficile à concevoir.

Quand Buonaparte prit Berlin, il ne fut pas content qu'il ne couchât au palais du Roi; et sa ridicule vanité fut portée au point de vouloir absolument coucher dans le lit nuptial même. Son mamelouck Roustan fut mis à coucher dans un autre lit royal, dans la chambre attenante à la sienne, celle qu'occupa l'empereur Alexandre quand il vint à Berlin. Le général français et ses principaux compagnons avaient dépouillé le palais de ses plus beaux tableaux, et l'on voyait sur les murs les cadres dont on les avait arrachés encore vacans. Le trône lui-même, dans la salle d'audience, ne put pas échapper à la rapacité de ce magnanime vainqueur. Il fut dépouillé des riches ornemens en or et en argent dont il était décoré.

L'Arsenal est un bel et noble édifice. Les vingt

et une têtes en haut relief qui sont placées sur les fenêtres dans la cour, et qui représentent les divers traits caractéristiques de l'homme mourant, sont autant de chefs-d'œuvre du ciseau du célèbre Schlütter; et malgré la nature révoltante du sujet, elles sont universellement admirées, et à juste titre. Lorsque nous allâmes voir ce bâtiment, on n'y avait pas laissé une seule pièce d'artillerie. L'officier qui nous le montra, en vertu d'un ordre du commandant de la ville, observa que les Français en avaient emporté toute l'artillerie, et avaient laissé la place dans l'état où nous la voyions: « Aussi, dit-il, la seule ressource qui nous reste est, aussitôt qu'on en a pris quelques-unes à l'ennemi, de mettre sur-le-champ des chevaux en réquisition pour les mener à l'armée.» Il ajouta qu'il était revenu en dernier lieu du quartier-général, où l'on regardait la conduite courageuse du général Walmoden comme la principale cause qui avait empêché les Français, commandés par Ney, d'entrer à Berlin, au mois d'août 1813.

La Cathédrale est située près du palais, et vis-à-vis la jolie promenade du *Lust-Garten*. Son extérieur est de bon goût, mais le dedans en est peut-

être un peu nu et triste. La belle statue du prince de Dessau, par le célèbre artiste Schadow, qui a été érigée depuis peu dans le *Lust-Garten*, vis-à-vis le palais, mérite d'attirer l'attention. Sur la *Langen Brücke*, sur la Sprée qui passe au pied du palais, on voit la statue équestre et collossale du grand électeur Frédéric; elle est en bronze, et on la regarde comme un des meilleurs ouvrages de Schlütter. Le palais du feu prince Henri a été transformé en une Université, quel'on dit être très-florissante. Le bâtiment lui-même est vaste et solidement construit. On dit que le Grand Frédéric ne le trouvait pas de son goût; les fenêtres surtout lui déplaisaient extrêmement. Il observait que celles du premier étage ressemblaient aux fenêtres d'une écurie, les secondes à celles d'une église, et les troisièmes à celles d'un mauvais lieu.

L'Opéra, qui n'est jamais régulièrement ouvert que pendant le carnaval, est un bâtiment magnifique. Il a quatre belles entrées, et le grand escalier en est très-élégant. Ses décorations intérieures répondent parfaitement à sa magnificence extérieure; les loges sont richement ornées, et le salon peint avec goût. On estime que la salle peut contenir deux mille spectateurs. Nous n'ou-

bliâmes pas d'aller visiter le *Wilhelm's-Platz*, et nous fûmes amplement payés de notre curiosité. Nous y vîmes avec grand plaisir les cinq belles statues des généraux Ziethen, Keith, Schwerin, Seidlitz et Winterfeld : les trois derniers périrent glorieusement dans la guerre de sept ans. Le premier était général de cavalerie, et Frédéric avait une grande admiration pour lui. Le vieux général alla voir Sa Majesté peu de temps avant sa mort. Le Roi était assis dans son fauteuil, retenu par la goutte; mais il n'eut pas plus tôt vu le vénérable héros entrer dans son appartement, hors d'haleine des efforts qu'il avait faits pour monter l'escalier, qu'il se leva de son fauteuil, et qu'en tapant sur l'épaule au vieux général, il s'écria : « Arrivez, papa Ziéthen, prenez un siége, reposez-vous et dites-moi comment vous vous portez. » Le descendant de ce brave général est le digne fils d'un digne père ; il marche de près sur les traces de son héroïque auteur, et commande dans l'armée prussienne un corps qui ne craint pas la comparaison avec les héros qui combattirent dans la guerre de sept ans. Quant au général Winterfeld, voici en peu de mots comment se passa l'affaire où il laissa la vie. Il était

allé à cheval à un demi-mille d'Allemagne de distance, voir le maréchal Bevern dans son camp, lorsque sa division fut attaquée à l'improviste par le général autrichien Nadasti, avec des forces bien supérieures. Winterfeld retourna en toute hâte se mettre à la tête de son corps, et soutint le combat avec toute l'ardeur qu'il avait si souvent montrée efficacement; mais en cette occasion il fut obligé de céder à la supériorité du nombre. Il se retira avec une perte de douze cents hommes, et fut blessé à mort, pendant qu'il essayait de couvrir la retraite avec l'intrépidité froide qui le caractérisait. Lorsque Frédéric fut informé de la mort de cet officier distingué, pour lequel il avait une affection particulière, il observa que c'était une perte nationale. La dernière fois que le Roi l'avait vu, avant cette funeste bataille, il descendit de cheval et l'embrassa, en lui disant : « Général, j'avais presque oublié de vous donner vos instructions; à présent je n'ai qu'un ordre à vous donner : prenez soin de votre santé. »

Pendant la dernière guerre, cette ville s'est fait un honneur infini par son patriotisme et son esprit public. Il en existe mille traits qui sont

déjà consignés, et dont la Prusse conservera un éternel souvenir. J'ai été témoin moi-même de plus d'un exemple de cet esprit si digne d'éloges, et je suis fier de les citer. Après une des batailles qui furent livrées près de la capitale, par l'armée du prince de la couronne de Suède, je vis arriver deux bateaux remplis de soldats blessés, qu'on ramenait du champ de bataille; lorsqu'ils furent près de la *Hunde Brücke*, plusieurs des pauvres femmes qui vendaient là du fruit, jetèrent dans les bateaux tout ce qui était dans leurs paniers, en criant : « Nous sommes fortes et nous pou- « vons travailler ; mais ceux qui ont été blessés « pour leur pays, ont besoin d'être secourus. » Lorsque les hommes des plus basses classes rencontraient dans les rues un soldat blessé, ils l'arrêtaient, lui faisaient plusieurs questions avec beaucoup de civilité, et lui donnaient presque tout ce qu'ils avaient dans leurs poches. Ainsi qu'on peut naturellement le supposer, la haine contre les Français est universelle et profonde. Les Anglais sont fort aimés, et on ne laisse passer aucune occasion de louer leur gouvernement. L'air national de *God save the king* se joue dans presque toutes les rues et hôtels de la ville, par

forme de compliment pour cette nation. On a donné ordre que les officiers anglais soient dispensés d'avoir leurs passe-ports examinés à la police, qui surveille rigoureusement aujourd'hui tous les voyageurs. On a prodigué toutes les marques d'attention à plusieurs seigneurs et gentilshommes anglais qui sont allés voir le quartier-général du prince de la couronne de Suède. Ils ont été salués par des acclamations tout le long de la route et dans les lignes des soldats, et les Cosaques eux-mêmes n'y ont pas peu contribué. Pendant tout le temps que le danger a subsisté, chaque individu mâle, depuis seize jusqu'à cinquante ans, a été soldat; les négocians et les bons bourgeois de la ville se sont réunis et ont formé entre eux une espèce de police armée, tant à pied qu'à cheval, pour la protection de la ville. Ils sont bien montés et supérieurement équipés. Jusqu'aux dames rivalisent de témoignages de patriotisme avec les hommes: les bagues, les joyaux, les bijoux ont été déposés dans un fonds commun pour le soutien de la bonne cause; les enfans eux-mêmes ont envoyé leurs petites épargnes, pour montrer qu'ils rivalisent avec leurs aînés pour servir la patrie. L'hôpital est

soigné journellement par des dames des premières familles, qui, mettant de côté la réserve que donne en général l'éducation des femmes, viennent panser les officiers et les soldats blessés. Quelques princesses de la famille royale ont donné elles-mêmes ce noble exemple. « Vraiment, » dit un officier des Alliés à une personne qui alla voir l'hôpital, « c'est un plaisir d'être blessé, quand on est sûr de recevoir tant de soins et d'attentions de la part des belles. »

La société, à Berlin, est d'un ordre supérieur. Les habitans ont tant de politesse et d'égards pour les étrangers, qu'il n'est pas difficile de se faire admettre à leurs bals et à leurs concerts privés. Les demoiselles sont parfaitement élevées, sont du meilleur ton, et entre autres talens agréables, celui de la musique n'est pas négligé. La mort de la meilleure des reines a non-seulement répandu la tristesse dans l'âme de leur souverain chéri, mais elle a encore plongé dans l'abattement la société de Berlin, qui était en général très-distinguée par son enjouement. On ne prononce jamais le nom de cette infortunée Princesse qu'avec un sentiment d'enthousiasme et de respect : sa mémoire sera toujours chérie et

révérée par tous ceux qui ont eu le bonheur de la connaître ou d'éprouver les effets de sa bénignité. Ce qui contribue encore à répandre un nouvel intérêt sur sa mémoire, c'est l'opinion qu'on a généralement, que sa mort a été causée par le chagrin qu'elle avait ressenti de la situation de la Prusse pendant que l'ennemi occupait la capitale. Toutes les branches de la famille royale se distinguent par leurs attentions pour les étrangers; dans le grand nombre de voyageurs que j'ai connus et qui avaient eu l'honneur de leur être présentés, et d'être invités à leur société, je n'en ai pas vu un seul qui ne fît les plus grands éloges de leurs manières affables et engageantes.

J'ai l'honneur de connaître quelques seigneurs anglais qui se trouvèrent il y a quelques jours chez la princesse de Radziwill: ils m'ont assuré qu'ils étaient enchantés des attentions qu'on avait eues pour eux. Les étrangers qui sont membres de la société des Francs-Maçons, feront bien d'aller visiter la grande loge de Berlin, où tous les frères sont reçus avec cordialité: pendant l'hiver, on donne à cette loge des concerts et des bals fort brillans.

Le climat de Berlin passe généralement pour très-sain : les saisons sont régulières, le printemps y est délicieux ; mais les hivers y sont très-rudes. On estime la population à cent vingt mille âmes. Cette ville jouit d'un commerce florissant, et est fameuse par sa porcelaine, ses ouvrages en broderies, en émail et en marqueterie.

Parmi les nombreux bâtimens qui n'exigent pas une description particulière, sont : le manége du Roi dans la *Breite Strasse* (la large rue), où l'on tient toujours un haras superbe ; les deux églises neuves au marché des Gendarmes, lesquelles sont d'un très-bon goût d'architecture ; la place Danoise, dite *der Dänische Platz* ; l'Ecole vétérinaire et son jardin. Un seul bâtiment est assigné à l'Académie des arts, à l'Observatoire et à l'Ecole d'anatomie : il est situé sur les Linden, en face de la Bibliothèque publique. Ce dernier établissement contient une grande quantité de livres précieux. En général, ces deux édifices sont dignes d'attention. *Mon Bijou* est un beau palais qui appartient à la Reine douairière, avec un joli jardin, situé d'une manière délicieuse sur le bord de la rivière. Outre ces bâtimens, on peut encore citer la loge des

Francs-Maçons, la Prison, appelée *die Hausvogtey*, la Maison ou l'Hôpital des Fous et plusieurs autres édifices publics et particuliers qui méritent attention.

Les environs de Berlin sont très-sablonneux; cependant ils produisent beaucoup de grains, de pommes de terre, de légumes de plusieurs espèces, et des fruits de bonne qualité. Les villages les plus dignes d'être vus, sont, outre Charlottenbourg dont j'ai déjà fait mention, Schöneberg, Schönhausen, Pankow, Strahlow, Treptow, Hünersdorf, etc. J'ai déjà parlé du bon goût d'architecture de la porte de Brandebourg. On avait placé sur le haut un quadrige d'un superbe travail, qui couronnait ce monument de la manière la plus noble; mais ce char et plusieurs autres objets précieux disparurent, lorsque Buonaparte partit de Berlin *. L'église de Saint-Pierre fut détruite dans un grand incendie, il y a quatre ans, et n'a pas été rebâtie depuis.

Nous nous proposons demain d'aller faire une

* On apprendra avec plaisir que ce monument et grand nombre d'autres objets précieux qui avaient été enlevés, ont été repris et restitués à la ville par le prince Blucher.

visite à Potzdam et à Spandau, et je vous rendrai compte de notre petite tournée à mon retour à Berlin.

LETTRE V.

Excursion à Potzdam.—Anecdotes du Grand Frédéric.—Sans Souci.—Anecdote de Buonaparte.—Du Roi de Prusse d'aujourd'hui. — Voyage à Spandau. — Retour à Berlin. — Etat actuel de la ville. — Cosaques.

Berlin, septembre 1813.

La distance de Berlin à Potzdam est de quatre milles d'Allemagne. Zehlendorf est à peu près à moitié chemin. La route est excellente; Potzdam, qui sera fameuse dans tous les temps pour avoir été la résidence du Grand Frédéric, est une ville fort jolie et très-bien bâtie; elle est située sur une île formée par le Havel et les lacs et canaux adjacens. Les rues sont larges et alignées, et embellies d'un grand nombre d'édifices magnifiques, quoique la ville ne soit pas fort peuplée. Le palais du Roi est un édifice très-noble,

d'une architecture supérieure et de bon goût. Nous vîmes la place où la parade se tient ; mais nous fûmes bien fâchés de n'y pas voir les gardes du Roi, ce corps non moins renommé par sa bravoure que par sa belle tenue et son air martial. Les hommes qui le composent sont remarquables par leur taille gigantesque, et les habitans racontent encore beaucoup d'histoires sur sa formation par le Grand Frédéric. Ils prétendent que ce prince était si jaloux d'avoir des hommes d'une haute stature, que ses caporaux les prenaient de force partout où ils pouvaient les trouver. Ils poussèrent une fois le désir de plaire à leur Souverain jusqu'à prendre l'heiduque de l'ambassadeur de France, au moment où son Excellence venait de sortir de voiture pour assister au lever du Roi. Cependant, comme le ministre se plaignit amèrement de ce procédé violent, on lui rendit son heiduque, et le caporal fut réprimandé sur son excès de zèle. On cite encore une autre anecdote relativement à cet ambassadeur. A sa première audience, il se présenta devant le Roi tout parfumé d'essences. Le Grand Frédéric, qui était plus habitué à l'odeur de la poudre à canon qu'à celle du musc, et qui

aurait volontiers préféré une prise de tabac d'Espagne, dont on sait qu'il avait toujours une provision abondante dans ses poches de veste, ne put s'empêcher de donner des signes manifestes de son dégoût. L'ambassadeur s'en aperçut et se trouva fort embarrassé. Le temps étant orageux, *De quel côté*, dit-il, *Sa Majesté croit-elle que vient le vent ?* Le Roi répondit : *De France, Votre Excellence.*

La place du marché se fait remarquer par un bel obélisque qui est au centre, et par les statues en marbre des quatre premiers rois de Prusse. Nous observâmes en outre avec intérêt les Casernes des gardes du corps, le Pont de Berlin, le Manége, et le bâtiment dit la Maison des exercices (*Exerzier Haus*), ainsi que les hôtels de Brockes, Hiller et Brandt; les deux derniers sont bâtis et meublés à l'anglaise. Nous allâmes voir aussi la Cathédrale et l'Eglise de Saint-Nicolas : nous admirâmes dans la première la chaire qui est d'un travail très-curieux ; nous y vîmes pareillement les tombeaux de Frédéric Guillaume et du Grand Frédéric. Nous n'oubliâmes pas non plus d'aller voir l'Eglise française et la porte de Brandebourg. Ainsi qu'on

peut bien le croire, nous ne manquâmes pas d'aller voir le plus tôt que nous le pûmes le fameux palais de *Sans-Souci*, qui est situé sur une élévation près de la ville. Un vieux Suisse nous montra les appartemens où le Grand Frédéric rendit le dernier soupir. Ce Suisse, et le docteur Zimmerman de Hanovre, étaient présens à ce moment solennel. Le fauteuil dans lequel ce grand monarque était assis la veille de sa mort, pour voir l'exercice de ses gardes, n'avait point encore été dérangé de sa place. Le Roi sentait qu'il se mourait, et comme le soleil dardait ses rayon sur lui, il s'écria : Je serai bientôt près de toi. Tous les meubles restent précisément dans le même état où ils étaient lorsque le Roi mourut. Quand Buonaparte visita ce palais, il affecta de ressentir une profonde vénération pour le lieu. En entrant, il ôta son chapeau, et dit à sa suite : « *Messieurs, voici des appartemens que* « *j'aime beaucoup.* » Le livre où le Roi avait lu pour la dernière fois, restait encore ouvert sur la table ; c'était un livre de tactique :

> Ainsi ce grand guerrier aux portes de la mort,
> Aimait en expirant ce qui lui plut d'abord.

La table où il écrivait était tout unie et re-

couverte en drap vert; nous y vîmes encore les marques de l'encre qui s'y était répandue, et l'on nous raconta à ce sujet l'anecdote suivante : Le Grand Frédéric écrivait un jour sur cette table, tandis que le Roi de Prusse actuel, qui était alors tout enfant, jouait à la balle dans l'appartement; la balle tomba par accident sur l'écritoire, et la renversa. Le Roi se fâcha contre le prince, et le mit aux arrêts dans un coin de la chambre. Le prince refusa de se soumettre, et lorsqu'on lui demanda pourquoi il n'obéissait pas, il répondit : « Le descendant de Frédéric ne se laissera jamais punir pour une bagatelle semblable. » Le vieux Suisse qui nous montrait ces appartemens était très-bavard sur son chapitre favori, qui était de raconter des anecdotes de son ancien maître. Entre autres traits assez peu importans, il nous raconta celui-ci : Frédéric avait donné ordre, à la parade à Potzdam, pour certaines raisons, qu'aucun officier n'irait au bal masqué à Berlin. Le Roi lui-même y alla en masque et en domino, et à peine fut-il entré dans la salle, qu'il reconnut le baron L...., capitaine dans sa garde. Le Roi l'acosta en lui disant : « *Capitaine, vous êtes ici contre les ordres du Roi.* » - *C'est vrai, Monsieur,* répondit

le capitaine; *mais, foi de cavalier, si vous dites un mot*... Le lendemain, à la parade, le Roi fit venir cet officier à lui, et lui dit : *Capitaine, vous êtes major; mais, foi de cavalier, si vous dites un mot*..... Dans une autre occasion où le Roi passait en revue plusieurs régimens près de cette ville, il remarqua un soldat qui avait sur la figure la cicatrice d'un violent coup de sabre; voyant que c'était un Français, il lui adressa la parole dans sa langue naturelle : *Dans quel cabaret as-tu été blessé?* Le soldat lui répondit finement : « *Là où votre majesté a payé l'écot.* » Faisant ainsi allusion à une des batailles perdues par Frédéric. Une autre anecdote fit voir combien le Roi avait de sang-froid et savait se posséder. On avait promis aux gardes une augmentation de paye; comme on ne s'empressait pas de réaliser cette promesse, ils se mutinèrent et se mirent en marche vers le palais, afin d'obtenir satisfaction du Roi lui-même. Son aide-de-camp, alarmé de leur approche, vint informer son maître de cette circonstance. Frédéric, qui écrivait tranquillement à son bureau, se fit donner son chapeau et son épée, et alla au-devant d'eux dans la cour du palais. Loin de mani-

fester la moindre surprise, il tira son épée du fourreau, il se mit à leur tête, et au même instant donna le commandement : « *Demi-tour à gauche, marche.* » Surpris par l'apparition subite de leur maître, et électrisés par l'énergie avec laquelle il prononça son commandement, ils firent sur-le-champ demi-tour et retournèrent paisiblement à leurs casernes.

On nous fit voir aussi l'appartement qu'occupa Voltaire : sa table et son fauteuil sont toujours restés à la même place. Nous vîmes sa vieille écritoire toute tachée d'encre, cette fontaine, hélas ! trop abondante ; d'où ont découlé des lumières, mais aussi des erreurs qui depuis ont couvert l'Europe de sang.

Le jardin de Sans-Souci est très-vaste et dessiné avec beaucoup de goût. On nous fit remarquer, auprès de l'escalier du pavillon, les tombeaux de quelques-uns des chiens favoris du Roi. Le Grand Frédéric était souvent accompagné dans ses campagnes d'un de ces fidèles animaux. On nous montra aussi sa flûte, instrument sur lequel on nous assura qu'il était très-fort. Il restait encore quelques tableaux assez bons de l'Ecole d'Italie, qui avaient été sauvés par les

concierges du château ; mais les plus beaux avaient été envoyés à Paris, ce grand réceptacle du pillage de l'Europe. Cependant Buonaparte s'était découvert la tête en entrant dans ces appartemens, il avait dit qu'il sentait une profonde vénération pour la résidence du Grand Frédéric !

Le nouveau palais que nous allâmes aussi voir est très-riche et très-splendide, surtout le Salon de marbre, la Colonnade, la Salle de bal et le Théâtre. On vous présente dans ce palais un livre dans lequel tous ceux qui vont le voir inscrivent leur nom. Nous y vîmes les noms de l'Empereur Alexandre, du Roi actuel de Prusse et du Grand-Duc Constantin, écrits de leur propre main. Lorsque Buonaparte vint voir ce palais, on eut bien soin de cacher ce livre.

On nous dit d'une manière digne de foi, que lorsque les Français vinrent à Sans-Souci, ils ne se contentèrent pas d'enlever les plus beaux tableaux, ainsi que l'Ordre de l'Aigle noir, l'Écharpe et l'Épée du Grand Frédéric; mais qu'ils mirent même leurs chevaux sur les beaux gazons du jardin du nouveau palais, et qu'ils les y tinrent quoiqu'on ne manquât pas de place dans les écuries.

De là, nous allâmes voir le palais que le dernier Roi avait commencé, et qui promettait de rivaliser le reste en magnificence; mais sa mort empêcha de l'achever; les habitans se flattent pourtant que le Roi actuel le finira. Ceux des appartemens qui sont terminés, sont décorés superbement, et donnent une haute idée du goût de leur royal fondateur. Il en est de même des Jardins et de la Salle de concert dans laquelle on ne compte pas moins de quatre-vingt-seize vases ou lampes, faites en forme d'ananas. La Cuisine est d'un goût singulier; elle représente une ruine romaine. La Grotte est très-élégante; mais elle a beaucoup souffert du passage des Français. On y voit deux belles statues, une du feu Roi et l'autre d'Isis. Les Français ont mutilé cette dernière, en lui cassant les mains. Le jardin, qui consistait autrefois en une vigne, et en quelques petits jardins de plaisance appartenant à des particuliers, fut acheté par le feu Roi. Il est situé sur le lac appelé le *Heilige See* (le lac Saint) et la rivière la Havel. On a de ce jardin une vue très-étendue, et la perspective est assez pittoresque.

Nous étions descendus à l'hôtel du Roi de

Prusse, la meilleure auberge de Potzdam; on y est fort bien, mais on y fait payer les voyageurs d'une manière extravagante. La ville elle-même, malgré toute sa magnificence, n'en est pas moins une ville triste et un séjour ennuyeux; le peu de manufactures qu'elle contient ne font rien; aussi les ouvriers s'enrôlent bien vite et partent pour l'armée. Pendant le peu de temps que nous y restâmes, nous vîmes nombre de blessés traverser la ville, et de fréquens détachemens de Cosaques escortant des prisonniers français. Dans le fait, tout offrait le spectacle de la guerre, et l'on voyait se réveiller le patriotisme, l'ardeur et l'esprit martial des Prussiens. De Potzdam nous fîmes une petite excursion à Spandau. La route est sablonneuse, et n'offre rien de pittoresque. Nous fûmes frappés de voir la ville réduite à un monceau de décombres. Le fait est qu'en 1812 les Français, qui étaient en possession de la place, y firent une vigoureuse résistance contre les Prussiens et les Alliés, mais qu'ils furent à la fin contraints de céder à une bravoure supérieure. On commençait à réparer la forteresse, qui ne sert plus en général que comme prison d'état: mais il est d'une bonne politique

de tenir toujours cette place en bon état de défense, vu qu'elle est un des boulevards de la ville de Berlin. La ville est située sur la Havel. Les édifices qui restent encore entiers, sont bâtis régulièrement; mais les rues sont étroites et mal pavées. On avait établi un arsenal et un dépôt de munitions dans des voûtes et des souterrains situés sous la ville. Nous retournâmes à Berlin, très-satisfaits de notre excursion.

Il faudrait avoir fait une plus longue résidence que je ne fis à Berlin, y avoir eu de plus fréquentes et de plus longues relations avec la société, et plus de loisir pour pouvoir observer, que je n'en eus, pour décrire d'une manière satisfaisante l'état actuel de la société. Il faudrait aussi avoir eu plus d'occasions de comparer et de juger, que je n'en avais eu auparavant, pour connaître et distinguer l'effet général que des usages et des coutumes particulières d'un pays ont sur les sentimens et le caractère de son peuple : mais ayant été absent de Prusse depuis long-temps, et n'y ayant fait qu'un court séjour, l'objet de ce journal, ainsi que je l'ai déjà dit, est de détailler des faits particuliers, et surtout de ne pas m'écarter de la vérité. Je ne me suis

conséquemment permis aucune saillie d'imagination. Je n'ai pas représenté, ni ne veux représenter les pays plus beaux qu'ils ne sont, ni leurs habitans comme plus vicieux ou plus vertueux qu'ils ne m'ont réellement paru.

Nous avons le malheur de trouver Berlin dans le plus grand état d'alarme et de confusion, en raison de son voisinage immédiat du théâtre de la guerre. Ce grand objet absorbe toutes les autres idées, toutes les affaires, toutes les spéculations. On semble ne s'occuper que d'avoir des nouvelles fraîches des opérations militaires. Nous ne cessons de voir des groupes d'habitans à la promenade des Tilleuls, discutant les dernières nouvelles qu'on a de l'armée, et formant leurs conjectures et leurs raisonnemens suivant les positions. Si l'on amène quelques soldats blessés, la foule les environne, non pas simplement pour leur offrir des condoléances, mais pour leur demander avec la plus vive sollicitude des nouvelles des amis ou des parens que l'on a à l'armée. J'ai vu une fois un groupe considérable se rassembler en un instant autour d'un officier blessé, qui racontait les prodiges de valeur que les Prussiens avaient faits sur le champ de ba-

taille; et ce même groupe se disperser aussi soudainement pour courir à l'arsenal ou à la porte du commandant de la place qui logeait en face, pour apprendre quel avait été le sort de la journée, et pour voir arriver les blessés et les prisonniers qu'on amenait à toute heure.

Je vis, il y a deux jours, un essaim de Cosaques se précipiter dans la ville, quelques-uns avec leurs chevaux chargés de vieilles bottes, de marmites, etc., d'autres amenant deux ou trois chevaux de l'ennemi qu'ils avaient pris dans l'engagement de la veille. Hier je vis arriver trois cent cinquante et quelques de

> . . . . ces terribles enfans
> Que le Nord a portés jusqu'ici dans ses flancs.

Ils revenaient de poursuivre l'ennemi. Pour me donner une preuve de la haine qu'ils portaient aux Français, on me dit qu'ayant rencontré un soir un piquet de lanciers prussiens, consistant en vingt hommes, et les ayant pris par erreur pour un détachement de Français, ils les passèrent tous au fil de l'épée; ce ne fut que le lendemain que cette malheureuse erreur se découvrit. Presque tous ces gaillards avaient plus ou moins

de butin attaché à leurs chevaux; j'en remarquai surtout un qui avait trois petites marmites et deux paires de bottes qui pendaient derrière lui. Ils étaient à peine arrivés à l'arsenal, et à peine descendus de cheval pour bivouaquer, qu'ils furent entourés par un tas de vieilles femmes et de Juifs qui faisaient un tapage horrible, cherchant à se faire entendre afin de faire de bons marchés avec eux pour leur butin. Je vis un Cosaque qui avait tous ses doigts couverts de bagues; mais ses richesses n'avaient pas encore eu l'effet de lui endurcir le cœur. Voyant un soldat prussien grièvement blessé, il tira de sa poche une grosse bourse pleine d'or, et donna un ducat à son moins fortuné camarade. Tous les spectateurs applaudirent hautement à cet acte de générosité, à l'exception d'un Juif et de deux autres hommes qui étaient auprès de moi, et qui déclarèrent avec l'air du chagrin, qu'il était bien difficile de traiter avec les Cosaques, et qu'il était impossible de faire rien qui approchât d'un bon marché avec eux. Ils me paraissaient fort attachés à leurs petits chevaux. Aussitôt qu'ils avaient reçu leurs rations de pain, ils en offraient sur-le-champ une portion à l'animal, qui

semblait reconnaissant du bienfait, et avoir un attachement réciproque pour le donateur. Ils parlaient constamment à leurs chevaux avec autant de familiarité qu'à des êtres intelligens.

LETTRE VI.

Départ de Berlin. — Francfort sur l'Oder. —Sort funeste du Prince Léopold de Brunswick. — La Silésie. — Sagan. — Voyage à Prague. — Remarques sur le pays et les habitans.

Prague, octobre 1813.

Autant que les circonstances le permirent, notre séjour à Berlin ne fut pas désagréable, et nous quittâmes cette ville avec regret. Nous voyageâmes au travers d'un pays riche et bien cultivé; la route était bonne, et le lendemain de notre départ nous arrivâmes à Francfort sur l'Oder.

Cette ville est bâtie régulièrement, mais les rues, quoique larges, sont mal pavées. On y voit une très-grande place du marché, et un pont de

bois sur l'Oder. Près de ce pont est un monument érigé par de Kleist à la mémoire du Prince Léopold de Brunswick, qui se noya près de ce lieu même, en voulant sauver des flots de malheureux habitans. L'Oder s'enfle chaque printemps et chaque automne, et s'élève à une telle hauteur, qu'il inonde la campagne environnante; lorsque nous y passâmes, il y avait encore des espaces de terrain très-considérables sous l'eau. Ce fut dans un de ces débordemens du printemps que le pont fut emporté, et que nombre de malheureux furent précipités dans le torrent. Le bateau dans lequel le Prince s'était mis pour tenter de sauver quelques-unes de ces pauvres créatures, chavira, et il périt malheureusement lui-même, au milieu de ses nobles efforts pour la cause de l'humanité.

La célèbre université qui fut fondée ici en 1506, est maintenant transportée à Berlin. Nous sommes descendus à l'auberge des trois Couronnes (*drei Kronen*), qui est assez bonne; il y en a deux autres, l'Aigle noir (*schwarze Adler*), et le Soleil d'or (*die goldene Sonne*), où l'on me dit que l'on est également bien.

Il se tient ici tous les ans trois grandes foires,

qui sont tres-fréquentées par les marchands polonais. Les objets dignes d'attention sont les églises de Saint-Nicolas et Sainte-Marie, la Maison de ville, les Casernes et le champ de bataille de la mémorable affaire de Kunersdorf, entre les Autrichiens et les Prussiens, en 1759. Lorsque les Français se retirèrent en 1812, ils détruisirent une partie du pont. On était occupé à le réparer lorsque nous passâmes par la ville.

Nous fûmes enchantés de la Silésie. Les routes en sont passablement bonnes. Le pays est bien cultivé et le sol riche et fertile. Les paysans sont en général d'une grande taille, ils ont l'aïr de la santé, et portent sur leur physionomie des marques d'aisance et de contentement. La plus grande partie de leurs maisons est contruite en bois, avec une espèce de galerie qui tourne autour, et leur donne un air pittoresque. Ils paraissent avoir grand soin de leurs jardins : on y voyait une quantité de cerises, de pommes, de groseilles de toute espèce, dont l'aspect réjouissait l'œil.

Nous traversâmes une chaîne de montagnes appelée la chaîne du *Riesengebürge*, qui offre une grande variété de vues sauvages et magni-

fiques. La partie de la Silésie par laquelle nous passâmes, avait beaucoup eu à souffrir de la guerre, et surtout la ville de Sagan, dont l'intention des Français était de faire une forteresse. Ils en avaient déjà détruit ou brûlé à cet effet presque tous les faubourgs. Cette ville est la capitale de la principauté de son nom; elle a un beau Palais, et une Manufacture considérable de draps. Nous y descendîmes au *weisse Lœwe* (Lion blanc), qui est une très-bonne auberge.

Nous entrâmes de là en Bohème. Le pays nous parut bien cultivé, au moins autant que j'en puis juger par les parties que nous traversâmes pour nous rendre à Prague; il est entouré de hautes montagnes; le sol est riche et fertile. L'absence de culture ne se fait remarquer que chez les habitans eux-mêmes, qui sont fort en arrière des Allemands, et par la malpropreté de leurs personnes, et par celle de leurs maisons. Ils ont en général le teint rembruni, et n'ont pas l'air d'une très-bonne santé; la plupart des femmes sont brunes, et nous ont paru plus remarquables par leurs manières gracieuses que par la beauté de leurs personnes. La langue de Bohème, ainsi

que celle de la Moravie, ressemble beaucoup à la langue esclavone; on comprend pourtant l'allemand, surtout dans les auberges.

L'espèce de vin rouge que produisent les environs de Melnich, est d'une qualité supérieure, et pour le goût ressemble au vin de Bourgogne. Celui de Leitmeritz est aussi agréable, mais bien inférieur à l'autre. Il y a en Bohème deux forteresses qui passent pour être du premier ordre : Joseph-Stadt et Theresien-Stadt.

Il y a deux jours que nous sommes arrivés dans cette ville ; et nous nous sommes logés à l'hôtel de l'archiduc Charles (*der Erzherzog Karl*). Il passe pour le meilleur de la ville, et il est tenu sur un très-grand pied; cependant il est, comme tous les autres hôtels ou auberges en Bohème, très-cher et très-sale. Les étrangers qui viennent dans cette ville avec l'intention d'y faire quelque séjour, doivent, à leur arrivée à l'auberge, faire leur marché avec le maître; sans quoi ils courront risque d'être horriblement imposés. Il y a à notre hôtel une bonne table d'hôte à deux heures et demie. Les voyageurs y dînent généralement, et nous y avons trouvé bonne compagnie. Nous avons eu par-là un double avantage : celui de

l'économie, et celui d'observer les manières du pays, ainsi que de recueillir fréquemment beaucoup de renseignemens utiles et intéressans. Outre l'hôtel mentionné ci-dessus, il y en a deux autres inférieurs et à meilleur marché : le Tilleul (*die Linde*) et *das Rothe Horn* (et Cor rouge).

Prague est grande et bien fortifiée. Les maisons en sont élevées, mais d'une architecture antique. Les rues sont larges et bien pavées, et ont en outre l'avantage d'un trottoir ou pavé latéral. Elle contient un grand nombre d'édifices élégans, et sa population est évaluée à environ quatre-vingt-cinq mille âmes. La ville est partagée en trois parties, la vieille, la nouvelle et la petite ville.

Le théâtre de la guerre est malheureusement dans le voisinage. Les étrangers y sont naturellement plus ou moins suspects. Cette situation critique du pays rend tout commerce avec les habitans très-borné, et je me tais en conséquence sur la société du pays, que les circonstances m'ont empêché de fréquenter.

LETTRE VII.

Description de Prague. — La Moravie. — Argent du pays. — Iglau. — Znaym. — Vienne. — Avis aux Voyageurs.

Vienne, octobre 1813.

PENDANT notre séjour à Prague, nous allâmes voir le Palais-Royal qui est un bâtiment immense d'une architecture magnifique. Pour vous donner une idée de sa grandeur, il suffira de dire qu'il contient cent quarante-sept appartemens splendides, et deux nobles salles de bal, dont une est destinée aux valses et l'autre aux contre-danses. Le Palais de Lobkowitz, l'Hopital des Invalides, l'Arsenal, l'Université fondée en 1347, le Collége des Jésuites, le Pont sur la Moldau, qui est de vingt-quatre arches, et qui a dix-sept cents pieds de longueur, sont tous de beaux bâtimens et bien dignes de l'attention des voyageurs. Les portes de la ville ont une apparence imposante, et font une impression favorable sur l'esprit du voyageur, lorsqu'il entre dans la ville

pour la première fois. On y compte environ cent églises, dont quelques-unes sont fort riches : la plus remarquable est la Cathédrale, sous l'invocation de Saint-Veir. C'est le lieu de la sépulture des Rois : elle contient plusieurs reliques de saint Nicolas et du bois de la vraie Croix. Nous vîmes aussi le Palais de Tschernin ; l'architecture en est singulière, mais il contient une bonne galerie de tableaux. Il ne faut pas oublier de voir les ruines de Vischerod : c'était autrefois la belle résidence des anciens Souverains de la Bohème. La ville de Prague a des manufactures de gants, de chapeaux, de dentelles, de toile et d'acier. Elle a eu beaucoup à souffrir des ravages de la guerre, et surtout du siége qu'en fit le Grand Frédéric, en 1757.

La route de Prague à Vienne, comme toutes les routes d'Autriche, est excellente. La campagne en Moravie ne nous parut pas moins fertile qu'en Bohème. Les deux pays se ressemblent même beaucoup dans leurs traits généraux. Quoique les terres soient bien cultivées en Moravie, cependant les vins qui en sortent sont d'une qualité assez médiocre. Le gibier y est à profusion, et ceux qui aiment le plaisir de la chasse y trou-

vent toute sorte de facilités pour se satisfaire. Les habitans ne nous ont pas paru aussi instruits que ceux de la Bohème; cependant ils ne manquent pas d'hospitalité, mais leurs manières sont rudes, et le bas peuple nous parut fort adonné à l'usage des liqueurs spiritueuses. Ils ont le teint livide comme les Bohémiens, ce qui provient, à ce qu'on peut croire, de leurs habitudes de malpropreté, et de leur manière irrégulière de vivre; car le climat est bien loin d'être aucunement malsain. Les paysans qui habitent de l'autre côté de la rivière de la Hanak, sont appelés Hanakers, et ils se distinguent par un habillement qui leur est particulier, Les hommes portent des culottes de cuir rouge très-larges, avec de petits chapeaux ronds; et les femmes des bas rouges, ce qui leur donne une apparence singulière. La capitale de la Moravie est Brünn, et la principale forteresse du pays Olmütz, que l'on entretient avec le plus grand soin.

Nous avons trouvé l'argent monnayé excessivement rare en Bohème et en Moravie, ainsi que dans l'Autriche elle-même. On ne peut s'y procurer que du papier-monnaie, que l'on appelle *Einlœsungs-Scheine*. Lorsqu'on arrivera à la frontière

des États d'Autriche, on fera bien de ne changer ses espèces pour du papier-monnaie que pour la somme à laquelle pourront se monter les frais de la route jusqu'à Vienne; car on trouvera, en arrivant dans cette capitale, qu'on peut y vendre son or vingt pour cent de plus que les maîtres de poste n'en donnent sur la route. La monnaie courante est le florin de soixante kreutzers, et le kreutzer, qui vaut quatre pfennings; le rixdaller, à Vienne, vaut un florin et demi en espèces. Le change sur l'Angleterre est sujet à de grandes variations, et il faut bien veiller le moment lorsqu'on a du papier à négocier. Nous trouvâmes, à notre arrivée, que la livre sterling valait onze florins, et maintenant elle est à quatorze et demi. Je demanderai aussi la permission de donner en passant un petit avis à ce sujet. J'inviterai les voyageurs, qui voudront tirer le meilleur parti de leur argent, à prendre des lettres de crédit, ou sur la maison *Geymüller*, *Hertz* et compagnie, ou sur celle de MM. *Arnstein* et compagnie; ces maisons donnent de la livre sterling plus que certaines autres maisons qui ne prennent pas toujours garde à de pareilles bagatelles. Il est à ma connaissance que plusieurs seigneurs et gentilshommes

qui sont maintenant ici, et qui avaient des lettres de crédit sur cette place, n'ont pas reçu autant de leurs livres sterling que ceux qui en avaient sur les deux maisons que je viens de citer.

Les postes sont parfaitement bien ordonnées en Autriche, et on y voyage avec célérité. On paye un florin quinze kreutzers par mille par cheval; de quinze à quarante kreutzers au postillon, selon qu'il l'a mérité, et vingt-quatre kreutzers pour graisser les roues (*schmieren*). Je ne dois pas oublier de dire que nous avons passé devant la fameuse auberge, située auprès du grand chemin entre Kolin et Planian, où le Grand Frédéric s'était porté pour observer la mémorable bataille qu'il y livra aux Autrichiens, commandés par le maréchal Daun. On voyait encore les marques des boulets sur les murs de cette auberge; elles prouvent combien la vie de ce grand Monarque avait été exposée à ce moment.

Nous nous arrêtâmes un peu de temps à Iglau, petite et ancienne ville de Moravie, située sur la rivière du même nom. Elle est mal bâtie et peu habitée, mais elle est fameuse par les mines qui sont dans ses environs. Nous descendîmes à la

poste, auberge assez bonne. Nous nous arrêtâmes pareillement à Znagen, ville considérable située sur la Teya, mais mal bâtie : les maisons de la place du marché sont toutes ornées d'une colonnade ; l'Hôtel de la poste, où nous descendîmes, est une de ces maisons, et nous la trouvâmes assez bien tenue. Znagen est la dernière ville sur les frontières d'Autriche : la Chartreuse, un vieux palais, et l'abbaye de Luka, méritent l'attention du voyageur. En quittant cette ville, nous eûmes sur notre gauche une vue des montagnes qui séparent l'Autriche de la Styrie, et qui se prolongent au loin dans le sud-est.

A notre arrivée à Vienne, nous descendîmes à l'hôtel de l'Impératrice d'Autriche (*die kaiserinn von Oestreich*); il a la réputation d'être le meilleur de la ville; mais je puis assurer, par expérience, que c'est, à la fois, le plus cher et le moins propre de tous ceux de Vienne. Je recommanderai aux voyageurs de donner la préférence aux maisons Müller (*die Müllerische Gebäude*), près la *Rothe Thor* (la Porte-Rouge); c'est un grand bâtiment, bien supérieur à l'autre pour la tenue et les agrémens; il a de plus l'avantage d'être dans une situation plus

aérée, et l'on y jouit de plusieurs beaux points de vue*. Il est tenu maintenant par une Anglaise, qui a de grandes attentions pour ses hôtes, et qui fait son possible pour qu'ils soient bien. Le *Rœmische Kaiser* (l'Empereur Romain), au *Freiung*, est un hôtel passable avec une table de restaurateur bien servie, qui fait partie de l'établissement. On trouve, en outre, à Vienne plusieurs autres bons restaurateurs; on compte dans le nombre des meilleurs *Rothmann*, dans la *Kärntner Strasse* (la rue Kärntner), où une personne peut fort bien dîner et avoir le choix des plats, pour le prix modéré de deux à quatre florins. Il y a une autre très-bonne maison de ce genre, tenue par *Wiegmann*, dans la rue du Chantre (*Singergasse*), et une par *Paris* dans la *Herrengasse* (la rue des Seigneurs); ce dernier, en particulier, tient une table excellente, et je crois que pour tout dire en un mot, et le recommander aux gourmets et aux

* Les voyageurs qui descendront dans cette auberge devront bien prendre soin de prévenir leurs domestiques de ne pas laisser les portes ouvertes; le bâtiment étant très-vaste, on y commet souvent des vols dont on ne peut découvrir les auteurs.

bons vivans, il suffit de leur faire savoir qu'il a été cuisinier du comte Fr. Palfy ; seigneur dont le goût pour la bonne chère est bien connu.

Je crois qu'à Vienne, comme presque partout ailleurs, la manière la plus agréable de vivre est de louer des logemens particuliers. Si l'on se propose de fréquenter beaucoup la société, on fera bien de se loger pour l'hiver dans un quartier agréable et pas trop cher, comme dans la *Kärntner-Strasse*, où le *Graben*, *Kohlgraben*, ou *Herrengasse*, tout ce quartier se trouvant au milieu de celui où habite le beau monde. Quant à ceux qui voudraient vivre retirés, je leur conseillerais de donner la préférence aux faubourgs, les appartemens y étant à meilleur marché que dans la ville. La *Léopoldstadt* est le plus agréable et le plus à la mode de ces faubourgs. On trouvera à sa convenance de déjeuner à la maison et de dîner au restaurateur. Afin de mettre les étrangers sur leurs gardes et les empêcher d'être imposés, je crois devoir donner quelque idée du prix des appartemens dans les rues dont je viens de faire mention. Pour un premier étage consistant en trois chambres, y compris une chambre de domestique,

nous payons sur le pied de deux cents à deux cent soixante florins par mois. Comme la plupart des valets de place ne méritent pas beaucoup de confiance, il est toujours bon de prendre un domestique bien recommandé pour le temps qu'on veut demeurer à Vienne.

Il est encore une chose à laquelle il faut bien faire attention. On m'a donné à entendre que les dames du bon ton, à Vienne, proportionnent leurs politesses et leurs attentions envers les étrangers, à la beauté de leur équipage, au nombre de leurs laquais, à l'éclat et à la richesse de leurs livrées, et à la nature de leur résidence dans un quartier ou une rue plus ou moins à la mode : il faut donc bien prendre garde à tous ces points, puisqu'on y attache tant d'importance, au moins si l'on veut fréquenter le grand monde. On peut louer une voiture de remise chez *Jansky*, qui demeure à *Juden - Platz* (la Place des Juifs). C'est lui qui en fournit aux étrangers de distinction. Il est, à tout prendre, assez honnête, et il nous fournit une voiture, deux bons chevaux et un cocher bien habillé, sur le pied de cent quatre-vingts florins par mois. Lorsqu'on veut avoir un carrosse neuf, le prix

est de deux cents florins par mois; mais si l'on tient sa propre voiture, et que l'on n'ait besoin que de deux chevaux et d'un cocher, on les aura pour cent vingt à cent quatre-vingts florins par mois. Comme le pavé de Vienne est abominablement mauvais, et que les cochers y sont excessivement stupides, je ne conseillerai pas à un voyageur qui aurait une bonne voiture de voyage, de s'en servir, la différence étant si peu de chose; et s'il arrivait quelque accident à sa voiture, il s'apercevrait trop tard qu'il lui serait difficile de la faire bien réparer dans cette ville.

LETTRE VIII.

Société de Vienne. — Le prince de Ligne. — Les Anglais à Vienne. — Le comte Esterhazy. — Lettres de recommandation. — Théâtres. — Bals. — Grand concert. — L'Impératrice. — Le général Ostermann. — Bataille de Bar-sur-Aube. — Climat.

Vienne, février 1814.

J'espère que mon séjour à Vienne a été assez long pour me mettre en état de vous donner

quelque idée des manières du pays. J'ai eu le bonheur de voir la plus grande partie de la haute société, à laquelle les étrangers sont admis; je dois cet avantage en partie à mes lettres de recommandation, et en partie aux bontés de quelques gentilshommes anglais, qui m'ont fait l'honneur de me présenter à des familles qu'ils visitaient. Après tout, cependant, je dois avouer que la société est ici assez bornée, ce que j'attribue, à un certain point, au caractère économique de quelques-unes des familles les plus opulentes, qui sont très-indifférentes pour les étrangers, excepté seulement lorsqu'il est question de leurs propres intérêts, et à ce que d'autres n'aiment pas être dérangées de leur manière ordinaire de vivre.

Les familles où nous fûmes le mieux accueillis, furent des familles polonaises de distinction établies ici. Elles sont remplies de prévenances et d'attentions pour les étrangers, et surtout pour les Anglais. S'il était permis au voyageur de se former une opinion des dames polonaises, d'après celles qui font cet hiver la vie et l'ornement de la société de Vienne, je suis sûr qu'il dirait : ce ne sont pas seulement des femmes charmantes,

belles et aimables ; mais elles joignent à leurs agrémens personnels les manières les plus engageantes. La comtesse Rosaly, qui demeure au *Jacoberhoff* (la cour de Jacob), reçoit la meilleure société de la ville. J'ai l'honneur d'aller chez elle, au moins une fois par semaine, et je la trouve plus instruite et plus sensible encore que belle. J'assistai, il y a quelques semaines, à un bal masqué qu'elle donna: la partie fut délicieuse ; plusieurs des caractères de fantaisie furent admirablement soutenus, surtout celui d'une jeune paysanne, par la comtesse Komar, dame polonaise, très-belle et très-aimable, qui fut, ainsi que la princesse Lubomirska, remplie d'attentions pour les voyageurs anglais.

Le digne, l'aimable prince de Ligne, chargé de ses quatre-vingts ans, conserve la gaîté qu'il eut à vingt. Il est l'ornement de la société ; personne n'y porte plus de politesse et d'affabilité que lui ; en un mot, c'est le seigneur et le gentilhomme le plus accompli de cette cour. Il tient maison ouverte tous les soirs, sur le *Schotten Bastey* : ces assemblées durent ordinairement depuis neuf heures jusqu'à minuit. Quoique la maison qu'il occupe soit très-petite, cependant

la plupart des Anglais de rang et les voyageurs distingués de chaque nation, sans même en excepter les Grecs, s'y réunissent. On sert régulièrement à onze heures, un souper pour dix à douze personnes, et j'ai vu souvent le monde s'empresser et se fouler auprès de cette petite table. Sa prévenance et son hospitalité envers les étrangers sont telles, que, dès qu'il est arrivé un voyageur distingué, il lui envoie une invitation générale pour assister à ses parties du soir pendant son séjour dans la ville. J'ai eu l'honneur de recevoir une preuve personnelle de cette disposition libérale et généreuse. L'ambassadeur de Russie, le comte de Stakelberg, donnait un bal pendant le carnaval, et comme je n'avais pas eu l'honneur d'être présenté à Son Excellence, naturellement je ne reçus pas d'invitation. Le prince de Ligne* informé de cette circonstance, eut la bonté de me présenter lui-même à l'ambassadeur la veille du mercredi, qui était le jour où le bal devait avoir lieu. Ses filles, la princesse Clare, la baronne

* Cet aimable Prince, qui réunissait une grande variété de vertus et de talens sous les formes les plus attrayantes, est mort en 1815.

Spriegel et la comtesse Palfy, sont des dames très-aimables et très-agréables. Son petit-fils, le comte Clare, est un seigneur rempli de connaissances. La vieille princesse est en général toujours assise auprès d'une table, occupée tranquillement à broder, et prend rarement part à la conversation, dont la comtesse de P***. et une madame O D*** font le plus communément les frais. Cette dernière est une fille adoptive du prince et est un peu affectée; la comtesse a beaucoup d'esprit, mais elle est mordante.

Les étrangers passent ici le temps de la manière suivante. La matinée est employée à voir les curiosités de la ville, et tous les objets d'art, de manufacture, d'architecture, ou autres qui sont dignes de l'attention des curieux. Le soir ils se réunissent chez le prince de Ligne, ou bien ils vont aux assemblées des dames polonaises dont j'ai parlé.

Je suis allé plusieurs fois aux thés donnés par le comte Esterhazy, dans la *Krügergasse* (la rue Krüger); ces parties étaient aussi agréables que bien choisies. Dans le carnaval, il donnait toutes les semaines un bal masqué, auquel tous les gens du bon ton de Vienne se por-

taient en foule. Nous eûmes occasion d'admirer à une de ces parties la grâce et la vivacité avec lesquelles le prince Potocki et la princesse Bagration dansèrent la cosaque, danse dont les pas et les figures étaient également nouveaux et curieux. Une demoiselle Fraser, fille d'une dame anglaise établie depuis quelque temps à Vienne, dansa une autre cosaque, dans le costume complet de ce pays de guerriers; et si elle ne put rivaliser la princesse russe en grâces, elle ne lui céda pas en vivacité. En effet, elle mania avec tant de dextérité le fouet cosaque dans cette danse, que plusieurs personnes qui étaient auprès d'elle furent convaincues d'une manière sensible de la vigueur et de l'efficacité de ses mouvemens. La famille du comte occupe un hôtel très-splendide, et meublé dans le plus grand genre; la comtesse est une femme fort élégante et dans sa personne et dans ses manières, qui sont extrêmement attrayantes. La duchesse de Sagan, dame non moins distinguée par sa beauté que pour son amabilité, ses manières aisées et son affabilité, avait tous les soirs chez elle un cercle de personnes du bon ton. Ses parties étaient certainement les plus agréables de Vienne, et quoique

plusieurs prudes de la ville se crussent autorisées à exercer leur critique sur quelques-unes des femmes qui y étaient admises, j'avoue que pour mon compte, je ne suis pas disposé à être aussi difficile. Je laisse à gens plus rébarbatifs que moi à juger si la comtesse F—s aime mieux la société des Anglais que celle des Autrichiens, ou si madame F—s est ou n'est pas une prude. Ce sont des questions d'une nature trop délicate pour que je me permette de les approfondir et de porter un jugement. Je borne mes observations à des sujets plus communs, et j'aime mieux marcher terre à terre que de m'élancer et de me perdre dans des régions inconnues.

Les agrémens dont j'ai joui dans la société, font voir l'avantage qu'il y a d'avoir des lettres de recommandation pour les familles respectables.

Cependant je pourrais me permettre ici, en passant, une petite observation. Plusieurs recommandations qui sonnent très-haut à Londres, seront ici de très-peu d'utilité. C'est ce dont j'ai fait l'expérience. Je m'étais procuré une lettre pour le prince de ...., qui était au quartier-général de l'empereur. Lorsque je présentai ma lettre, je fus reçu par la princesse, qui était occu-

pée, avec plusieurs autres dames et messieurs, à faire de la charpie pour les soldats blessés. L'appartement dans lequel on m'introduisit était un salon très-élégant, à une extrémité duquel était un lit magnifique. Je ne fus pas peu surpris de voir une princesse recevoir de la compagnie le soir dans sa chambre à coucher; mais c'était son goût. Le seigneur anglais qui m'avait donné ma lettre de recommandation, portait, lorsqu'il était à Vienne, un titre différent de celui qu'il porte aujourd'hui; ce changement fut un véritable casse-tête pour la princesse. Dans son embarras, elle observa que ces Anglais changeaient si souvent de nom, qu'il était impossible de les reconnaître, et elle conclut, en affectant de ne pas se souvenir de ce seigneur, par me dire qu'elle vivait fort retirée. J'entendis ce que cela signifiait, je pris congé, et n'y retournai plus. Le fait est que la famille en question ne se distingue nullement par ses attentions pour les Anglais.

Je ne dois pas oublier de vous dire que la comtesse Zichy, fille du feld-maréchal Ferrari, donne toutes les semaines des parties qui ne peuvent manquer d'être agréables, puisqu'on y trouve la comtesse Julie Zichy, une des plus belles fem-

mes de Vienne, et la comtesse Sophie Zichy, une des plus accomplies. Dans le fait, ces deux dames possèdent des talens supérieurs: la première a le génie de la poésie, et la seconde excelle dans la musique. Le prince de Stahrenberg, ci-devant ambassadeur à la cour d'Angleterre, prodigue toute espèce d'attentions aux étrangers, et spécialement aux Anglais. Nous avons eu l'honneur de dîner chez lui, et nous avons été enchantés de sa jolie famille. Ils parlent tous l'anglais fort bien, mais surtout la comtesse sa fille, qui le parle aussi couramment et aussi facilement qu'une Anglaise, et qui, aux charmes de la beauté, joint les charmes plus durables des qualités de l'esprit et du cœur. Je ne dois point passer sous silence le bon et aimable comte François de Palfy, qui est bien connu par les fêtes brillantes qu'il donne aux étrangers, parmi lesquels les Anglais ne tiennent pas la dernière place. J'ai eu l'honneur de dîner plusieurs fois chez lui, et j'y ai toujours rencontré les personnages un peu marquans de cette nation qui étaient alors à Vienne.

Il est en outre dans cette ville un nombre infini de comtes et de barons qui donnent presque journellement des dîners. Ils sont si nombreux,

que je n'essaierai point de les faire connaître en particulier; d'ailleurs, je crois m'être déjà permis trop de détails sur ce sujet, et je crains de vous en avoir ennuyé. Mais, comme je l'ai déjà dit, quand on s'est pourvu de lettres de recommandation pour quelques-unes des grandes familles dont j'ai fait l'énumération, ce n'est pas une chose difficile que d'être présenté au reste de la bonne société.

Les dames, ici, et particulièrement les Polonaises, aiment beaucoup les histoires merveilleuses; c'est là ce qui fait qu'elles admirent tant Wieland et d'autres écrivains de son genre. Le prince de Ligne ne prend pas moins d'intérêt à ces histoires, et il racontait, du plus grand sang-froid, des contes de revenans qui firent venir la chair de poule à toute la compagnie.* Entre autres amusemens qui étonneront la gravité d'un Anglais, j'ai vu une fois chez la comtesse Rosalie, au

* Je ne crois pas que les romans de Monk Lewis aient jamais été traduits en allemand. S'ils ne l'ont pas été, ce serait une bonne spéculation pour un libraire-éditeur d'en publier ici quelques-uns, pour que les dames du pays pussent les lire dans leur langue naturelle.

Jacober-Hof, faire une espèce de loterie dans laquelle chaque individu mettait quelque chose à son choix ; et lorsque le tirage se faisait, la bizarrerie du sort donnait parfois des lots à ceux auxquels ils convenaient le moins, ce qui causait de grands éclats de rire et divertissait toute la compagnie. Le marquis de Bonnay * était fameux pour les petits vers impromptus qu'il faisait sur chaque lot qu'on tirait, et dans lesquels brillait souvent l'*à-propos*.

Les longues soirées d'hiver étaient animées de temps en temps par des petites comédies bourgeoises, dans lesquelles le prince de Ligne, malgré son grand âge, jouait les rôles d'amoureux avec toute la tendresse et des soupirs aussi bien filés que ceux d'un *inamoraso* de dix-huit ans ; tandis que la princesse russe Rasumowski répondait avec non moins d'ardeur à ses tendres déclarations. On jouait aussi aux propos discordans, ou bien l'on faisait des calembourgs pour tuer le temps ; mais, à l'exception d'un petit nombre de bergers soupirans, on trouvait

* Son Excellence est maintenant ambassadeur du Roi à Berlin.

ce genre de divertissement passablement ennuyeux.

Comme je n'ai pas oublié l'ancien proverbe « à Rome comme à Rome », je me joignais gaîment à des amusemens qui auraient fait sourire un homme grave, et lever les épaules, de dérision, à un philosophe. Un de ces passe-temps favoris était une espèce de pantomime, dans laquelle on s'efforçait de représenter quelques traits remarquables de l'ancienne mythologie. On commençait à convenir entre quelques personnes d'un sujet, comme on le fait dans les proverbes qu'on joue en France : c'était à la compagnie à deviner ensuite le trait qu'on avait représenté; et ceux qui ne l'avaient pas compris, étaient obligés d'amuser à leur tour les spectateurs. On donna l'histoire de Diane et d'Actéon, et voici comme les rôles de la pantomime furent distribués : La princesse russe Sar—y se chargea de celui de Diane ; l'honorable M. L. — fit le rôle de son amant, tandis que le prince de Ligne, qui avait pris celui d'Actéon, le joua avec beaucoup de feu. Il exécuta à merveille la transformation en cerf, et fit beaucoup d'effet ; je me contentai de l'humble rôle d'un des ani-

maux de la meute du malheureux chasseur; nous l'exécutâmes à quatre pattes, moi et trois autres messieurs de la compagnie, et nous dévorâmes notre pauvre maître, aux éclats de rire de tout le reste de la société.

Les théâtres sont bien suivis à Vienne, la musique en est bonne et les pièces très-bien jouées. Le meilleur théâtre, celui qui possède le meilleur orchestre et où l'on voit les plus belles décorations, est le théâtre sur la *Wien.* Le Burg théâtre passe pour le premier pour la tragédie et la comédie. Le théâtre au *Kärntner-Thor* a un très-bel orchestre, parfaitement conduit : on y joue deux fois par semaine des opéra italiens; mais les autres jours on y donne des comédies et des opéra comiques. Le théâtre de Kasper, dans la Léopoldstadt, est fameux par ses opéra burlesques et les farces de la foire qu'on y représente. Le théâtre le plus à la mode parmi les gens du bon ton, est celui sur la Wien; mais celui qui est le plus fréquenté est celui de Kasper, parce que c'est là que se portent les bourgeois et le peuple; le grand défaut que je trouve à tous les théâtres d'ici, c'est d'être mal éclairés, surtout celui au *Burg;* le prix de tous ces diffé-

rens spectacles est très-modéré, le parterre coûte à peine un florin, et nous avons eu une fois pour sept florins en papier, ce qui équivaut à une demi-guinée, une loge à sept places aux premières, au théâtre sur la Wien.

Il y a plusieurs bals publics tous les dimanches au soir. Dans le nombre, il en est qui sont fort bien suivis, particulièrement ceux de la salle d'Apollon et du *Römische Kaiser.* Les dames de qualité ne fréquentent jamais ces bals; ce n'est que la bourgeoisie. Nous sommes allés aux bals masqués, qui sont fort agréablement arrangés : ils commencent à onze heures, et durent jusqu'à six heures du matin. La plupart des femmes y vont sans masque, et j'ajoute avec peine que ces sortes d'amusemens sont suivis par des femmes de distinction aussi bien que par celles d'un rang inférieur, et qu'ils n'offrent qu'un trop vaste champ aux intrigues et aux brouilleries. Les salles sont bien éclairées, et la musique est excellente. Les amateurs de la valse auront ici le plaisir de la voir dansée dans la dernière perfection. Les nuits où l'on annonce que la Cour doit assister au bal, la société est plus choisie, les salles mieux éclairées et plus super-

bement décorées. Nous sommes allés une fois à un de ces bals avec un noble Hongrois, qui est chambellan de Sa Majesté. Entre autres choses, il nous dit que l'empereur est doué d'une mémoire peu commune, et qu'étant un jour lui-même de service auprès de Sa Majesté impériale, il eut à présenter un autre noble hongrois, dont le nom était si difficile qu'il ne pouvait pas se le rappeler dans le moment. L'empereur lui dit : « Comment avez-vous pu oublier le nom de votre ancien ami qui était ici il n'y a que trois ans ? » Et sur-le-champ l'empereur adressa la parole à ce seigneur, en l'appelant par son nom.

Le 11 octobre 1813, nous assistâmes au concert qui fut donné au Manége impérial à la place Joseph (*Joseph Platz*), par la société philanthropique. L'orchestre était composé de sept cents musiciens, et les chœurs, d'environ deux cents chanteurs des deux sexes. Ils exécutèrent d'une manière admirable *la Création*, par Haydn. On calcula que, dans cette intéressante occasion, il se trouva plus de dix mille spectateurs présens, parmi lesquels étaient les familles les plus distinguées de Vienne et des environs, et tous les étrangers qui se trouvaient alors dans la ville.

Le produit de ce concert était destiné au soulagement des soldats blessés et des veuves et orphelins de ceux qui avaient péri en combattant pour leur patrie. Le prix des billets était de six florins pour l'amphithéâtre et les loges, de cinq florins pour le parterre et de deux florins pour la galerie d'en haut. Il est absolument hors de mon pouvoir de vous donner une idée juste de la force et de la magnificence écrasante de cette musique; elle laissa dans mon esprit une forte impression, ce fut celle de la perfection à laquelle cet art divin a été porté dans ce pays-ci. L'impératrice fut saluée, à son arrivée, par les plus vifs applaudissemens, et manifesta de son côté aux spectateurs, d'une manière infiniment gracieuse, combien elle était sensible à la réception qui lui était faite, et combien elle était enchantée des applaudissemens et de l'enthousiasme d'une assemblée aussi nombreuse. Sa Majesté était accompagnée par la comtesse O' Donnell, sa première dame d'honneur. J'ai eu peu après le plaisir de faire visite à cette dame, qui m'a communiqué plusieurs traits de la bienfaisance signalée qui distingue le caractère de Sa Majesté; elle paraît dédaigner la pompe et l'air

l'ostentation, et elle laisse à peine passer un jour sans le marquer par quelque acte de charité ou de bienfaisance.

L'empereur était alors absent et à la tête de ses armées. Son auguste présence était le seul honneur qui manquât pour compléter la magnificence du spectacle.

Le général russe, comte d'Ostermann, qui fit, à la tête des gardes russes, ces belles manœuvres et livra ces batailles sanglantes qui empêchèrent Prague de tomber au pouvoir des Français, firent mettre bas les armes au corps du général Vandamme, et dans lesquelles il perdit un bras, fut accueilli aussi par de vifs applaudissemens, qu'il reçut avec modestie, et dont il témoigna sa reconnaissance au public sans affectation.

D'après le tableau que je viens de vous faire, vous vous imaginerez sans doute que Vienne est le séjour du plaisir et de la gaîté; détrompez-vous : le voisinage du théâtre de la guerre jetait dans plus d'une occasion un voile sombre sur ces fêtes. Je me suis aperçu plus d'une fois que la gaîté siégeait de mauvaise grâce sur plus d'une physionomie, et que telle personne affectait de

paraître enjouée, lorsque son cœur éprouvait des émotions d'une nature tout-à-fait contraire. Et, dans le fait, comment pouvait-il en être autrement, lorsque plusieurs avaient leurs pères, d'autres leurs époux, d'autres leurs enfans ou leurs parens, à l'armée, pour combattre un ennemi dont ils n'avaient déjà que trop appris à redouter le pouvoir ? Mais ces sentimens pénibles furent soulagés à un certain point, pendant notre séjour ici, à l'arrivée de la nouvelle de la glorieuse victoire gagnée à Bar-sur-Aube, qui fut apportée par le comte de Woyna. Je le vis faire son entrée en ville, précédé de cinquante avant-courriers ou postillons, qui annonçaient les bonnes nouvelles dont il était porteur, par le claquement de leurs fouets et le son de leurs cors, sons auxquels les habitans répondaient d'une manière non moins bruyante par leurs acclamations. Plusieurs seigneurs avaient été informés qu'il arrivait, et ils étaient allés à cheval avec leurs amis à sa rencontre à quelque distance de la ville, de manière que toute la cavalcade formait un coup d'œil aussi agréable qu'intéressant et imposant. Toute la garnison et la milice étaient sous les armes et en ligne pour recevoir ce cortége,

Il se rendit directement au palais impérial pour y annoncer l'objet de son message, et présenter dans la forme d'usage les dépêches à l'impératrice. La ville fut pendant toute la journée une scène de joie et d'amusemens bruyans; mais cette gaîté se modéra successivement lorsque, le premier moment passé, on vint à réfléchir que la victoire avait été bien chèrement achetée par la perte d'un grand nombre de braves gens.

Le climat de Vienne, quoique changeant, est sain et agréable. Les étés sont délicieux en Autriche. Il n'y pleut que rarement. Les changemens subits de température pendant l'hiver, sont très-désagréables et malsains. J'ai vu, au mois de janvier, plusieurs jours chauds et agréables comme au printemps, lorsque le vent venant à changer tout à coup, le temps devenait à l'instant froid et glacial, et la neige tombait à flocons.

Cette lettre se trouve tellement remplie des fêtes et des plaisirs de Vienne, que je n'ai pas trouvé de place pour y dire un mot de la topographie de la place: ce sera le sujet de ma prochaine.

LETTRE IX.

Eglises de Vienne. — Palais et Édifices publics. — Le Prater. — Jardins et promenades publiques. — Schœnbrunn. — Environs de Vienne. — Conversation avec un Banquier. — Anecdote des Tyroliens. — L'empereur.

Vienne, mars 1814.

VIENNE est située sur l'emplacement de l'ancienne *Vendobona :* elle est au confluent des deux rivières le Danube et la Wien, sur une plaine qui s'étend à quelque distance au nord du Danube, agréablement diversifiée au sud et à l'ouest par des bois et des collines. Les rues sont en général étroites et sales, et manquent surtout de cette grande commodité que l'on appelle des trottoirs. Les plus belles rues sont la *Herrengasse*, qui est bordé de maisons élégantes, le *Kohlgraben*, le *Graben* et la *Kärntner-Strasse*. Les dernières contiennent les plus brillantes boutiques de Vienne, et forment, entre midi et deux heures, la promenade favorite de la belle jeunesse

et des élégans de la ville. Il faudrait un gros volume pour donner une description détaillée de tous les grands édifices qui ornent cette capitale : je me contenterai de décrire quelques-uns des principaux. Parmi les Eglises, la Cathédrale de Saint-Etienne est la plus remarquable. Elle est bâtie en pierre de taille, sur le modèle de Saint-Pierre de Rome; elle contient trente-huit autels; le clocher penche d'une manière sensible du côté du nord, et ne donne aucunement au spectateur une idée de sa solidité. Lorsqu'on visite cette église, il ne faut pas négliger de voir un très-bel *ecce homo*, du pinceau du Corrège, ni les magnifiques colonnes du grand autel, et les tombeaux de Frédéric et du prince Eugène. Par un heureux hasard nous nous trouvions ici pendant la semaine sainte, ce qui nous a procuré le plaisir de voir ce bel édifice illuminé de la manière la plus brillante, et une procession solennelle de l'évêque et de tout le clergé. Pendant cette semaine, toutes les églises furent ouvertes toute la journée, et l'on voyait les habitans aller continuellement en foule de l'une à l'autre. Je suis fâché d'avoir à dire que l'on n'observe pas toujours, dans ces occasions, les bienséances qu'exige la sainteté du lieu;

et la répétition des saints offices ne paraît pas avoir beaucoup d'influence sur la morale pratique de la foule qui y assiste, ce dont un gentilhomme anglais de ma connaissance s'aperçut à ses dépens, par la perte d'une tabatière de prix.

Les églises de Saint-Michel et de Saint-Augustin, dans la dernière desquelles sont les tombeaux du feld-maréchal Daun et de Van Swieten, sont dignes d'attention, ainsi que l'église des Capucins, qui contient les monumens de la maison d'Autriche; Saint-Rupert mérite aussi d'être vu, comme morceau d'antiquité très-curieux, de même que Saint-Charles, pour l'élégance de son architecture. Après le Burg, ou Palais impérial, qui est un des plus beaux édifices de la ville, les autres grands morceaux d'architecture qui attirent le plus d'attention, sont : le Palais des Princes, la Chancellerie impériale, l'Hôtel de la Monnaie, le Muséum, la Banque, la Douane, et l'Hôpital, qui est un bâtiment d'une grande étendue. Il ne faut pas non plus négliger de voir l'Arsenal impérial et celui des bourgeois... On fait voir dans ce dernier la tête de Kara Mustapha, grand-visir, qui fut pris au siége de Bel-

grade, et étranglé à cette occasion, d'une manière très-sommaire.

La Bibliothèque impériale est un bel établissement; il est riche en curiosités littéraires, puisqu'il contient de cinq à six mille volumes sortis des presses du quinzième siècle, un nombre considérable de manuscrits précieux, et une collection très-étendue d'ouvrages de littérature moderne. C'est là que l'on voit encore la célèbre Horloge construite sur les principes de mouvement perpétuel. On dit que les Français avaient l'intention d'emporter cette horloge comme un des trophées de leurs victoires en Autriche, et qu'ils n'en furent détournés que par la difficulté de l'emporter. Le cabinet des médailles est d'une richesse excessive. Indépendamment du Muséum national, il y a à Vienne plusieurs cabinets particuliers d'histoire naturelle, qui sont extrêmement précieux, et que, dans quelques endroits, on regarderait comme dignes d'être appelés trésors nationaux.

Parmi les palais de la noblesse, les plus remarquables sont celui du prince Lichtenstein, qui se glorifie de posséder une galerie de tableaux choisis, et ceux du prince Esterhazy, Stahren-

berg et Rasumowsky * : on peut y ajouter les nobles demeures du prince Lobkowitz, du comte Friese et de l'Archevêque.

Le Manége impérial est regardé comme un des plus beaux de l'Europe, et l'on y donne ordinairement les grands concerts. Je ne dois point passer sous silence les Casernes, l'Académie militaire et les Ecoles de médecine et de chirurgie. On fait grand cas de l'architecture de la grande chancellerie de l'empire, dont le dessin est plein de goût ; les chancelleries de l'Autriche et de Bohème, et celle du département de la guerre, ne lui sont point inférieures en splendeur. Il ne faut pas négliger de voir le Gymnase, l'Académie des beaux arts, et l'Université fondée en 1365. Vienne peut se glorifier de posséder plusieurs belles places : celle dite la place de Joseph est la plus remarquable ; elle est décorée d'une belle statue équestre de Joseph II, par le célèbre Zauner ; plusieurs autres sont ornées de belles fontaines, dont les plus remarquables sont celle par

* L'auteur apprend, avec bien du chagrin, qu'une partie de ce dernier palais a été consumée, il y a peu de temps, dans un incendie.

Donner, dans le Marché neuf, celle au *Hohen-Markt*, et la nouvelle fontaine qui vient d'être élevée dans le *Franciscaner-Platz*.

Les manufactures de cette ville sont dans un état assez florissant ; et méritent l'attention du voyageur, surtout celles de rubans, de soieries, de galons d'argent ; et, par-dessus toutes les autres, celle de porcelaine impériale.

Les promenades pour les gens de pied et de cheval sont très-nombreuses autour de Vienne : La plus fréquentée est le Bastion, qui est situé entre le *Kärntner* et le *Burg-Thor*; tous les dimanches, depuis midi jusqu'à deux heures, elle est couverte d'élégans et d'élégantes. L'heure ordinaire du dîner est entre deux et trois; de cette manière les habitans se portent en foule le soir à la promenade, et c'est au Prater que toutes les beautés de Vienne vont se faire voir. La famille impériale fréquente généralement cette promenade : j'ai compté une fois plus de cent cinquante équipages élégans qui en bordaient les côtés. J'ai eu le plaisir d'y voir plusieurs fois l'impératrice dans un phaéton mené par le prince de la couronne. Entre autres équipages élégans, était celui du prince Trautmansdorf, le grand

maître des cérémonies ; c'était un phaéton de la plus grande élégance, attelé de deux superbes chevaux gris pommelé. Un des côtés du Prater est bordé de cafés, et fréquenté par les bourgeois et les dames du second ordre.

Le chemin de voiture qui mène au *Lust-Haus* est aussi très-à la mode. Ce lieu est à environ trois milles anglais du Prater, et offre quelques points de vue très-étendus et romantiques. Je pouvais de là apercevoir distinctement les montagnes de Hongrie se prolongeant à l'est. Il n'y a pas dans le voisinage d'endroit plus agréable pour de petites parties de campagne ; aussi est-il très-fréquenté par ceux qui, de temps en temps, aiment à briser sur la formalité et la routine des arrangemens domestiques, et se donner le plaisir d'un déjeuner ou d'un dîner à la campagne.

L'Auergarten est aussi un lieu qui attire beaucoup de monde pendant les mois du printemps. C'est un vaste jardin, dont les allées sont dessinées avec beaucoup de goût, et où de temps en temps des concerts bien exécutés égayent la promenade. Il y a aussi un excellent restaurateur pour la satisfaction des promeneurs. Ce jardin

contient des paysages et des accidens de terrain très-agréables, et l'on a, sur plusieurs de ses points, diverses belles et intéressantes vues de la capitale et de son voisinage.

Les environs de Vienne sont très-agréables, et méritent une attention particulière; surtout Schönbrunn, avec son magnifique palais et ses immenses jardins. On y trouve aussi un Jardin de Botanique, tenu en très-bon ordre par le directeur, M. Von-Borch, homme d'un grand mérite et d'une politesse exquise. C'est en outre un grand voyageur, et il a enrichi le jardin de plusieurs plantes rares et curieuses des Indes orientales. M. Von-Borch est plein d'attention pour les étrangers, et il semblait prendre un vrai plaisir à nous accompagner personnellement, et à nous montrer les curiosités botaniques du lieu. C'est ici que Napoléon résida pendant son séjour à Vienne: il ne s'arrêta que rarement dans la ville; il donna toujours la préférence au palais de Schönbrunn. Sur le haut d'une colline dans le jardin en face du palais, est une superbe habitation d'été, bâtie par l'empereur Joseph. On y monte par un magnifique escalier et sous des promenades en berceaux, et l'on a du sommet

une des perspectives les plus belles et les plus étendues qu'il soit possible d'imaginer.

Le village de Dorbach, éloigné d'un demi-mille allemand de Vienne, est remarquable par la beauté de son paysage qui est tout-à-fait romantique. Je recommanderais aussi aux voyageurs de ne pas négliger de faire une petite excursion au délicieux village de Rodauen, à la distance d'une poste de la capitale. La beauté de sa situation et la multiplicité des points de vue intéressans qu'on y a, les paiera amplement de la peine qu'ils auront prise. Cet endroit est fréquenté à cause de ses bains et de ses eaux minérales. La terre appartient à un comte Fuchs, frère du comte du même nom à Vienne, lequel y a un beau palais et un superbe jardin y attenant. On a d'une colline derrière la maison, quelques points de vue des plus magnifiques et des plus étendus de toute l'Allemagne.

Indépendamment de ce village, les hameaux adjacens de Brühl, de Petersdorf, de Lichtenstein, contribuent beaucoup, par la beauté de leur paysage et de leur situation, à augmenter encore l'apparence de gaîté et de vie que présentent les environs de Vienne, tandis qu'ils of-

frent aux cavaliers un terrain délicieux pour des promenades à cheval.

Baden, qui est à trois milles d'Allemagne de Vienne, est un lieu fort à la mode. Les hautes classes de la société s'y rendent pendant les mois d'été, pour y prendre les eaux minérales. Il est situé au pied d'une colline romantique, est bien bâti, et peut se vanter d'un avantage dont manquent un trop grand nombre de villes du continent, des rues larges et bien pavées. Les promenades des environs de la ville sont délicieuses, et ne sont pas ce qui attire le moins les nombreux voyageurs qui viennent voir ce lieu. Les meilleurs bains sont ceux dits de Joseph (*Josephs-Bad.* Le prix est très-modéré, n'étant que de trente-six kreutzers, ou environ quatorze pences anglais par personne (vingt-huit sous de France). Je goûtai l'eau minérale, et la trouvai fortement imprégnée de soufre. On y trouve un bon théâtre ; la société y est généralement composée de personnes du bon ton, et on y déploie beaucoup d'hospitalité envers les étrangers. Nous trouvâmes cependant qu'il y manquait quelque chose : c'est une poste aux chevaux réglée ; nous fûmes conséquemment dans la nécessité de louer des

chevaux de Vienne, ce qui nous les fit revenir sur le pied de vingt florins par jour.

Notre banquier nous dit hier que la rareté des espèces était si grande, que pour cent florins en argent il pouvait acheter trois cent vingt florins en papier; et même, ajouta-t-il, ce papier pourrait tomber jusqu'à quatre cents pour cent; car, observa-t-il encore, l'argent et le patriotisme sont aussi rares l'un que l'autre dans ce pays-ci. « Il est vrai, nous dit-il, que nous sommes pau-« vres; cependant il y a encore ici des particu-« liers puissamment riches, mais aucun d'eux ne « se met volontairement en avant pour aider « son pays dans ce temps de détresse. On tire « même avantage de l'état actuel des affaires, et « de très-grands personnages ne regardent pas « comme au-dessous d'eux de spéculer large-« ment dans les fonds publics. » Entre autres observations sur l'armée, il ajouta que les Hongrois étaient patriotes et bons soldats, et fort attachés à leur Souverain; mais que l'opinion générale était que, dans l'Autriche, il y avait trop de Français et d'Italiens employés dans les bureaux du Gouvernement. « Notre ville, dit-il avec un « regard expressif, contient plusieurs espions

« français, et un grand nombre de maisons de « certaines dames qui tiennent un haut rang dans « le monde, servent de lieu de rendez-vous à ces « messieurs, et on y loue ouvertement la con- « duite du gouvernement de Bonaparte. Notre « Empereur est fort aimé, continua-t-il, parce « qu'il est affable et ami de ses sujets, et qu'il « est connu pour être ennemi du luxe. » Il nous raconta la circonstance suivante pour nous donner une preuve de l'estime que les Tyroliens portaient à leur Souverain: « Notre Gouvernement, « dit-il, avait besoin de faire une levée d'hommes « dans le Tyrol. Les Tyroliens en ayant eu con- « naissance, ils envoyèrent ici une députation « pour prier Sa Majesté que le Gouvernement « voulût bien ne pas persister dans sa demande, « leur pays manquant, comme il le faisait, d'hom- « mes pour le cultiver; mais que si Sa Majesté leur « disait qu'il le fallait, ils se leveraient en masse « depuis le premier jusqu'au dernier pour défen- « dre leur Souverain et leur pays. L'Empereur « les reçut gracieusement, et l'objet de leur péti- « tion leur fut accordé. Je suis fier de vous as- « surer, ajouta-t-il, que nous ne sommes pas « moins attachés à notre Empereur que les Ty-

« roliens ; car, à la malheureuse époque où nos « armées perdirent plusieurs batailles, l'Empe-« reur retournait un soir à la capitale dans un « carrosse privé, jaloux d'éviter d'être vu par les « habitans, qui pendant la journée avaient rem-« pli les rues qui menaient au palais. Cependant, « aussitôt que son arrivée fut connue, ils accou-« rurent tous au palais, et quoique les gardes eus-« sent l'ordre de ne laisser entrer personne, ils « forcèrent la consigne et s'ouvrirent un chemin « de force en s'écriant : Personne au monde ne « nous empêchera de voir notre Empereur chéri. « Ils entrèrent ainsi jusque dans les appartemens « royaux, où leur Souverain, vaincu par cet élan « d'un sentiment noble et patriotique, et sen-« tant toute la chaleur de l'affection d'un père « pour ses enfans, les reçut les larmes aux yeux, « et condescendit à prendre la main à plusieurs « de ces bons citoyens. »

Ce que notre banquier nous raconta du Prince de la couronne ne manifeste pas moins de bonté que le trait qu'il venait de nous citer de l'Empereur son père. Voulant présenter à son précepteur un témoignage de la reconnaissance qu'il lui portait pour ses attentions, on dit qu'il avait

fait des épargnes sur sa petite bourse privée ; et qu'il en acheta une superbe selle dont il lui fit présent. . . .

LETTRE X.

Excursion en Hongrie. — Ravages du Danube. — Costume et manières des Hongrois. — Paysans. — Singuliers traits de leur caractère. — Leurs Priviléges. — Productions du pays. — Auberges. — Antiquités. — Raab. — Paysages pittoresques. — Pest. — Bude. — Gratz. — Manières et costume des habitans. — Environs de la ville. — Château. — Défense des Autrichiens. — Climat. — Vues romantiques. — Postes. — Bruck. — Schottwien. — Neustadt.

Vienne, mars 1814.

Nous venons de retourner de notre petit voyage à Bude, l'ancienne métropole de la Hongrie. Nous avons passé, en y allant, par les villes de Deutsch-Altemburg, Kittsee, Raab, Nessmuhl et Offen. Jusqu'ici, rien, dans tout le cours de mon voyage, ne m'a procuré autant de plaisir

que cette dernière excursion, grâce au caractère particulier du pays, et à la singularité des choses et des hommes que j'ai eus sous les yeux.

La route de Vienne à Raab est bonne; la campagne, à droite et à gauche, présente l'aspect de la richesse et de la fertilité. La plus grande partie du pays est une plaine continue et uniforme, qui n'offre que trop de scènes de ravage et de ruine. L'homme et la nature ont l'un et l'autre contribué activement à opérer cette œuvre de destruction. Les ennemis, pendant la dernière guerre, n'ont pas permis que cette région, toute retirée et tout éloignée qu'elle est, échappât à leur rapacité. L'autre cause de malheur est le Danube, qui souvent déborde ses rives et dévaste la campagne. Ce fut surtout en 1812 et 1813 que ses ravages se firent le plus cruellement sentir. Il détruisit des villages entiers, et sa crue fut si subite, que les habitans furent fort heureux de pouvoir sauver leurs personnes en abandonnant leurs propriétés aux flots. Il en périt néanmoins beaucoup dans cette triste occasion. Nous vîmes les ruines de plusieurs ponts qui avaient été emportés pendant ces inondations, et il y avait encore des champs entiers sous l'eau.

L'habillement ordinaire des paysans de Hongrie consiste en une casaque de peau de chèvre et quelquefois de drap; en très-larges pantalons de grosse toile, bordés de rouge et de noir; en gilets bleus, converts d'une profusion de broderies et de petits boutons blancs; en chemises avec des manches très-larges; des bottines; un petit chapeau rond, et très-fréquemment un bonnet de peau avec une petite bordure en fer pour l'assujettir sur la tête: ce dernier article est ce qu'ils appellent un *Kalpag*. Ils portent aussi des moustaches formidables par leur longueur, avec leur longue chevelure noire, flottante sur leurs épaules; ils se rasent très-rarement, et au total présentent un aspect farouche et repoussant. Ils ne sont pas moins étrangers à la propreté dans leurs habitations que sur leurs personnes; mais ils sont industrieux et accoutumés au travail, à la fatigue et aux privations, depuis le berceau; il n'est donc pas étonnant qu'ils soient passionnés pour la guerre. Ils ont l'air extrêmement sérieux. Un voyageur peut traverser des villages entiers sans voir rire une seule personne. En voyant une race aussi étrange, on n'est pas surpris d'apprendre qu'il s'y trouve des voleurs et des

bandits, on s'y attend même; aussi cette attente ne se réalise-t-elle que trop souvent. J'ai été informé qu'il y a des villages entiers habités par des misérables de cette espèce; mais je ne dois pas oublier de dire qu'ils diffèrent des voleurs de grand chemin ordinaires, en ce qu'ils ne volent que certaines espèces de gens. Ils vivent en général dans les bois, et la plupart d'entre eux sont des espèces de bergers, ou plutôt de pâtres, qui mènent de grands troupeaux de cochons et qui élèvent un grand nombre de chevaux. Ils ont une haine invétérée contre les Juifs, et quand il leur arrive d'en trouver un sur la route, ils le laissent rarement passer sans le voler. Si un voyageur est assez heureux pour pouvoir causer avec eux dans leur langue naturelle, il peut être sûr de continuer sa route sans être molesté.

Le village de Csokonya, dans le district de Somogy, qui appartient au comte de Szecheny, est rempli de ces voleurs. Ils mangent une quantité prodigieuse de viande, et font un grand usage du vin qui est à fort bon marché; heureusement, pourtant, ils n'aiment pas l'eau-de-vie ni les liqueurs spiritueuses.

Une personne de distinction, du pays, m'a assuré qu'il y a de ces paysans qui passent leur vie à élever des chevaux, qui n'ont jamais vu de maisons et qui ignorent parfaitement leur construction et leur usage. Ils se vantent de leur dextérité à voler les chevaux de leurs voisins et à en disposer à la foire prochaine. Ces faits ne sont pas ignorés de leurs maîtres, et quoiqu'ils n'approuvent pas ouvertement cette fraude, ils ne l'encouragent pas moins tacitement en négligeant de la punir : ils croient que si ces jokeis sont habiles dans leur métier, et que si d'ailleurs ils font bien leur devoir, c'est un motif suffisant pour être indulgens à leur égard. On dit que ces gens ne connaissent ni maladie ni indisposition, au point qu'il est d'usage que, lorsqu'un d'eux tombe malade, et devient à charge à ses amis, ils n'éprouvent aucun remords à l'expédier et à se débarrasser de lui. Ils sont passionnés pour les courses de chevaux et toutes sortes d'exercices gymnastiques. Selon eux, le dernier effort du génie de l'homme est de rompre et de manier un cheval rétif et cru indomptable. Presque tous les Hongrois parlent ou comprennent le latin. Ils sont fameux par leur esprit pa-

triotique et leur attachement à leur terre natale; mais une qualité qu'ils possèdent au plus haut degré, c'est l'hospitalité envers les étrangers. J'ai observé en plusieurs occasions que leur haine pour les Allemands était aussi sincère que leur aversion pour les Juifs, dont je viens de faire mention ci-dessus.

Quant aux paysans, leur situation est très-différente de l'état de servitude sous lequel gémissent leurs voisins les Polonais. Lorsqu'ils ont complété le temps de leur service, et rempli les engagemens qu'ils ont contractés avec le noble sous lequel ils servent, celui-ci n'a plus aucun pouvoir sur eux, et ils sont maîtres de disposer d'eux-mêmes et de leurs propriétés comme ils le jugent convenable à leurs intérêts. Voici les services ou corvées auxquels ils sont assujettis: Si un homme est tout-à-fait paysan, c'est-à-dire, s'il peut prouver qu'il est maître de douze bœufs, de six chevaux et de trois hommes pour cultiver ses terres, alors il est tenu ou de travailler lui-même, ou d'envoyer un de ses hommes pour travailler à sa place sur la terre du noble, cent et quatre jours, sur les trois cent soixante-cinq, s'il n'emploie pas un cheval; ou

bien cinquante-deux jours, c'est-à-dire, un jour par semaine; s'il amène avec lui un cheval et un chariot. Indépendamment de cette corvée, le seigneur a droit à la dîme de toutes ses denrées. Il n'y a pas de loi qui oblige les tenanciers à payer aucune contribution réglée à l'Empereur; mais ils sont tenus de travailler pour lui douze jours par an ou six jours avec des chevaux, et de lui fournir pour l'armée de l'avoine à un prix fort modéré. Cependant, quelque petite que soit cette somme, ils éprouvent beaucoup de difficulté à s'en faire payer. Si le paysan refuse de faire les corvées auxquelles il est tenu, son seigneur peut le faire comparaître par-devant le magistrat du district ou devant un comité du pays, afin de le faire répondre sur sa négligence ou sa mauvaise conduite; mais, ainsi qu'on l'a supposé à tort, il ne peut lui-même infliger aucune punition corporelle au délinquant. Une tentative de ce genre exposerait le seigneur à être cité au tribunal de son pays, et à être condamné à payer une amende proportionnée à la violence de l'outrage. Ce n'est même pas tout, car le paysan a le privilége de mener devant les lois tout seigneur qui tenterait

d'exiger de lui plus de service qu'il ne lui en est légitimement dû.

Les principales productions de la Hongrie sont le blé, le vin, la laine, etc. Le bétail de toute espèce y est d'une beauté remarquable, et les chevaux forts et bien proportionnés. Quelques parties du pays abondent en forêts de chêne, et en général il est bien boisé.

Les auberges des villages et petites villes de Hongrie sont uniformément mauvaises : les meubles, la nourriture, tout y est misérable. La propreté est un avantage qui y est tout-à-fait inconnu. En un mot, on y est horriblement. Ceux qui peuvent s'arranger à pouvoir vivre de bœuf et de lard mal-fumé, à boire du vin acide, et à manger du pain noir et à moitié cuit, trouveront à se satisfaire; mais voilà à peu près toute la meilleure chère à laquelle on peut prétendre dans ces gargotes. Quelques-unes de ces auberges, cependant, appartiennent aux nobles du pays, et il faut convenir que ces hôtelleries sont un peu meilleures et un peu plus décentes que le reste.

*Entre Deutsch-Altenburg et Slaynburg, on trouve quelques restes d'antiquités romaines qui

méritent la peine d'être vues. La ville de Kittsee ne contient rien qui soit digne d'attention. Elle ne se fait remarquer que pour avoir donné son nom à des voitures allemandes très-commodes, qui y furent inventées, et que de là on a nommées *Kutchen*. Il y a bien un palais où réside quelque prince hongrois; mais ce palais ne contient rien de remarquable.

Nous nous arrêtâmes une nuit à Raab, ville fortifiée, située au confluent de la Raab et de la Rabnitz. Elle est mal bâtie, et quoique les rues soient assez larges, elles sont misérablement pavées, et n'ont point de trottoir ou de pavé élevé pour l'avantage des piétons. On dit qu'elle contient environ douze mille habitans. La place du marché est vaste; il y a quelques bâtimens assez bons autour. Cette ville a eu beaucoup à souffrir des Français; ils en détruisirent les bastions et en rasèrent les remparts. La cathédrale est bâtie sur une éminence, et est presque le seul objet pittoresque de la ville. L'intérieur en est riche et orné de beaux tableaux. On dit que les magnifiques ornemens du maître-hôtel ont coûté plus de trente mille florins. La ville est entourée d'une immense plaine dont le sol est

extrêmement fertile. Enfin nous eûmes la satisfaction d'y trouver une auberge passable, qui du moins était propre, en comparaison de celles que nous avions quittées en dernier lieu, et dont les gens étaient polis.

La route de cette ville à Bude est assez bonne, excepté à la distance de huit milles d'Allemagne, où nous eûmes à traverser une chaîne de hautes montagnes qui bordent le Danuqe. Dans cet endroit, la route n'est pas seulement très-mauvaise; mais les ornières y sont si profondes et les inégalités du terrain telles, que nombre de voitures y sont renversées, et surtout par l'entêtement et la stupidité des conducteurs, qui n'écoutent jamais les avis qu'on leur donne et les injonctions qu'on leur fait de prendre garde.

La perspective qui se présente tout à coup aux yeux, quand on sort de ce défilé, est magnifique à l'extrême. Quand on passe ces gorges, il est prudent de sortir de la voiture, et d'aller à pied, ce qui procure un double avantage: d'abord celui de diminuer le danger, et celui de pouvoir examiner plus tranquillement le paysage, qui varie continuellement à chaque détour que fait la route. D'un côté est une chaîne de mon-

tagnes stériles, mais magnifiques, et de l'autre le majestueux Danube, roulant avec rapidité ses flots au travers d'un pays riche et pittoresque. Au-delà de la rivière, l'œil s'égare sur une campagne immense qui s'étend devant le voyageur, et sur laquelle le spectateur contemple avec intérêt une multitude de villages et de fermes.

Pest est une ville grande et florissante; les rues en sont bien pavées et ornées de plusieurs beaux édifices. En général, toutes les parties de la ville présentent un aspect d'améliorations et d'embellissemens. Il n'y a presque pas de rue dans laquelle on ne bâtisse des maisons neuves, et je ne fais pas de doute qu'avant vingt ans ces agrandissemens en auront fait une ville très-noble. Nous allâmes voir l'hôpital des Invalides, édifice vaste et de bon goût, ainsi que les casernes, le couvent et le muséum, qui est très-riche en médailles. Le théâtre allemand neuf, est un bâtiment fort élégant; et son intérieur est d'une belle simplicité; mais la salle de comédie hongroise est petite et misérable. Nous admirâmes un superbe pont sur le Danube; il a environ un quart de mille d'Allemagne de lon-

gueur. Il a fallu en construire les piles bien fortes, la rivière y étant d'une rapidité prodigieuse. L'église grecque, auprès de ce pont, est fort riche ; son grand autel est décoré d'une profusion de grandes lampes d'argent. Il y avait autrefois un très-grand café dans cette ville ; mais on l'a mis à bas. On a bâti près du pont une rangée de fort belles maisons. Un seul bâtiment remplit presque tout le côté d'une des rues, et offre un coup d'œil assez imposant. Nous descendîmes à l'auberge appelée *Die Fünf Churfürsten*. Elle est fort bien tenue, et elle a l'avantage de posséder un excellent café.

Les habitans sont hospitaliers et ont beaucoup d'attentions pour les étrangers. Les dames sont renommées pour leur beauté ; mais malheureusement leurs charmes personnels sont leurs uniques ornemens, car leur éducation est fort négligée. Il s'est établi ici un grand nombre de négocians grecs qui font le commerce du Levant, et le font fleurir en Allemagne et dans les autres pays au nord.

Bude ou Offen, qui s'appelait anciennement Sicambria, est situé sur le côté est du pont du Danube ; c'est une ville fort longue qui ne consiste

presque qu'en une rue. Elle est, en général, mal bâtie, les maisons en sont basses, il y en a très-peu qui aient plus de deux étages. La grande rue est large, mais mal pavée.

Nous allâmes voir les objets les plus dignes d'attention. Les principaux sont l'Université et le Palais-Royal. Le dernier est situé au sommet d'une colline qui domine la ville; et d'où l'on a une vue superbe des environs. Ce château était habité par une princesse russe qui, pendant qu'elle y résidait, l'avait meublé magnifiquement, et avait dépensé beaucoup d'argent à le décorer en articles d'un beau travail. Près du palais est un ancien bain, fourni par une source minérale, qui mérite l'attention du voyageur, ainsi que les bains chauds construits sur le Danube par les Turcs. Ils sont bien tenus et paraissent être très-fréquentés par les habitans.

A peu de distance du palais, s'élève le *Blocksberg*, haute colline qui est couverte de maisons; et qui domine une petite ville qu'on appelle Griechen-Stadt, qui est située au bas. Nous allâmes voir cette ville, et nous montâmes une partie de la colline, afin de jouir de la vue superbe qu'on y a. Nous allâmes voir pareille-

ment quelques anciennes chapelles et églises curieuses de Bude; quelques-unes de ces églises sont très-riches, et la vieille chapelle près du bain est remarquable par son antiquité. Cette ville est fameuse pour son grand marché de chevaux. On en estime la population à environ vingt-huit mille habitans.

De Bude nous nous rendîmes à Gratz, par une route qui n'est pas aussi bonne, et par un pays bien moins riche que de Raab à Bude; nous passâmes une chaîne considérable de collines qui paraissaient tout-à-fait stériles. Les maisons de poste sur cette route sont mal tenues, et les postillons ne font que ce qu'il leur plaît, sans aucunement s'embarrasser des maîtres de poste, désagrément qui n'est que trop commun dans toutes les parties de la Hongrie. Nous nous aperçûmes qu'il était nécessaire d'ordonner les chevaux quelque temps avant que nous nous missions en route, les conducteurs, naturellement paresseux, étant très-lents dans leurs mouvemens. J'ai fait mention dans ma lettre précédente, qu'il y a des ordonnances qui fixent le prix des postes : mais ces règlemens généraux ne sont pas suivis, et les demandes des maîtres

et des postillons sont si extravagantes et si arbitraires, qu'il faut bien être sur ses gardes si l'on veut ne pas être imposé.

Nous fûmes extrêmement satisfaits du petit séjour que nous fîmes à Gratz; c'est une belle ville, fortifiée, située sur la Muer, et, par l'apparence de ses édifices, assez semblable à Vienne. Les maisons en sont élevées, mais les rues sont étroites et point de pavé particulier pour les gens de pied. La ville a un aspect riant, et qui attire les voyageurs à plus d'un égard. Sa situation naturelle est délicieuse; les habitans se distinguent par une politesse extrême et de grandes attentions pour les étrangers. Les femmes sont généralement belles et très-renommées pour le bon goût et l'élégance de leur coiffure et de leurs bonnets; ces derniers sont faits avec du crêpe blanc; ils sont attachés avec de longs rubans rouges qui, rejetés négligemment et avec grâce derrière les épaules, flottent jusqu'à la ceinture. Les habitans portent la politesse si loin, qu'ils appellent tout voyageur d'une apparence respectable, *ihre gnaden* (votre grâce), ou bien, très-gracieuse dame; lorsqu'on leur donne quelque chose, ils baisent ordinairement la main du dona-

teur. Je ne pus pas m'empêcher de sourire, voyant une fois notre postillon rendre ce respectueux hommage au domestique de mon ami M. Maxwell: Ce pauvre diable était un bon Ecossais, sans cérémonie, qui, n'étant pas prévenu que c'était l'usage du pays, et n'étant pas accoutumé à une aussi extrême politesse, s'imagina que l'honnête postillon avait intention de se moquer de lui; mais rien ne put engager celui-ci à se relâcher ni à se désister de ce témoignage ordinaire de politesse; et le domestique fut obligé de se soumettre à ce baise-main d'étiquette; mais ce ne fut pas sans rougir jusqu'au blanc des yeux. Cependant, tel est l'effet que des hommages de quelque genre que ce soit ont sur l'esprit de l'homme, et telle est la promptitude avec laquelle nous apprenons à connaître notre propre importance, que bientôt notre pudibond Ecossais présenta impérieusement sa main à baiser à ses vassaux, avec autant de gravité et d'importance que le Pape présente la mule brodée à baiser au fidèle agenouillé devant Sa Sainteté.

Nous allâmes voir le palais *Die-Burg*, ancien et curieux édifice; on nous y fit voir la couronne du duché de Styrie, qu'on y conserve. Entre

autres objets de curiosité, nous ne manquâmes pas d'aller voir l'Arsenal et l'Université. Il y a aussi dans cette ville un Collége qui appartenait aux Jésuites, une bonne Bibliothèque publique et un Observatoire. La Maison de ville et le *Lamprechthof* sont de beaux édifices; le Théâtre est petit, mais l'intérieur en est bien. Les promenades autour de la ville sont tenues dans le meilleur état, et délicieusement ombragées par des rangées de beaux arbres, qui fournissent aux habitans, dans les matinées et les soirées d'été, des promenades salubres et rafraîchissantes.

Les environs de Gratz sont très-pittoresques, et offrent nombre de beaux points de vue différens; la chaîne de montagnes dont le pays est entouré, forme de tous côtés un fond de tableau magnifique. Gratz s'était aussi ressenti des ravages du Danube; le pont avait été emporté, et plusieurs maisons près de la Muer avaient considérablement souffert; on était occupé à réparer ces dommages lorsque nous y étions. Le château était situé sur une hauteur à pic, et la nature de sa position le rendait tellement imprenable, que, pendant la dernière guerre, mille cinq cents Autri-

chiens le défendirent contre près de douze mille Français. Cependant ils tinrent bravement jusqu'à la fin, et ils ne se seraient jamais rendus, si sa remise n'avait pas été une des conditions de l'armistice que l'Empereur d'Autriche fut malheureusement obligé de conclure peu de temps après. Cependant, les Français, mortifiés de la résistance qu'ils avaient éprouvée de cette poignée d'hommes, démolirent le château, et firent sauter les fortifications, de manière que ce qu'on regardait autrefois comme une des plus fortes places de l'Europe, n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de ruines. Quand on va voir cette ville, il vaut la peine d'aller au haut de la montagne sur laquelle était situé le château. On en est amplement payé lorsque l'on contemple les points de vue magnifiques qu'on a de ce lieu. On promène ses regards sur une grande plaine couverte de villes, villages et fermes, dont la confusion même forme une harmonie ravissante; ce paysage si beau est fermé par une barrière majestueuse de montagnes, dont les sommets sont couverts de neige pendant la plus grande partie de l'année, et quelques-uns même pendant tout l'été.

Lors de notre séjour à Gratz, nous logeâmes

à l'auberge du Soleil (*die Sonne*); elle a une bonne table d'hôte, et nous y fûmes très-commodément.

Nous allâmes voir plusieurs beaux jardins près de la ville. L'on nous fit voir la maison qu'habitait Louis Bonaparte : elle est très-jolie et agréablement située; le bâtiment adjacent était occupé par une princesse russe.

Le climat est très-sain, quoique les étés soient extraordinairement chauds. Le sol est fertile, et la ville est fournie de fruits et de légumes de toute espèce, de la meilleure qualité et à profusion. On fait encore, dans les environs, une espèce de vin blanc, mais qui n'est pas d'une qualité supérieure. La ville contient plusieurs manufactures considérables d'acier, de soieries, etc., et elle fournit encore aux gourmands de Vienne, des dindons exquis et d'une espèce particulière, qui ont une grande célébrité.

La route de Gratz à Vienne est excellente, et le pays un des plus romantiques de l'Europe. Ceux qui aiment à admirer les beautés de la nature, ne peuvent rien faire de mieux que de prendre cette route. D'un côté s'élèvent d'immenses montagnes couvertes en partie de neige; de l'autre, se dé-

roulent des plaines riantes, arrosées de ruisseaux limpides, et étalant aux yeux charmés la plus belle verdure. C'est ce contraste perpétuel de montagnes et de vallées, de stérilité et de végétation, qui rend ces scènes aussi enchanteresses. Les beautés de la nature s'accumulent à mesure que vous approchez du village de Merzzuschlag, et je n'hésite pas à déclarer que ce village est un des lieux les plus délicieux que j'aie jamais vus. Nous traversâmes la chaîne des montagnes de Samering, qui sépare la Styrie de l'Autriche. Nous vîmes à leur sommet une grande pyramide avec une inscription latine, où il est fait mention des différentes divisions du pays. Jusque dans les plus petits villages, les auberges sont propres et commodes, et le voyageur fatigué est toujours sûr de trouver un bon gîte. Cependant les postes sont mal servies sur cette route, comme sur les autres; nous jugeâmes nécessaire, pour voyager avec célérité, d'envoyer un exprès commander nos chevaux un jour d'avance, afin de n'être pas détenus une demi-journée à chaque relai, comme nous l'aurions été sans cette précaution.

Nous traversâmes plusieurs jolies villes, et entre autres, Bruck sur la Muer, où nous trou-

vâmes une bonne auberge; nous y employâmes très-agréablement le peu de temps que nous y passâmes, à visiter le vieux Palais et les casernes. Nous éprouvâmes autant de surprise que de dégoût en voyant, dans les environs de Bruck, les habitans, et surtout les femmes, avec d'énormes goîtres. On a cherché à rendre compte de diverses manières de cette protubérance : quelques personnes croient que c'est l'effet de l'air des montagnes qui entourent la ville; mais la conjecture la plus probable est que cette difformité provient de la nature de l'eau qu'on boit dans le pays.

Schottwien fut la dernière petite ville par laquelle nous passâmes, et nous y trouvâmes un bon logement à la maison de poste. Après avoir quitté cette ville, nous nous trouvâmes entièrement claquemurés au milieu de montagnes, et après un voyage fatigant et ennuyeux, nous gagnâmes enfin Neustadt, petite, mais jolie ville, avec une auberge très-commode.

LETTRE XI.

Départ pour Trieste. — Lillienfeld. — Marienzell. — Pélerins. — Objet singulier de leur vénération. — Leoben. — Vallée intéressante de Sovishoen. — Clagenfurth. — Montagnes de Loebel. — Laybach. — Arrivée à Trieste. — Habitans. — Hôtels. — Description de la ville. — Consul Anglais. — Grotte de Corgnale. — Pola.

Trieste, juin 1814.

Vous aurez vu par ma dernière lettre combien nous avions été satisfaits de notre voyage au travers d'une partie de la Styrie; le reste de notre excursion à Trieste ne nous a pas été moins agréable. C'est un chemin de barrières, et qui conséquemment est bien entretenu. Le pays est en général riche et fertile, quoique la plus grande partie en soit montueuse. Nous passâmes par plusieurs grandes villes, mais peu importantes, en nous rendant ici. A partir de Lillienfeld, assez jolie petite ville, la route est si pleine de mon-

tées, que les maîtres de poste obligent tous les voyageurs de prendre des chevaux extra pour les trois milles suivans. Nous fûmes forcés de payer deux florins par cheval, et trente kreutzers au postillon. La petite ville de Marienzell nous plut beaucoup. Elle est dans une situation délicieuse et romantique, au haut d'une éminence, surmontée de montagnes prodigieuses, dont le sommet est couvert de neige. La vallée qui s'étend au pied de la ville est la beauté et la fertilité mêmes.

Nous eûmes ici un spectacle qui nous intéressa autant qu'il nous surprit. La route qui conduit à la ville, ainsi que les rues, étaient couvertes de pélerins venus de diverses parties des Etats autrichiens, attirés par la sainteté de l'église. Ils marchaient en procession, deux à deux, la tête découverte, et par rang d'âge. Ils étaient conduits par l'un des plus anciens d'entre eux, qui portait à la main une grande croix noire de bois. Il y avait des partis de seize hommes qui marchaient ensemble, et qui étaient suivis d'un pareil nombre de pélerines qui marchaient dans le même ordre. Il y en avait de différens âges, et plusieurs très-vieilles. Toute cette bande de pélerins se joignait

pour chanter avec beaucoup de ferveur des hymnes qui, s'ils n'étaient pas très-mélodieux, étaient au moins fort bruyans. Nous en arrêtâmes plusieurs sur la route, pour leur demander d'où ils venaient, et quel était leur objet. Ils nous apprirent que leur parti venait d'un village de Hongrie, qui est à quelques centaines de milles anglais de ce lieu-ci. Pendant tout le temps que dure leur pélerinage, ils vivent très-frugalement et marchent généralement pieds nus. Plusieurs des vieillards paraissaient avoir beaucoup souffert des fatigues de cette campagne religieuse. La curiosité nous porta à aller voir l'église qui était l'objet de leur dévotion. Elle était non-seulement remplie, elle était encore entourée de dévots qui attendaient leur tour avec patience et persévérance. Ils étaient obligés d'entrer et de marcher dans l'église les pieds nus, et quand ils étaient parvenus à un lieu particulier, ils se mettaient à genoux, et baisaient une grande canne toute unie, qui était déposée sur un des autels de l'église; grand bâtiment sombre et triste, sans beaucoup d'ornemens. Nous nous informâmes du motif qui avait pu mettre cette canne en aussi grande vénération; l'on nous dit qu'elle avait appartenu

autrefois à un bon prêtre qui venait une fois par an dans ce lieu, monté sur un cheval blanc, et qui y restait six semaines, priant et jeûnant; et, selon la croyance du pays, il n'éprouva jamais pendant tout ce temps aucun besoin de nourriture. L'histoire va encore plus loin, car elle dit que non content de ces fatigues et de ces privations, il se mutila lui-même et son cheval, car il semblerait qu'il avait voulu que son fidèle animal eût, ainsi que lui, quelques droits aux honneurs de la canonisation. Après la mort du saint prêtre, on trouva et l'on conserva soigneusement sa canne, qui, quoique vieille de cent soixante ans, reverdit tous les ans au printemps comme un arbre. Au moins c'est ce que nous assurèrent ces fidèles croyans; mais nos yeux hérétiques n'obtinrent pas le privilége de contempler ces bourgeons miraculeux, et l'on ne nous accorda que la vue d'une canne naturelle, toute simple et tout unie.

L'église fut érigée sur le lieu même, en l'honneur de ce bon prêtre. Si l'on veut sourire de l'ignorance et de la superstition de ces honnêtes paysans, on peut aussi bien rougir de la connivence des magistrats et de la noblesse du district

à accréditer et encourager ces actes de faiblesse et de sottise. C'est une honte pour un siècle aussi avancé et aussi éclairé que le nôtre, de voir permettre à des multitudes de créatures superstitieuses et égarées, de quitter ainsi en masse leurs habitations, négliger les devoirs de la vie, et se porter à plusieurs centaines de milles, pourquoi faire ? pour baiser une canne !....

La première ville digne de quelque intérêt que nous passâmes ensuite, fut Leoben. Ce qui l'a rendue fameuse, c'est que ce fut dans un jardin près de la ville que furent signés les préliminaires de paix entre l'Empereur d'Autriche et Napoléon. Les maisons sont basses, mais elles sont jolies, et ont une apparence de propreté qui fait plaisir à voir. Nous fûmes enchantés des vues romantiques et des contrastes singuliers que le paysage nous présenta dans la vallée de Sövishoer. Un côté de la route est bordé de montagnes, dont le sommet était en beaucoup d'endroits couvert de neige; l'autre présente de belles vallées, couverte de la plus riche végétation, et arrosées par des ruisseaux qui descendent des montagnes, et qui forment de temps en temps des cascades très-pittoresques. Dans l'hiver, les enfoncemens

de ces montagnes sont infestés de loups et d'autres bêtes férocesque l'on a vus faire quelquefois des incursions terribles dans ces vallées; mais heureusement ces ravages ne sont pas fréquens. Si nous devons en juger par l'extérieur maladif des habitans des environs de la ville de Judenburg le climat ne peut pas y être très-sain. Le bétail est fort rare dans ces parties, ce qui est dû tant au mauvais air qu'au défaut de pâturages; cependant il y a de nombreux haras dans le voisinage, et l'on y élève de bons chevaux.

Nous fûmes fort contens de Clagenfurth; c'est une ville considérable et entourée de fortes murailles. Le Palais, qui est d'un ancien style d'architecture, l'établissement pour les enfans de soldats orphelins, la Maison de ville et le nouveau Palais sont les principaux bâtimens qui méritent l'attention du voyageur. La place publique est ornée de deux statues d'un excellent travail, représentant le prince Léopold et l'impératrice Marie-Thérèse. Nous logeâmes à la poste, bonne auberge, où l'on nous montra toute sorte d'attentions.

Il faut nécessairement prendre des chevaux extra pour voyager dans les montagnes de Léo-

ben. Nous fûmes quatre heures à les monter et deux à les descendre. En plusieurs endroits la route est bordée de précipices effrayans, et il ne s'y trouve ni parapets ni garde-fous pour prévenir les accidens, si les chevaux viennent à être effrayés. La vue que l'on a du sommet est sublime à l'extrême. Nous voyions la campagne à nos pieds comme une grande carte géographique ; le ciel était si serein et l'air si pur, que nous pouvions distinguer clairement les montagnes qui s'élèvent dans le voisinage de Saltzbourg, à près de quarante milles anglais de distance. Tandis que nous voyagions au bas de la montagne, nous étouffions presque de la chaleur de l'air; mais il faisait si grand froid au sommet que nous fûmes obligés d'avoir recours à nos capotes. J'ai vu peu de choses aussi remarquables et aussi singulières que le contraste qui s'offrait à nous en ce lieu. Le terrain sur lequel nous nous trouvions était stérile et désolé; les couches de neige qui couvraient la montagne étaient très-hautes ; la seule créature vivante que nous y apercevions était le corbeau, perché solitairement sur le triste sapin, et formant ainsi une harmonie parfaite avec le reste

de cette scène de désolation; mais si nos regards se tournaient vers le lieu que nous venions de quitter, tout était radieux, et le soleil rendait encore plus vive et plus animée cette image du printemps et de la beauté. La transition fut aussi subite et aussi extraordinaire que si nous eussions été transportés soudain par la baguette d'une fée, de l'éclat d'un été d'Italie aux horreurs d'un hiver de Russie. Nous étions entourés de neige, de rochers, de stérilité, tandis qu'à peu de distance, l'œil se repaissait d'un spectacle de verdure et de beauté sur une terre magique. Nous nous arrêtâmes à une auberge qui est placée au milieu de ces montagnes : les voyageurs s'y arrêtent d'ordinaire pour y faire rafraîchir leurs chevaux et leur donner le temps de souffler. Nous regardâmes comme une grande douceur de pouvoir nous y réchauffer au feu de la cuisine; mais notre postillon trouvait bien plus de plaisir encore à se réchauffer intérieurement, en prenant ses *schnapps*, ou lampées de sa boisson favorite.

Nous nous arrêtâmes un jour entier à Laybach, ou Laubach, belle et forte ville sur une rivière du même nom; quoiqu'il y ait bien peu

de maisons de plus d'un ou de deux étages, cependant les rues sont assez larges et assez bien pavées. Nous admirâmes la place du marché, qui est vaste et d'un beau plan. Le château est situé sur une haute colline, et est fortifié également et par l'art et par la nature. Les Français se maintinrent dans cette forteresse quelque temps après que la ville se fut rendue, et firent éprouver à cette dernière beaucoup de ravages en tirant sur les maisons, dont plusieurs conservent encore la marque des boulets de canon. Les plus belles églises sont la cathédrale de Saint-Nicolas et l'église de Saint-Pierre, qui est dans les faubourgs. L'Arsenal, la Maison de ville, le Palais du comte Auersperg et l'Hôpital militaire, sont les bâtimens les plus considérables de la ville. Le théâtre est ouvert pendant l'hiver, et l'on y donne plusieurs bals masqués pendant le carnaval. L'on regarde la poste comme la meilleure auberge de la ville.

Je recommanderais aux voyageurs, qui seront dans le cas de visiter Laybach, de faire une petite excursion dans les environs, pour aller voir les fameuses mines de vif-argent à Idria. La distance est peu de chose, la route bonne,

et l'auberge appelée la *Grande Auberge* est excellente. Nous ne fûmes retenus que quelques minutes à la douane; un ou deux florins, glissés dans la main des visiteurs, firent que nous n'éprouvâmes aucun embarras. La route de Laybach à Trieste, quoique montueuse, est agréable. C'est une route de barrières, et elle est parfaitement entretenue. Le sol, dans cette partie, est riche, et la campagne est bien cultivée. La vue étendue que l'on a du Karst, près de Trieste, est enchanteresse.

En entrant dans cette dernière ville, nous fûmes charmés du premier coup d'œil qu'elle nous offrit. Nous descendîmes à la grande auberge, dite *Grande Locande*, qui donne sur la place du Marché. Cette auberge a l'avantage d'avoir une bonne table d'hôte et un excellent café au rez-de-chaussée de la maison. Il y avait aussi une tente dressée en avant, avec des tables où les habitans venaient prendre leurs glaces, ou leur liqueur favorite, le marasquin de Zara. Cet hôtel est bien supérieur à l'autre qui s'appelle l'*Aigle Noir* (*Aquila Nera*), qui est la seconde de la ville, et où l'on trouve aussi une bonne table d'hôte à trois heures. Sa situation

est bien aérée et surtout fort amusante. La voix des habitans, qui sont très-bruyans dans leurs marchés, la singularité de leur habillement et de leurs gestes, le singulier mélange d'étrangers de toutes les nations, les Musulmans avec leurs turbans, les Grecs et les Juifs, les Allemands et les Italiens, tout est fait pour frapper d'étonnement l'étranger, surtout quand il vient d'errer pendant quelque temps, comme nous l'avions fait, dans les vallées paisibles de la Hongrie et de la Styrie. Cette ville fait un très-grand commerce avec le Levant, ce qui rend compte de cette grande quantité d'étrangers de toutes nations qui y affluent. A notre arrivée dans le marché, nous nous imaginâmes, au bruit des voix et au tumulte et à la confusion qui y régnaient, qu'il y avait une émeute sérieuse dans la ville.

Trieste est un des principaux ports de mer des Etats autrichiens; elle est située sur une baie dans le golfe Adriatique, et sur le penchant d'une colline qui est couronnée par un château. Elle est bien bâtie, et ses rues sont assez larges, surtout la grande rue, qui a l'avantage d'un trottoir. Les maisons s'élèvent des bords mêmes de la mer, et s'étendent en faisant une espèce d'amphithéâtre

sur les flancs de la colline sur laquelle la ville est située. Les principaux édifices sont le Palais, la Bibliothèque publique, l'Hôpital et le Théâtre; le dernier est un grand édifice, et son intérieur qui a quatre rangs de loges, est décoré élégamment et avec goût. La Bourse est un beau bâtiment; on nous fit voir dans une des salles un grand tableau bien exécuté de la bataille de Leipzig, qui venait d'y être placé. Quant aux églises, les plus remarquables sont la Cathédrale, l'église de Saint-Antoine et celle des Jésuites. La grande rue est remplie de belles boutiques, et quelques-unes des maisons ont l'avantage d'avoir un portique ou colonnade. Il y a trois promenades publiques qui sont très-fréquentées; une d'elles est sur le bord de la mer; les deux autres sont à une distance raisonnable de la ville. Le port est fort beau, quoiqu'en hiver il ne passe pas pour très-sûr pour les gros bâtimens, ces mers étant sujettes alors à de forts coups de vent du nord, dont le port n'est pas à l'abri; les gros vaisseaux le quittent donc avant le commencement de la mauvaise saison.

Nous vîmes un nombre considérable de navires désarmés et dégréés, dont plusieurs portaient

le pavillon américain : ils étaient détenus là jusqu'à ce que la paix avec l'Angleterre fût signée. On estime la population à environ trente-deux mille habitans. Les hommes ont pour la plupart le teint brun, et les femmes se font plutôt remarquer par la grâce que par la beauté. Le climat n'est pas considéré comme très-sain. L'été étant fort chaud, les fièvres y règnent à cette saison. Les exportations de Trieste consistent en savon, en crème de tartre, en verreries, soieries, etc.

Nous eûmes le plaisir de dîner, il y a deux jours, avec la personne qui remplit ici les fonctions de Consul d'Angleterre. Son épouse est une dame très-aimable, et l'un et l'autre sont remplis de bontés et d'attentions pour les voyageurs, particulièrement pour ceux de la nation que le Consul représente. Nous avons trouvé ici le capitaine Dickens, commandant un des bâtimens de guerre de Sa Majesté Britannique ; il attendait à tous momens des dépêches pour Corfou, et il eut la bonté de nous offrir un passage. Nous acceptâmes avec plaisir cette offre obligeante; mais il nous prévint qu'il fallait que nous nous tinssions prêts à nous rendre à bord une heure après avoir été avertis.

Pendant notre séjour à Trieste, nous fîmes une petite excursion à deux lieues pour aller voir la grotte de *Corgnale*, et notre curiosité fut amplement satisfaite. Le vieux Palais du *Serff* est pareillement digne d'attention. On peut louer un bateau pour aller voir *Pola*, qui est à environ vingt milles d'Allemagne de Trieste. Avec un bon vent, l'excursion peut se faire en peu de jours, et ne coûtera pas plus de dix à quatorze ducats; mais comme l'auberge à Pola est très-mal fournie, je conseillerai aux voyageurs d'emporter leurs provisions avec eux.

L'Amphithéâtre à Pola est assez bien conservé, ainsi que le Temple romain et l'Arc de Triomphe; cependant ces deux derniers bâtimens sont un peu plus dégradés que l'autre.

LETTRE XII.

Arrivée à Corfou. — Garnison Française. — Agitation et confusion pour le départ. — Description de la ville. — Améliorations faites par les Français. — Climat. — Précautions nécessaires. — Habitans. — Auberges. — Raisonnemens des soldats français.

Corfou, juin 1814.

Dès que nous fûmes avertis, ainsi que nous en étions convenus, nous allâmes à bord du brick, le 10 juin au matin. Nous filâmes le long de la côte avec une jolie brise, et passâmes devant Rovigno et Pola, dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre. Le temps était clair et la mer unie, de sorte que nous pûmes voir très-distinctement l'Amphithéâtre, qui, vu de la distance où nous étions, et avec l'atmosphère aussi claire, faisait un effet magnifique. Le 12, nous passâmes l'île d'Agosta, qui est située près de la côte de Dalmatie. Elle a un très-bon mouillage et plusieurs

bonnes sources d'eau douce. Nous ne rencontrâmes que peu de bâtimens pendant la traversée, et ne vîmes rien d'intéressant. Des calmes et quelquefois des vents contraires firent que nous ne jetâmes l'ancre que le 19 juin dans le port de Corfou. A peu de distance de nous était mouillée une flotte britannique, consistant dans la Revanche, vaisseau de soixante-quatorze canons, commandé par l'amiral Gower, l'Elisabeth, de soixante-quatorze, le Cyrus, et une autre frégate. Il y avait cinq vaisseaux de guerre français et trois frégates amarrées dans le port, le bord à terre; leur destination était de ramener en France la garnison française.

Nous quittâmes avec regret l'agréable société du capitaine Dickens. Ses officiers et lui, nous avaient comblés de bontés et d'attentions; et c'est avec grand plaisir que je saisis cette occasion de leur témoigner notre reconnaissance de leur hospitalité.

En débarquant à la ville de Corfou, je trouvai la garnison française, et tous les employés de ce gouvernement, qui se préparaient à quitter l'île. Quelques-uns semblaient heureux de l'idée de revoir encore une fois leurs rives natales, tan-

dis que d'autres et peut-être le plus grand nombre, témoignaient un vif regret d'être obligés de quitter l'île. C'était l'intérêt qui, indubitablement excitait en eux ce sentiment; car le dernier gouvernement français avait donné à divers militaires un certain nombre d'arpens de terre incultes à défricher, ce qu'en plusieurs cas ils avaient fait avec succès. Plusieurs officiers et soldats s'étaient en outre mariés dans l'île à des femmes du pays, et il y en avait quelques-uns à qui l'idée d'emmener en France leurs aimables moitiés paraissait ne pas faire infiniment de plaisir.

Nous descendîmes à la seule auberge qu'il y eût dans la place; on l'appelle *la Cloche de Venise*; elle est petite et misérable, et l'on n'y trouve pas la moindre commodité. Le maître de l'auberge était parfaitement indifférent à la bonne ou à la mauvaise humeur des voyageurs. Il avait fait une abondante moisson pendant le séjour de la garnison française, et plusieurs de ces gaillards paraissaient déterminés à adoucir le chagrin qu'il avait de les voir partir, en faisant à ses dépens, pour la dernière fois, des libations copieuses, dont il m'assura qu'il ne serait jamais

payé. Leur joie était si bruyante, ils faisaient tant de vacarme avec les refrains de leurs chants de départ, que je ne pus fermer l'œil qu'à la pointe du jour.

La ville est petite et mal bâtie; la plupart des maisons n'ont pas plus d'un étage de hauteur, et sont de bois. Les rues sont étroites, et quelques-unes ne sont pas pavées.

La parade du côté de la mer est spacieuse, et était tenue en bon état par les Français. Ceux-ci ont creusé un canal qui va du port à l'extrémité de la ville, ce qui donne de grandes facilités pour le commerce. Sur le flanc de la ville est situé le château qui communique avec elle par un pont-levis. On voit dans le canal plusieurs petits bâtimens et des *Scampa vias* *. Je dois rendre aux Français la justice de dire, qu'à cet égard, ainsi qu'à beaucoup d'autres, ils n'ont pas peu ajouté à l'amélioration de la place; ils ont formé pareillement une très-belle promenade autour de la ville; elle est bien sablée, et ornée

* Ce sont des bateaux ouverts qui arment vingt avirons chacun, et qui portent un canon de douze à la poupe. On s'en sert principalement pour porter la malle à Otrante et aux îles Ioniennes.

de deux rangs d'arbres. A tous égards la ville est en train de s'embellir et de s'augmenter. Les habitans ont bâti quelques bonnes maisons sur l'esplanade, avec des colonnades en pierre de taille. D'autres sont commencées, et dans cette partie de la ville, il y a plusieurs cafés et billards. Il y a aussi un petit théâtre, qui est assez suivi, quoiqu'on y joue bien médiocrement. La troupe est composée en entier d'Italiens, et l'on n'y exécute que des comédies et des tragédies italiennes. La grande rue est passablement large et très-longue; c'est là où sont les plus belles boutiques. Il en est quelques-unes qui présentent une fort belle apparence, avec leurs colonnades et autres décorations. Le marché se tient aussi dans cette rue. Le fonds principal des provisions qu'on y trouve semble être le poisson salé, et des anchois confits, plat favori des habitans. Il y avait aussi un assez bel étalage d'oranges, de citrons et autres fruits. Le vin, qui en général est rouge, a un goût doucereux; mais il n'est pas aussi bon que celui qu'on se procure dans quelques-unes des autres îles ioniennes. Il est à très-bon marché, de sept à dix paras par bouteille, ce qui fait quatre à cinq pences an-

glais. Le tabac que l'île produit est fort estimé, et je ne doute pas qu'on ne pût en faire un objet de commerce beaucoup plus important. La porte qui est placée au haut de la grande rue, est bâtie de gros blocs de pierre de taille, avec une grande galerie d'un beau travail qui tourne autour du sommet. On me dit qu'en creusant pour les fondemens de cette porte, on avait découvert de grands massifs de marbre qu'on supposait avoir fait autrefois partie d'un vaste bâtiment qui aura été détruit à une époque reculée par un tremblement de terre. Il y a trois faubourgs qui sont habités par une population nombreuse. L'île est bien fortifiée par de bons remparts et des bastions, surtout l'entrée du port, qui est défendue par plus de cent pièces de canon, et qui offre un bon mouillage.

Le produit principal de l'île est l'huile; il y a aussi des manufactures de sel; mais elles ne sont pas dans un état très-florissant. Les faubourgs de la ville de Corfou avaient autrefois des plantations considérables de mûriers; mais les Français les ont fait couper pendant la guerre, afin que rien n'interceptât la vue du port. Le climat n'est pas très-sain, et il faut bien prendre des

précautions contre les fièvres d'automne qui règnent souvent en cette saison, quoique j'aie lieu de croire qu'elles ne sont pas toujours malignes.

Les habitans portent en général des moustaches : leur habillement ordinaire consiste en une grande jaquette, et des pantalons d'étoffe brune, couverts de broderie de bon goût, et un petit gilet de couleur, couvert d'une profusion de petits boutons blancs. Ils aiment beaucoup fumer, mais ils ne font qu'un usage modéré des liqueurs fortes. Les étrangers ne peuvent pas se plaindre qu'ils n'aient pas les dehors de la politesse; mais malheureusement cette politesse n'est qu'extérieure, car ils manquent de sincérité, et paraissent ne pas avoir la plus légère idée de l'hospitalité. Les femmes sont en général d'une grande taille, et ont des manières pleines de grâces; mais elles ont le teint pâle, et leur éducation est extrêmement, pour ne pas dire totalement, négligée. Les langues qui y sont le plus en usage, sont le grec moderne et un mauvais italien; mais depuis le séjour qu'y ont fait les Français, on parle généralement aujourd'hui leur langue.

On m'avait dit qu'il y avait sur l'esplanade un café où les voyageurs pouvaient trouver des appartemens; mais, examen fait du lieu, je ne les trouvai pas meilleurs que ceux de mon ami de la *Cloche de Venise*; la seule différence consistait en ce que le prix n'était pas tout-à-fait aussi extravagant. Le beurre et du lait de vache sont des objets de luxe qu'on ne peut se procurer que rarement ici dans les auberges, et ce n'est que par une faveur spéciale qu'on peut y obtenir du lait de chèvre. Les habitans se servent d'huile en place, et ils en mettent une telle quantité dans la plupart de leurs plats, que je ne pouvais même en supporter l'odeur.

Nous allâmes faire une visite à M. Teotoki, noble, natif de l'île et possesseur d'une collection de médailles de choix, ainsi que son neveu, M. Strephalgadi. Ils nous informèrent qu'on avait trouvé plusieurs médailles curieuses et de beaux marbres dans les environs, et en particulier quelques belles urnes, qui avaient été presque toutes accaparées par les Français et envoyées à Paris. La plupart des médailles qu'on a trouvées ici ont d'un côté la figure de Pégase, et de l'autre un bateau. Un vieil habitant m'assura qu'on

avait découvert une telle quantité d'urnes et de fragmens, qu'il ne faisait pas de doute qu'il n'y en eût eu anciennement une manufacture auprès de la ville. Il eut la bonté de me faire présent de la copie gravée d'une inscription grecque qui avait été trouvée depuis peu auprès de la porte, et que j'insère ici *, afin d'exercer la critique des savans. Comme les grands traits des côtes de cette île ressemblent en général à ceux de la côte de Calabre, plusieurs vieux habitans prétendent qu'il y a de fortes raisons de croire qu'elle faisait autrefois partie du continent.

Le général Campbell, gouverneur anglais, a eu la bonté de nous accorder un passage à bord d'un navire de transport britannique pour Zante. Nous comptons partir demain ou après demain. Comme on ne permet qu'à très-peu d'Anglais d'aller à terre, Corfou est particulièrement désagréable dans le moment actuel. Le gouverneur anglais restait à bord du vaisseau le *Revenge*, où nous eûmes hier l'honneur d'aller lui faire une visite; et nous le trouvâmes rempli de cette affabilité et de ces égards pour les étran-

* Voyez l'appendix.

gers, qui devraient toujours caractériser ceux qui occupent des places semblables. Il eut la bonté de nous permettre d'examiner le vaisseau, et je ne crois pas avoir jamais rien vu dans ma vie qui m'ait autant frappé que l'ordre, la discipline, l'économie, les commodités, la propreté, l'esprit de convivialité et de société que j'y vis régner. Ce bel ordre faisait voir que cette discipline, toute sévère qu'elle était, n'avait rien en elle de fait pour altérer l'esprit inné de liberté de la nation. Ce spectacle me pénétra d'admiration, et me combla de plaisir.

Dans le moment actuel, tout est en mouvement à Corfou. Les regrets des soldats français, en quittant leurs jolis établissemens dans l'île, semblent augmenter à mesure que l'instant du départ approche. On les voit courir les rues pour tâcher de vendre leurs meubles, le bois et les autres objets qu'ils ne peuvent emporter, à quelque prix qu'il leur est possible d'en trouver. Il n'est pas difficile d'entrevoir qu'outre leurs effets de ménage un bon nombre d'entre eux ne serait pas fâché de se débarrasser à cette occasion de leurs femmes, qu'ils commencent à trouver assez incommodes. J'entendis une conversa-

tion, qui ne m'amusa pas peu, entre deux soldats, dans la chambre de leurs officiers, qui était contiguë à la mienne, et dont la cloison n'était pas assez épaisse pour intercepter leur voix. Entre autres sujets de peine, l'un d'eux observait que sa « femme était une excellente femme, mais qu'elle « avait quelques petits défauts, entre autres celui « de l'aimer à la folie. Je voudrais, ajouta-t-il, « qu'elle restât ici avec sa famille. » — Mais y resterait-elle ? demanda l'autre. « Non, répon- « dit son camarade, elle m'a déclaré qu'elle sui- « vrait le bâtiment à la nage, plutôt que de res- « ter seule dans l'île, et de demeurer séparée de « moi. » — Parbleu, répliqua l'autre sèchement : « tu es dix fois plus fou qu'elle. Que ne la laisses- « tu nager ! elle sera bientôt fatiguée. »

LETTRE XIII.

Zante. — Description de la ville. — Auberges. — Théâtre. — Environs. — Climat. — Commerce. — Suggestions utiles. — Société. — Caractère des habitans. —

Zante, juillet 1814.

Nous quittâmes l'île de Corfou à la fin du mois dernier, et nous en fîmes voile avec une brise favorable; mais à peine avions-nous franchi la rade, que nous entendîmes une forte canonnade, et que nous aperçûmes le pavillon de Sa Majesté Britannique flottant sur le fort de la ville, à la place du pavillon français qui venait d'être amené. Nous découvrîmes que la canonnade était un salut général de tous les forts, ainsi que des bâtimens de guerre anglais, à cette occasion; salut auquel les bâtimens français répondaient de leur côté. C'était un superbe coup d'œil que de contempler de notre gaillard d'arrière les masses de fumée qui s'élevaient en tourbillons et flottaient ensuite au milieu d'une atmosphère

pure et azurée, comme ces nuages fantastiques qui bariolent souvent l'horizon au coucher du soleil dans une belle soirée d'été. Nous avions une petite brise de terre qui ne nous faisait faire que peu de chemin ; aussi eûmes-nous toute la journée le plaisir d'entendre distinctement le bruit des réjouissances publiques qui avaient lieu sur le rivage, ainsi que les coups de fusil et de pistolet qu'on tirait, faute de gros canon, à bord des différens bâtimens marchands mouillés dans la rade. La brise étant tout-à-fait tombée, nous restâmes quelque temps pris par le calme, jusqu'à ce qu'il s'élevât enfin une brise favorable. Nous naviguâmes le long des autres îles Ioniennes, et nous pûmes voir distinctement la côte de Paxo et de Saint-Maure, et distinguer les montagnes bleues d'Ithaque et de Céphalonie.

Le premier coup d'œil du port de Zante est très-imposant. On voit plusieurs jolies maisons de campagne s'élever au milieu d'une forêt d'orangers et de citronniers qui bordent la côte. Le port n'est pas sûr pendant l'hiver pour de gros navires, et plusieurs sont obligés de se réfugier dans le port d'Ithaque, pour se mettre à l'abri des gros coups de vent de décembre et de jan-

vier. Nous y entrâmes par une forte brise du sud-ouest, qui, à ce qu'on me dit, commence à se faire sentir régulièrement, pendant l'été, vers dix à onze heures du matin, souffle très-fort pendant la plus grande partie de la journée, et tombe au coucher du soleil.

La ville de Zante est agréablement située au pied d'une colline fertile. Elle ne consiste guère que dans une seule rue longue et tortueuse, dont les maisons sont vieilles et mal bâties; quelques-unes sont en briques, mais la plus grande partie est en bois, et n'a en général qu'un ou tout au plus deux étages de hauteur. La grande rue est large et a l'avantage d'un trottoir. La place du marché, qui est située près de la mer, est spacieuse et bien dessinée; les maisons y ont une colonnade en front. Le milieu de la place sert à deux fins; le matin il sert de bourse pour les négocians et les marchands, et de promenade pour les habitans dans les soirées d'été. Il y a plusieurs cafés dans cette place, mais ils sont assez mal tenus. Il est étonnant qu'il n'y ait pas un seul bon hôtel dans la ville, car celui qu'on appelle l'hôtel d'Angleterre n'offre aucune commodité aux voyageurs, qui sont en

général obligés de louer des appartemens garnis.

Comme M. Maxwell a un rang dans la milice, le gouverneur eut la bonté de nous faire donner dans la ville des logemens militaires, quoique ces appartemens privilégiés n'eussent pas d'autres meubles qu'une grande table et quelques bancs. *Antonio* de Spiro *, notre valet grec, nous fut d'un grand secours pour nos arrangemens domestiques dans cette ville.

Nous sommes allés un de ces jours au petit théâtre d'ici, mais il n'y avait que très-peu de monde. La troupe n'était composée absolument que d'Italiens, et était au-dessous du médiocre. Pour vous donner une idée des encouragemens qu'on donne aux acteurs, il me suffira de vous dire que nous ne comptâmes que trois dames

* Je crois que c'est rendre service aux voyageurs que de dire un mot au sujet de cet homme, qui est parfaitement fait pour sa situation, parlant assez couramment le grec moderne, l'arabe, le turc, l'italien, le français et l'anglais : en un mot, il est à la fois excellent domestique, cuisinier et interprète, et en même temps un garçon honnête et de bonne humeur. Nous le louâmes sur le pied de vingt piastres d'Espagne, ou environ cinq livres sterling par mois.

dans toute la salle. Il y a, auprès du marché, une très-bonne église; l'architecture en est de bon goût, et l'intérieur est fort bien décoré.

Nous sommes allés faire une petite promenade à cheval pour voir les environs de la ville; nous les avons trouvés agréables et pittoresques.

L'île est très-fertile et produit une espèce de vin qui est excellent; il est de la couleur du vin de Bordeaux; la seule différence est dans la douceur de son goût. Il se vend de huit à douze *paras* (environ six à sept sous anglais) la bouteille; le vin blanc de l'île est rare. Les jardins y sont tenus en très-bon ordre, et sont plantés à profusion en orangers et en citronniers qui sont d'un grand produit. On y trouve encore en abondance des pêches, des prunes et des groseilles, mais très-peu de cerises. Quoique le sol soit très-riche, les pommes de terre et les autres végétaux n'y viennent en aucune perfection; et dans le fait on ne donne aucun soin à la culture de cette espèce de productions, auxquelles les habitans préfèrent infiniment les ognons et les salades. Les raisins sont égaux ici à ceux de Corinthe, et forment une des principales branches de commerce. Zante produit aussi de l'huile

en abondance, et cette huile est d'une qualité supérieure. Il tombe si rarement de la pluie que les jardins ont besoin d'être arrosés tous les soirs; et comme cela épuise les sources et les puits, il en résulte souvent de grands inconvéniens pour les habitans. On ne peut pas plus s'y procurer du beurre et du lait de vache, qu'à Corfou; nous en sentons d'autant plus la privation, que le lait de chèvre qu'on nous donne est assez mauvais. Cette circonstance ne doit pas nous étonner, lorsque nous considérons que dans ce moment-ci, il y a à peine un brin d'herbe sur l'île; elle est toute brûlée par l'intensité de la chaleur. Ainsi que je l'ai déjà observé, la plupart des sources sont taries; l'eau du petit nombre de celles qui ne sont pas épuisées, est très-mauvaise.

Les maisons de campagne sont en général bien bâties, et presque toutes en briques; celles qui sont sur le bord de la mer sont délicieusement situées; et on y jouit au moins une fois par jour du plaisir d'être rafraîchi par la brise du large. On nous fit voir la maison de campagne qu'habita la reine de Sicile, lorsqu'elle vint visiter cette île: c'est une habitation élégante, très-bien

meublée, et ayant des points de vue magnifiques. Elle appartenait au consul d'Autriche, qui est mort ici il y a quelque temps.

Il y a à la distance d'environ quinze milles de la ville, un grand objet de curiosité ; je veux dire les fameuses sources de pétrole, d'où découle un liquide qui ressemble à du goudron.

Nous avons de nos fenêtres une vue charmante. Quand il fait clair, nous pouvons voir distinctement de nos yeux le château et les maisons de la Morée, quoique la distance soit de plus de vingt milles. La vue de la mer est constamment animée par quantité de bateaux et d'embarcations ouvertes qui vont et viennent de Patras et de la côte vis-à-vis, sans compter des navires à voiles carrées, allant en Egypte ou dans le Levant. Il ne peut rien y avoir de plus délicieux au monde que la variété des points de vue que m'offrait la mer, vue de cette situation; quelquefois elle s'étendait sous mes yeux comme une plaine de lumière liquide, dans laquelle chaque bâtiment se réfléchissait comme dans un miroir : il y a deux jours je la vis pendant un coup de vent; les vagues s'élevaient très-haut, blanchies par l'écume, tandis que plusieurs pe-

tits bateaux non pontés, surpris par le grain, luttaient contre les vagues et s'efforçaient de gagner la côte. Il s'élève en général sur les onze heures une belle brise de mer qui dure jusqu'à minuit, qu'il fait ordinairement un calme plat, jusqu'au lendemain matin. Quoique la chaleur soit très-forte, le climat de l'île n'en passe pas moins pour très-sain. Elle n'est pas comme l'île voisine de Corfou, en proie aux fièvres pendant l'été.

La place fait un commerce considérable ; le port est dans ce moment encombré de navires de toutes grandeurs. Il part régulièrement des paquebots pour la Sicile, Malte, la Grèce et Corfou ; et il n'est jamais difficile de se procurer ici des passages pour l'Egypte et l'île de Chypre, y ayant toujours des bâtimens en charge pour ces pays. De juin en novembre, le vent souffle généralement de l'ouest, ce qui fait que dans cette saison-ci la traversée de Zante en Egypte est très-courte : cela procure encore un autre avantage, par la cessation ou la diminution de la peste, les deux extrêmes de la chaleur et du froid étant également propres à arrêter les progrès de cette maladie destructive. Il vaut mieux

pour un voyageur d'attendre quelques jours pour avoir une bonne occasion et un bâtiment commode, que de s'exposer aux inconvéniens sans nombre auxquels on est sujet à bord d'un navire grec.

Comme les habitans mènent une vie très-retirée, les étrangers trouvent à peine quelque société dans cette ville. Heureusement pour nous, nous avions une lettre pour M. Bunce, qui est un des principaux habitans de la ville, et qui a beaucoup d'attentions pour les voyageurs; il en est de même de M. Sergant, négociant respectable, qui parle très-bien anglais, et qui a constamment des navires en charge pour l'Angleterre. Ce fut lui qui eut la bonté de nous procurer cet excellent domestique et interprète grec, dont j'ai déjà parlé, et qui nous fut d'une grande utilité.

Les habitans de cette île ne jouissent pas d'une aussi bonne réputation que ceux des autres; ils sont paresseux, jaloux et vindicatifs. Sur le sommet de la colline qui domine la ville, est plantée une potence où est encore suspendu le corps d'un homme, et dans la grande rue on a le spectacle horrible d'une tête humaine plantée sur

un pieu. Nous en demandâmes la raison, et l'on nous répondit que les meurtres et les assassinats étaient autrefois très-fréquens ici, et que les coupables se sauvaient toujours dans la Morée, où, pour une bagatelle, ils étaient protégés par le bey de Patras; mais que depuis que l'île était tombée au pouvoir des Anglais, le gouverneur avait mis tant de zèle à réprimer ces excès, que les criminels échappaient rarement à la justice, et que ceux qui étaient condamnés étaient punis avec une sévérité exemplaire. Ce que nous venions de voir était un exemple de cette rigueur nécessaire. Ce spectacle pouvait se voir à une distance considérable, et il avait produit l'effet qu'on en désirait.

Les hommes s'habillent ici comme à Corfou. Les femmes sont belles et bien faites; mais, ainsi que leurs voisines de Corfou, elles sont très-pâles : leur costume ressemble aussi à celui des dames Corfiotes. Elles parlent le grec moderne et quelque peu d'italien, mais pas du tout le français. Nous n'en vîmes que rarement quelques-unes dans les rues; nous avions même toutes les peines du monde à les entrevoir aux fenêtres, qui sont toutes couvertes en treillis,

de sorte qu'elles ont sur les passans l'avantage, si toutefois c'en est un, de pouvoir les voir et de rester elles-mêmes cachées. Anciennement elles ne sortaient jamais que masquées; mais, depuis quelque temps, elles ont changé le masque pour un long voile noir; plusieurs des plus belles dames, qui sont plus jalouses de montrer que de cacher leurs charmes, font usage de ce voile, plutôt comme ornement que pour dérober leurs attraits. Mais je ne parle ici que des personnes non mariées, car les maris sont si jaloux qu'ils obligent leurs femmes d'être toujours voilées. Quelques-uns de leurs papas ou prêtres n'ont pas une beaucoup meilleure réputation que la plus grande partie de leurs congrégations. C'est avec beaucoup de peine que j'en voyais un passer presque tous les jours devant nos fenêtres en état d'ivresse; il demandait la charité, il était suivi d'une troupe d'enfans qui criaient après lui, et qui se moquaient de la faiblesse de leur pasteur.

Nous avons arrêté notre passage à bord d'un brigantin grec chargé pour Alexandrie; l'équipage consiste en dix matelots grecs et deux mousses. Comme le capitaine, qui est aussi pro-

priétaire du bâtiment, n'est pas natif de cette île, on a nommé pour capitaine un marchand du pays, et l'on a mis une partie de la cargaison sous son nom ; il va sous la dénomination de capitaine de pavillon. Le prix convenu pour notre passage est de quarante piastres d'Espagne, ou dix livres sterling d'argent d'Angleterre, pour M. Maxwell et moi, et moitié en sus pour nos deux domestiques ; mais cette somme n'est absolument que pour notre passage, étant obligés de faire à nos frais toutes nos provisions. Le brigantin ne présente pas un aspect très-attrayant ; mais nous n'avions pas de choix, car sur deux autres bâtimens destinés pour l'Egypte, l'un nous paraît vieux et cassé, et l'autre infecté d'un mauvais air qui a déja emporté trois hommes de son équipage. La cabine de notre brigantin est abominablement basse et grossièrement charpentée ; il n'y a point de table, et rien pour s'asseoir que les planches du pont ; elle n'a pas de fenêtres, conséquemment elle ne reçoit le jour que par la porte : ajoutez à ces incommodités que le bâtiment est malpropre et mal gréé.

J'ai fait ce matin une petite excursion dans un

bateau à voiles, afin de voir le nouveau port auquel on travaille pour recevoir de gros bâtimens. L'ouvrage avance rapidement, et sera d'une bien grande utilité pour le commerce. On projette de rendre le nouveau hâvre assez grand pour que de gros navires et même des frégates puissent y mouiller en sûreté dans toutes les saisons. Le port pour les petits bâtimens est déjà complétement achevé, et leur procure la facilité d'être amarrés le long du quai. Les bâtimens qui font la quarantaine, sont stationnés à environ deux milles de terre, et on les distingue par un pavillon jaune.

LETTRE XIV.

Départ de Zante. — Matelots grecs. — Arrivée à Alexandrie. — Précautions que doivent prendre les voyageurs dans le Levant. — La peste. — Consuls résidans à Alexandrie.

Alexandrie, juillet 1814.

Depuis le 4 jusqu'au 9 de juillet, notre honnête capitaine grec nous fit venir chaque jour

régulièrement à bord ; nous y attendions vainement le signal de notre départ ; il s'élevait continuellement de nouvelles difficultés. Un jour il ne voulait pas mettre à la voile sous prétexte que le vent n'était pas bon; un autre jour c'était la faute de la douane. A la fin notre patience était presque épuisée, ayant quitté nos jolis appartemens, et pris congé de nos beaux jardins et de nos délicieux orangers et citronniers, dont les parfums et l'ombrage nous étaient si agréables, et cela pour nous claquemurer dans cette maudite barque ; le souvenir de toutes ces jouissances qu'on nous forçait ainsi inutilement de quitter, ne servait qu'à nous irriter doublement, et nous ne sentîmes que trop tôt la vérité du proverbe « *Græca fides,* « *nullâ fides.* » Ce ne fut que le 9 de juillet que notre patron fit enfin cesser nos regrets en levant l'ancre et en appareillant. Comme je suis habitué à la mer, je m'étais familiarisé avec les cris que les matelots américains et anglais font entendre pour s'animer mutuellement au travail ; l'habitude m'avait rendu agréable ce qui est si déplaisant à l'homme de terre. Le contraste était très-remarquable à bord du bâtiment grec ; ces messieurs à turbans faisaient à peine entendre une

syllabe; c'était une cérémonie grave et le silence de la mort. Mais s'ils conservaient eux-mêmes leur gravité, il était impossible aux spectateurs d'en faire autant ; car après avoir vu la célérité et l'activité des matelots anglais, la maladresse de nos Grecs était quelque chose de merveilleux : ils ne purent lever l'ancre sans que plusieurs d'entre eux n'attrapassent de bonnes contusions, étant renversés par la maladresse de leurs voisins.

Il était trois heures du soir avant que nous fussions sous voile ; il s'éleva alors une bonne brise qui nous faisait filer cinq à six nœuds par heure. Nous avions une belle vue de la Morée, parce que notre capitaine, pénétré de son ignorance nautique, cherchait à se tenir aussi près de terre que possible, afin qu'en cas de mauvais temps il pût se mettre promptement à l'abri dans le premier port.

Le 10, nous pûmes distinguer au loin Sapienza. Le capitaine nous emprunta notre longue vue et s'en servit toute la journée avec beaucoup d'inquiétude. On avait placé un mousse en vigie en haut du mât, afin d'examiner, et de nous dire s'il paraissait quelques bateaux en vue, parce qu'il prétendait qu'il y avait des pirates, et par-

ticulièrement les Mainotes, qui sont de fameux voleurs et écumeurs de mer, qui se tiennent en embuscade dans le voisinage du golfe de Coron, pour surprendre de petits bâtimens; cependant nous passâmes sans accident, le vent continuant d'être bon et le ciel clair. Le 14, nous étions au large de l'île de Cérigo; nous la doublâmes avec une excellente brise, le vent ayant augmenté; dans la soirée nous découvrîmes les hautes montagnes de l'île de Candie. Le même jour nous hêlâmes un bâtiment turc. Il avait à bord plusieurs nègres, dont la figure formait un contraste curieux avec leurs turbans blancs. Leur capitaine nous informa en turc qu'il venait de Smyrne, qu'il se rendait à Trieste; et qu'il avait eu jusque-là une traversée extrêmement rapide, n'ayant été que quatre jours en mer. Leur bâtiment était d'une construction singulière, pointu aux deux bouts, très-large au milieu, et ne portant qu'un mât très-élevé. Les navires de cette construction sont de très-grands marcheurs, mais dans un coup de vent ils offrent très-peu de sûreté, ne portant pas bien la voile.

Ce fut le 12 que nous eûmes le magnifique spectacle du lever du soleil derrière les sommets

du mont Ida. Pendant la totalité de cette journée et partie de celle du 13, la haute chaîne de ces montagnes classiques fut pleinement en vue. Les sommets de plusieurs de ces montagnes étaient couverts de neige, et formaient un horizon éblouissant et magnifique. Au total l'île offrait un aspect imposant. Le 14, le temps fut mauvais et désagréable, le ciel paraissait chargé, la brise soufflait fortement du sud-est; nous entendîmes plusieurs coups de tonnerre, mais ils ne furent pas suivis de pluie. Nous restâmes toute la journée dans l'attente du plaisir de voir le port de notre destination, et de nous séparer de nos ignorans et désagréables compagnons, qui s'occupaient à parer leurs ancres, et à disposer leurs papiers pour la douane. Vers la nuit, le temps redevint beau, le ciel serein, et une brise modérée du sud-ouest nous fit faire route agréablement. Le lendemain 15, à sept heures du matin, nous aperçûmes trois petits bâtimens, ce qui causa une joie générale; mais ce ne fut que vers les onze heures que nous eûmes la satisfaction de découvrir la terre.

Le premier objet qui frappa nos regards fut le sommet de la colonne de Pompée, quoique nous

fussions encore à dix milles anglais de distance de la côte. Les minarets des mosquées semblaient sortir successivement de la mer, et nous vîmes graduellement la côte plate d'Egypte et partie de la ville d'Alexandrie se développer devant nous. Sur le midi nous découvrîmes un bateau pilote turc qui ramait vers nous. Le pilote demanda au capitaine la grandeur du bâtiment et son tirant d'eau, sans offrir de venir à bord, quoique nous eussions eu depuis plus de deux heures le signal flottant pour un pilote. Aussitôt que notre capitaine eut répondu aux questions d'usage, le bateau rama vers un autre bâtiment, et nous laissa entrer dans le port comme nous pourrions. Quelques heures après nous jetâmes l'ancre dans le Port Turc devant Alexandrie.

Outre tous les désagrémens auxquels on est exposé dans les bâtimens grecs, je dois dire que nous avions à peine mis en mer, que le capitaine, ainsi que les matelots, se dépouillèrent de leurs habillemens, qui déjà n'étaient pas trop brillans, pour en endosser d'autres qui n'étaient que des guenilles. Vous pouvez juger quel agréable spectacle c'était pour nous de voir ces gaillards-là se promenant sur le pont avec la plus parfaite

indifférence pour le capitaine, son second et les passagers. Ce n'était pas tout ; comme notre cabine était si petite et si étroite, nous étions obligés de prendre nos repas sur le pont, au milieu de ces dégoûtans objets. Pendant toute la traversée, ils ne nettoyèrent pas une seule fois le pont du navire. Quel régal pour nos sens ! Comme une pareille scène était faite pour exciter un appétit déjà altéré par les nausées d'un voyage de mer ! La plupart de ces misérables étaient toute la journée couchés sur le pont, étendus sur le dos, et couverts de morceaux de vieille toile à voile ! Quelques-uns avaient même l'impudence de s'étendre de tout leur long sur le gaillard d'arrière, de manière à nous empêcher de nous promener. Ils paraissaient avoir très-peu de respect pour leurs officiers, et même pour leur commandant : chacun d'eux, sans recevoir d'ordre des officiers, et sans prononcer un seul mot, hissait ou carguait les voiles, suivant que sa stupidité ou sa fantaisie le lui suggérait. Les jeunes mousses eux-mêmes en faisaient tout autant, quoique le plus âgé n'eût que seize ans. La barre du gouvernail était presque toujours amarrée, tandis qu'ils étaient couchés, ronflant de tout leur cœur, et

s'embarrassant fort peu du perfide élément auquel ils avaient affaire. S'il venait à venter frais, ils forçaient un des trois mousses à prendre la barre; mais le petit drôle la quittait à tout moment, pour aller d'un grand sang froid au gaillard d'avant, allumer ou fumer sa pipe. Quand ils avaient fini de dormir, ils s'asseyaient sur le pont les jambes croisées, et s'amusaient à jouer aux cartes, se disputant continuellement entre eux à qui devait aller prendre la barre; et si par hasard quelqu'un la prenait, il la laissait là presque aussitôt pour voir comment finirait la partie de cartes que ses camarades faisaient. Je dois dire cependant que je n'ai jamais vu le capitaine prendre part à ces amusemens; mais dans plus d'une occasion M. Maxwell et moi-même fûmes obligés de courir à la barre pour gouverner le bâtiment jusqu'à ce que leur dispute fût arrangée, ou jusqu'à ce que le timonier eût donné gravement son opinion sur quelques points de la partie contestée. Leurs repas étaient bien loin d'être somptueux : ils ne vécurent pendant toute la traversée que d'ognons crus trempés dans de l'huile, avec du pain et du fromage aussi durs que la pierre; ils avaient deux barils de vin nouveau qui était absolument aigre,

et c'était là tout ce qu'ils avaient pour relever leur misérable repas et le leur faire digérer. Il n'y avait que très-peu ou presque pas de bois à brûler à bord, et quoique nous ne fûmes que trois jours en mer, nous en ressentîmes vivement le déficit. Ils n'avaient ni longue vue, ni porte-voix, ni boussole ; ils gouvernaient sur le soleil et par instinct : d'ailleurs une boussole aurait été assez inutile, car je suis sûr qu'il n'y avait à bord que le capitaine qui aurait su gouverner dessus. Nous fûmes un jour très-surpris de voir un grand feu sur le pont, et nous vîmes que c'était le capitaine et son fils, enfant de treize ans, qui s'occupaient à calfater et à goudronner le grand canot. Quoiqu'il ventât joli frais, le reste du brave équipage était tout enseveli dans un profond sommeil, et malgré nos observations le capitaine s'obstina à continuer d'exposer le navire à être brûlé et de couvrir le gaillard d'arrière d'épais nuages de fumée que le vent nous portait directement sur le visage, ce qui ne nous était pas peu désagréable. En un mot, il est impossible de peindre la malpropreté, l'ignorance et la brutalité de cette race-là.

Nous avions à peine jeté l'ancre, qu'un offi-

cier de la douane vint demander les papiers du capitaine; et il ne nous eut pas plus tôt quittés, que nous eûmes la visite des officiers de santé. Le docteur était un jeune Piémontais, habillé suivant le costume du Levant, et d'un extérieur assez agréable; il nous informa que la peste venait de cesser au Caire, mais qu'elle exerçait encore ses ravages avec une grande violence à Rosette, Damiette, Jérusalem, Smyrne et dans plusieurs autres villes du Levant, et que le pacha d'Alexandrie avait établi une quarantaine sur tous les bâtimens venant de ces côtés, et avait fermé les portes de la ville, afin d'empêcher l'entrée des étrangers venant du Caire et de Rosette. Ce n'était pas là une nouvelle infiniment agréable pour des personnes dans notre situation, d'autant moins encore qu'on l'accompagnait d'un avis de bien nous garder d'avoir aucune communication avec nombre de bâtimens que nous voyions mouillés à peu de distance de nous.

Nous adressâmes, par le docteur, un billet à M. Lee, le consul britannique à Alexandrie, dans l'espérance qu'on pourrait obtenir pour nous, du pacha, la permission de venir à terre. Il était quatre heures lorsque l'interprète vint avec cet

ordre, le consul ayant eu l'honnêteté de l'envoyer pour nous accompagner. Nous fûmes avertis à plusieurs reprises, par un officier turc, d'éviter les petites embarcations qui étaient amarrées l'une à l'autre et remplies de Turcs et d'Arabes, de Rosette et du Caire, qui faisaient quarantaine. Les pauvres malheureux poussèrent des cris vers nous comme nous passions; ils semblaient nous demander de leur faire envoyer des vivres, ou la permission d'aller à terre. C'était le bruit le plus confus et le plus désagréable que j'aie jamais entendu. Les Arabes en particulier, accompagnaient leurs cris de gesticulations très-curieuses. Le drogman du consul anglais nous conduisit dans une espèce de café, tenu par un Italien, nommé Piétro, chez lequel nous résidons à présent. C'est une maison petite et misérable; où l'on est fort mal; il s'y trouve néanmoins un billard et un café. Il y a sur la porte la fameuse devise en italien : *Paga oggi; domani credito.* « Aujourd'hui pour de l'argent; demain à crédit. »

Il vaut cependant infiniment mieux loger dans une maison particulière, ou même chez le drogman, qui prend quelques pensionnaires chez lui, que de demeurer dans ce café. Voici les noms

des consuls qui résident ici pour leurs différentes cours ; c'est à eux que les voyageurs de chaque nation devront s'adresser pour tous les renseignemens nécessaires. M. Lee est le consul d'Angleterre ; M. Drovetti celui de France ; M. Lazzari , celui de Suède et de Danemarck ; M. Camps, celui d'Espagne ; M. Alexandre Breccianti, celui de Prusse ; M. Goddart, celui d'Autriche et de Russie ; et M. Vantozzi , celui des Deux-Siciles.

Les étrangers qui viendront visiter cette ville, doivent avoir soin d'apporter avec eux leurs matelas et leurs draps, et de ne pas oublier une moustiquaire pour se préserver des piqures des insectes. Il est prudent de ne jamais se déshabiller tout-à-fait dans ces pays-ci, et de tenir les fenêtres fermées pendant la nuit. Comme les rues ne sont ni pavées ni éclairées, les voyageurs ne devraient jamais sortir sans une lanterne, pour éviter les mauvais pas, ni sans une canne, pour ne pas être insultés. Les anciens habitans me conseillent d'éviter l'air de la nuit, et de ne jamais me promener la tête découverte pendant la chaleur du jour. Ils recommandent aussi, pour se garantir de l'ophthalmie, de se laver les yeux deux

fois par jour avec de l'eau froide, où l'on mêle quelques gouttes de vinaigre. Ils nous disent que nous devrions nous baigner souvent, ne manger que peu de viande et de fruits, et nous borner, autant que possible, aux légumes; on nous a pareillement recommandé de nous abstenir de l'usage du vin, et de préférer du rum et de l'eau pour notre boisson ordinaire. Comme les maisons en Egypte sont dépourvues de tous les ustensiles nécessaires de cuisine, il est bon de porter toujours avec soi une cantine avec une petite batterie de cuisine. C'est un objet indispensable dans ces contrées. Par toute la Grèce et la Turquie, les *khans*, ou auberges, ne consistent que dans les murailles, et même on est fort heureux quand elles sont à l'épreuve de la pluie *.

J'ai déjà observé que les meilleurs mois pour visiter l'Egypte et la Syrie, sont ceux de juin, juillet ou août, ou ceux de janvier, février *et*

* Je dois aussi conseiller à tout voyageur de se munir de sa selle et de sa bride; la plupart des chevaux et des ânes n'ayant pour tout harnais qu'une vieille couverture de laine, qu'on trouve très-incommode, et qui d'ailleurs vous expose au danger de gagner la peste.

mars, parce que l'on a remarqué que l'influence de la peste est moins active et moins fatale pendant les grands froids ou les grandes chaleurs. Lorsque les symptômes de ce terrible fléau commencent à se faire apercevoir, il faut observer la plus grande précaution sur tout ce qu'on touche, en se promenant dans les rues, ou en se trouvant en contact avec qui que ce soit. Au retour d'une promenade, il est toujours sage de se laver la bouche, le visage et les mains avec de l'eau froide mêlée d'un peu de vinaigre. On recommande pareillement de fumer la pipe; on croit que cela purifie l'air.

LETTRE XV.

Description d'Alexandrie. — Environs. — Colonne de Pompée. — Aiguille de Cléopâtre. — Dames turques et chrétiennes. — Climat. — Monsieur Drovetti — Statue et inscription trouvées à Alexandrie. — Arabes. — Etat de la quarantaine.

Alexandrie, juillet 1814.

CETTE ville qui, dans l'antiquité, était si riche et si brillante, est maintenant un monceau de

ruines. Les maisons de la ville moderne sont presque toutes à deux étages, d'une couleur de craie blanche, et n'ont point de cheminées. Les toits en sont en terrasses, et les habitans s'y tiennent en général le soir, afin d'y respirer l'air frais. Les plus riches font dresser sur ces terrasses une espèce de tente entourée de pots ou de corbeilles de fleurs, pour se mettre à l'abri du vent de la nuit, ou se garantir des rayons du soleil. Les maisons n'ont point de fenêtres en vitrages, elles n'ont que des jalousies, afin que les dames puissent voir dans la rue sans être vues elles-mêmes par les passans. Plusieurs des maisons ont sur le devant une espèce de balcon ou de galerie couverte en treillage; c'est au travers de ces châssis que les habitans reçoivent leurs provisions en temps de peste, étant renfermés dans leurs maisons, dans ces tristes conjonctures, et personne n'ayant la permission d'entrer ni de sortir aussi long-temps que dure cette horrible espèce de quarantaine.

L'on me dit qu'une fois les habitans restèrent enfermés chez eux pendant neuf mois de suite, sans que personne de la maison pût sortir à cause de la violence de la peste. Ils sont obligés d'user

de beaucoup de précautions pour recevoir leurs provisions au travers de ces treillis, par la raison que différens articles de nourriture sont, en diverses circonstances, plus ou moins sujets à transmettre l'infection : le pain, par exemple, lorsqu'il est chaud, est très-sujet à communiquer la peste ; mais lorsqu'il est froid il n'a pas cette propriété. On descend de grands paniers dans la rue, et on les remonte au moment où on y a placé les provisions ; encore faut-il plonger ces paniers et ce qu'ils contiennent dans de l'eau froide, avant que les domestiques aient la permission d'y toucher.

Les rues sont étroites et ne sont pas pavées. La parade est vaste, et située au bord de la mer. Elle a été améliorée par les Français qui l'ont fait recouvrir de gravier, et elle sert de promenade, après le coucher du soleil, aux Européens qui y vont respirer la fraîcheur de la brise de mer. Le bazar, ou place du marché, est très-étendu ; mais il est étroit, et les maisons y ont une apparence misérable. La ville est divisée en deux parties, le *quartier des Francs*, où les Chrétiens résident, et le *quartier des Turcs*, qui est presque exclusivement habité par ceux-ci. Le pre-

mier quartier est bien aéré, et les maisons assez bien bâties; mais le dernier ne se fait remarquer que par sa malpropreté. Les Français ont érigé un beau mur autour de la partie de la ville qui fait face à la mer, et les Turcs y ont planté plusieurs pièces de canon.

En raison de la quarantaine, la porte de Rosette était fermée, et personne ne pouvait entrer ni sortir sans un ordre du commandant de la ville. Cependant M. Lee eut la bonté de nous procurer la permission d'aller au dehors de la ville, et il nous fit le plaisir de nous accompagner. Nous montâmes sur des ânes, et allâmes voir la colonne dite de Pompée, après avoir traversé les faubourgs de la ville, qui ne sont plus qu'un amas de ruines, depuis que les Français en démolirent les maisons, uniquement pour en tirer le bois qui manquait alors absolument à Alexandrie. Lorsque nous arrivâmes à la porte de la ville, qui est toute simple, mal bâtie, et qui paraît très-vieille, nous vîmes des nuées d'Arabes et de Turcs du Caire et de Rosette, qui y faisaient leur quarantaine. Nous ne pouvions que nous trouver mal à notre aise, parce qu'il nous était assez difficile de passer au travers de cette

foule sans toucher quelqu'un, et surtout les Arabes qui, selon leur usage, étaient très-criards, et gesticulaient vivement. L'objet de leurs vociférations était de pouvoir entrer dans la ville. Heureusement nous étions tous munis de bons bâtons, et nous travaillâmes vigoureusement pour les tenir à une distance respectueuse; ce qui ne fut pourtant pas chose aisée, même avec l'assistance de deux des janissaires du consul.

La campagne paraissait très-aride, et l'herbe était tout-à-fait brûlée par la chaleur. Après avoir trotté pendant environ une heure sur un désert de sable, qui n'était diversifié que par quelques petits monticules, nous arrivâmes au pied de ce célèbre monument de l'antiquité. Il est formé d'un seul morceau de granite d'environ soixante-dix pieds de hauteur, érigé dans un lieu isolé, et qui est couvert de débris de poteries de terre, circonstance qui fait croire qu'il y en avait autrefois une manufacture dans cet endroit. Les Turcs ont fait dans ces derniers temps quelques fouilles sous la colonne, dans l'idée qu'il pouvait s'y trouver un trésor caché; et tel est l'effet de cette curiosité destructive, qu'il est à craindre que bientôt la colonne ne puisse plus se soute-

nir sur sa base, à moins que quelque amateur d'antiquité ne fasse l'entreprise d'en assurer les fondemens. Les Turcs sont toujours soupçonneux quand ils voient des Européens visiter ce lieu, dans la crainte qu'ils ne découvrent quelque chose de précieux, et qu'ils ne l'emportent. Il est dans la nature de l'homme d'aimer à attacher son nom à tout ce qui donne l'idée de la grandeur et d'une durée éternelle ; aussi la colonne est-elle couverte des noms des voyageurs qui sont venus la voir. Il y en a même d'écrits jusqu'à son sommet. Des matelots anglais montèrent une fois jusqu'au haut, et dans cette situation burent à la santé d'un monarque dont le nom est cher aux Anglais, et dont aucune distance ne peut leur faire oublier les vertus.

Sur une petite colline, à peu de distance de la colonne, nous eûmes une très-belle vue de la mer, qui s'étendait dans de longues lignes de lumière, et qui formait en quelque sorte un cadre resplendissant à ce singulier tableau. De la colonne de Pompée, nous nous portâmes à l'Aiguille de Cléopatre, obélisque curieux tout couvert d'hiéroglyphes. Les Turcs ont aussi fait des fouilles dans cet endroit, et ils ont découvert plusieurs

pierres taillées de manière à faire voir qu'elles avaient servi à quelque grand morceau d'architecture. A côté de cet obélisque on en voit un autre presque de la même grandeur, et qui est renversé. On nous dit que des officiers anglais avaient eu l'intention de le transporter en Angleterre, mais que, malheureusement pour les arts, il avait été trouvé trop pesant pour pouvoir être ôté de sa place.

Il n'y a que très-peu, et même on pourrait dire point de société ici. Les Turcs vivent retirés, et ne se mêlent jamais avec les Chrétiens, quoiqu'ils montrent assez de politesse et d'égards aux étrangers, surtout aux Anglais dont ils parlent toujours avec un grand respect. J'observai aussi que la plupart des navires qui étaient dans le port avaient le pavillon anglais; et quoique la France soit maintenant en paix avec toutes les puissances de l'Europe, je ne pus compter que deux bâtimens de cette nation dans le port. On voit rarement les dames turques; elles ne sortent jamais qu'avec une espèce de masque qui est de soie noire, et qui ne laisse voir qu'une partie du nez et les yeux. J'en ai rencontré quelques-unes dans les rues, enveloppées d'une espèce de

robe blanche avec des manches si larges et si longues, qu'on ne leur pouvait pas même voir le bout des doigts. Elles portent sur la tête un grand voile qui la leur couvre entièrement ainsi que les cheveux ; elles ne sortent jamais sans être suivies d'un domestique turc armé. Les Turcs se promènent rarement dans les rues avec leurs femmes ; dans le fait, je ne les ai jamais vus en autre compagnie que celle de leurs pipes. La coiffure des dames turques, dans leurs maisons, est une *berrette* blanche, espèce de bonnet brodé en or, et attaché sur le côté. Elles portent leurs cheveux très-longs ; ils sont généralement noirs, et leur descendent en tresses presque jusqu'aux talons. A l'extrémité de chaque tresse sont suspendus trois sequins ; il paraît que c'est là leur ornement favori. Elles se mettent aussi dans leur coiffure une quantité de pièces de monnaie qu'elles y arrangent suivant leur fantaisie. Quand elles marchent, les sequins suspendus à leurs longues tresses flottantes font un petit tintement comme si c'étaient des cloches. C'est un usage qui remonte à la plus haute antiquité, ainsi qu'on peut le voir dans la description que le prophète Isaïe fait du luxe de son temps. Elles portent

aussi des colliers composés de sequins et de perles, une robe flottante de mousseline blanche de l'Inde richement brodée en beaux dessins et de diverses couleurs, avec des manches semblables à celles que portent les dames grecques. Elles portent des bottines jaunes très-larges, et qui conséquemment ne sont pas propres à faire ressortir l'élégance d'un joli petit pied. Quand elles sortent, elles mettent leurs bottines dans une espèce de larges pantoufles ou babouches jaunes. Mais leur goût le plus singulier est celui qu'elles ont de se teindre les ongles en bleu ou en couleur orange. Il y a quelque chose d'agréable et de bon goût dans l'écharpe de crêpe blanc qu'elles rejettent par-dessus leur habillement, et qui flotte négligemment et avec grâce sur leur personne. Le peu que j'en ai rencontré dans les rues, avaient de grands pieds; faute d'exercice elles tirent en général à la corpulence; cet embonpoint fait qu'il y a bien peu de grâces dans leur port et dans leur attitude. Leurs yeux sont pleins de vivacité et d'expression; cependant on y remarque une douce langueur qui fait voir le chagrin que leur cause leur captivité. Quant aux femmes des Francs ou Chrétiens, il y en a qui s'habillent

à la mode de l'Europe, et d'autres à la mode des dames turques, excepté qu'elles ne vont pas masquées, et qu'elles ne portent pas d'écharpe blanche. Turques et Chrétiennes ont presque toutes à la main un chapelet, dont elles sont continuellement occupées à compter les grains pour passer le temps. Il y a à une petite distance de la ville, une église où la plupart des habitans chrétiens vont les dimanches.

M. Polani, riche négociant d'ici, a des correspondans dans presque toutes les parties du Levant. Je conseillerai aux voyageurs de se procurer des lettres de crédit sur lui; il est très-poli, mais les habitans l'accusent de porter trop loin ses principes d'économie. Le consul anglais, M. Lee, comble les voyageurs de politesses et d'attentions. Nous n'avons presque pas vu auprès de la ville de jardins qui méritassent ce nom; mais il y en a un à environ un demi-mille, qui est affermé par M. Lee: nous allâmes le voir; le terrain en est si sec qu'il faut l'arroser tous les soirs. Nous y vîmes des dattes en abondance, ainsi que des orangers, des citronniers, des citrouilles et quelques légumes en petit nombre.

Le climat est très-agréable; nous avons re-

trouvé ici le ciel d'Italie. Quoique les nuits et les matinées soient chaudes, et le soleil ardent, cependant il s'élève régulièrement tous les jours, sur les deux heures de l'après-midi, une forte brise de l'ouest, qui est très-rafraîchissante. La plus grande incommodité que nous trouvions ici, est cette multitude de mouches et d'insectes, qui non-seulement vous tourmentent le corps, mais dont on ne peut encore préserver aucun liquide. Je crois réellement que nos estomacs y seront bientôt accoutumés; car il est presque impossible d'éviter d'en avaler une certaine dose pendant le jour. Les moustiques sont également fatigans pendant la nuit, et il faut absolument se munir d'une moustiquaire si l'on veut jouir d'un moment de repos.

Nous avons vu la belle collection d'antiques de M. Drovetti, le consul de France, qui est un homme rempli de connaissances, de politesse et d'attentions pour les voyageurs de toutes les nations. Il nous dit que quelque temps auparavant, en s'amusant à tirer des pigeons, qui abondent partout en Egypte, il en abattit un qui alla tomber dans la cour d'un Arabe. Tandis qu'il cherchait son oiseau, il découvrit un morceau de

marbre noir, dont le reste était enterré dans le sable. Il offrit à l'Arabe une piastre d'Espagne s'il voulait lui permettre de fouiller dans l'endroit, ce à quoi l'autre consentit avec joie. La fouille en question procura à M. Drovetti une belle statue de granite, avec une inscription grecque, dont j'insère ici la traduction, telle que M. Drovetti lui-même me la donna :

« Le Peuple Lycien à Ptolémée, chef des « gardes-du-corps et grand veneur, un des pre« miers favoris de Ptolémée, et fils de grand ve« neur, qui, à cause des vertus et de la piété per« manente de son père, rend les Dieux satisfaits « et propices au roi Ptolémée, à sa sœur la reine « Cléopâtre, à leurs enfans et au peuple lycien. »

Nous vîmes la statue qui est bien conservée, et qui a de quatre à cinq pieds de hauteur. M. Drovetti témoigna de grandes attentions à quelques officiers anglais, qui furent prisonniers ici pendant la guerre. Pour preuve de cela il nous fit voir une lettre qu'il avait reçue du général Fraser, dans laquelle ce général lui exprime sa reconnaissance de ces attentions. Comme il était dans les meilleurs termes avec le pacha, non-seulement l obtint leur liberté, mais même il fournit à plu-

sieurs officiers des lettres de crédit sur Constantinople où le gouvernement les envoya. Il nous assura aussi que par son intimité avec plusieurs des beys, il avait été causé que les provisions avaient été coupées à l'armée anglaise; et il prétendait que si cette armée avait, après son débarquement, marché sur Rosette, au lieu de marcher vers le Nil, elle aurait eu des provisions en dépit des beys.

Le costume général des Arabes est une espèce d'habillement bleu de la longueur d'un frac, et un turban blanc. Ils vont pieds nus, ont le teint brun, et sont bien faits; mais ils ont de petits yeux. Les femmes ont la main et le pied petits, des cheveux noirs et courts, les yeux bleus et de belles dents; elles portent en général un habillement bleu couleur d'indigo, avec de petites manches; mais elles ne se couvrent point la tête. Quoique la draperie qu'elles portent soit insuffisante pour cacher leur personne, de manière qu'elles ont souvent la gorge absolument nue, cependant elles possèdent une modestie naturelle qui leur fait fuir les regards d'un Européen. Les hommes sont extrêmement polis, et jaloux de prendre la main aux voyageurs qu'ils rencontrent en route, ce qui ne lais-

sait pas de nous être fort désagréable par la crainte que nous avions de prendre la peste. Ils sont aussi très-cérémonieux, et ne manquent pas de faire une multitude de questions oiseuses à tous ceux qu'ils rencontrent: ils commencent par s'informer de l'état de leur santé, puis de celle de leurs femmes et de leurs familles, et finalement si leurs domestiques et leurs bestiaux sont sains et saufs. S'ils aperçoivent un voyageur à un quart de mille de distance, ils courent vers lui, l'abordent en se mettant la main droite sur le cœur, lui font les questions que je viens de dire, et leur curiosité n'est pas plus tôt satisfaite par les réponses convenables, qu'ils repartent.

J'ai vu ce matin un troupeau considérable de chameaux destinés pour l'armée du Pacha, qui fait une guerre sanglante et destructive aux Arabes wahabis. L'eau n'est pas bonne à Alexandrie. Celle du Nil, dont on fait le plus d'usage, est très-mauvaise, surtout quand la rivière est basse. Les Arabes viennent de très-loin avec leurs chameaux en prendre dans des espèces de bouteilles de peau. Ces animaux dociles s'agenouillent au commandement de leurs maîtres, afin que ceux-ci puissent les charger ou les décharger plus fa-

cilement. Si l'Arabe est assez cruel pour surcharger le pauvre animal, il pousse des cris et des gémissemens auxquels son maître n'est pas toujours insensible; car j'en ai vu qui se tenaient avertis par ce signal, et qui allégeaient alors la charge de leur chameau. Le dromadaire n'est pas si fort que le chameau, et la race n'en est pas aussi nombreuse. On nous dit que lorsque les Français étaient en Egypte, ils avaient formé un régiment de dromadaires. Chaque animal portait deux hommes. Ils ne trottent pas vite, et leurs mouvemens saccadés sont très-désagréables au cavalier.

Nous fûmes informés, il y a deux jours, qu'en vertu d'un ordre soudain du Grand-Seigneur, arrivé par une frégate, le pacha allait lever tout de suite la quarantaine; cet usage étant contraire aux préceptes de l'Alcoran. En conséquence de cette injonction, la quarantaine qu'on avait établie ici par les conseils de M. Drovetti, qui est un favori du pacha, a été dissoute. Cela a jeté l'alarme parmi les habitans chrétiens, d'autant qu'on a vu dans les rues des matelots turcs, ayant la peste sur eux, et dans le bazar même on en a trouvé qui en étaient infectés. Plusieurs

familles européennes se sont renfermées dans leurs maisons, et ont formé ainsi une espèce de quarantaine domestique, telle que je l'ai décrite précédemment. Le consul anglais nous prévint qu'il en ferait autant le lendemain de notre départ. C'est là la raison pour laquelle ma première lettre sera datée du Caire; car nous trouvons trop dangereux de faire ici un plus long séjour. Nous avons en conséquence fixé la journée de demain pour notre départ. Nous irons d'abord à Damanhour, avant de nous rendre à Chibrakit, où nous nous embarquerons pour le Caire. M. Lee a eu la bonté de nous procurer des lettres de recommandation du gouverneur d'Alexandrie pour Ali-Bey, qui est gouverneur de Damanhour. Nous avons déterminé que nous voyagerions la nuit, afin d'éviter le danger de nous trouver en contact avec les gens qui sont dans les rues, et d'éviter la chaleur du jour. Nous avons loué deux chameaux et plusieurs ânes pour former notre caravane. Nous quittons Alexandrie avec regret, les circonstances ne nous ayant pas permis de l'examiner avec l'attention que nous aurions voulu. Nous avons été forcés à cette brusque détermination, non-seulement par la

crainte de la peste, mais encore par les désagrémens et les inconvéniens sans nombre que nous aurions éprouvés, lorsque tous nos amis auraient été renfermés chez eux.

LETTRE XVI.

Départ pour le Caire. — Village arabe. — Damanhour. — Visite à Ali-Bey. — Usages turcs. — Danses arabes. — Fortification et munitions de guerre. — Cruauté des turcs. — Le Musulman éclairé. — Escorte. — Politesse arabe. — Chibrakit. — Branche occidentale du Nil. — Boulac. — Le Caire.

Au Caire, août 1814.

Lorsque notre bagage eut été chargé sur nos chameaux, nous nous mîmes en route, sous l'escorte de deux Arabes, qui nous avaient été bien recommandés. Au moment de notre départ, M. Buckingham, grand voyageur dans le Levant, se présenta à nous, et demanda à nous accompagner au Caire, où il était connu du consul gé-

néral d'Angleterre. Ce monsieur parlait bien l'arabe, et nous fûmes fort aises de sa compagnie. Nous partîmes vers minuit. Nous formions une cavalcade assez considérable : M. Maxwell, M. Buckingham et moi nous composions l'avant-garde. Notre domestique, le Grec *Antonio de Spiro*, et les deux Arabes, nous suivaient escortant les chameaux sur lesquels nous avions nos bagages.

La nuit était d'une sérénité délicieuse; le firmament brillait d'étoiles innombrables. Tout était silence. Nous ne rencontrâmes pas une seule personne, et n'entendîmes pas le bruit d'un seul animal. L'atmosphère était chaude, mais agréable, quoiqu'il n'y eût pas un souffle d'air. Nous avions sur notre tête un ciel d'Italie; mais il lui manquait la voix mélodieuse du rossignol; son absence rendait la scène incomplète.

Nous fîmes route sur une plaine aride et stérile jusqu'à ce que nous vissions le jour poindre dans l'est. Entre sept à huit heures nous rencontrâmes divers Arabes, et nous eûmes bien de la peine à nous empêcher de rire des questions d'usage qu'ils se mirent à nous faire, après avoir donné une poignée de main à tous ceux qui com-

posaient la cavalcade, maîtres et valets. Sur les neuf heures nous aperçûmes avec plaisir un village, étant un peu fatigués, et ayant besoin de déjeuner. Nous arrivâmes à ce village une demi-heure après, et nous descendîmes à la maison du *Sheik*, ou juge du lieu, qui nous reçut d'une manière très-amicale. Il étendit une vieille natte de paille dans la cour devant sa porte, et nous présenta une grande écuelle de bois remplie de lait de chèvre fraîchement tiré, et une espèce de galette de seigle. A peine nous étions-nous assis que nous fûmes entourés de tout le village, hommes, femmes et enfans, qui accoururent pour nous voir, et se formèrent en cercle à environ trois pas de nous. La famille du sheik et ses amis s'assirent avec nous sur la natte, et ne nous fatiguèrent pas peu par l'admiration où ils étaient de tout ce que nous avions; surtout de nos couteaux, nos habits et nos bonnets de voyage, etc. Ils ne se contentaient pas d'admirer, ils voulaient absolument manier tous les articles qui leur plaisaient tant. Un des domestiques eut la sottise de leur montrer nos pistolets qui étaient chargés par précaution contre les hordes d'Arabes qui infestent cette partie du pays pour piller. Le

sheik lui-même ne les eut pas plus tôt vus que, comme de juste, il voulut aussi les examiner. Nous fûmes obligés de les lui reprendre, de crainte d'accident, ce qui parut d'abord l'offenser; mais il reprit bientôt sa belle humeur. Les femmes riaient en nous voyant nous servir de couteaux et de fourchettes : il y en avait quelques-unes d'assez bien; elles portaient des robes bleues à manches courtes; il y en avait de presque nues, et d'une malpropreté et d'une indécence dégoûtantes. La plupart des enfans étaient tout nus, même ceux qui avaient dix ans; ils couraient çà et là comme de petits animaux, ou jouaient entre eux assis sur le sable brûlant. Les femmes se tenaient debout sans ôter les yeux de sur nous; mais dès que nous les regardions, elles se couvraient le visage avec leurs robes. On ne voyait pas un seul Turc, rien que des Arabes. Le village avait l'air très-misérable; il pouvait consister environ en deux cents maisons, éparses çà et là sans ordre, toutes d'un seul étage, construites en boue, sans fenêtres ni cheminées. Toute la maison consistait en une seule chambre où ils couchaient tous confondus ensemble. Comme il n'y avait point de fenêtre,

elles ne recevaient le jour que par la porte, à l'exception d'un très-petit nombre où l'on avait pratiqué, à cet effet, de petits trous ronds dans le mur. Chaque maison a un petit appentis où on tient les cochons. Les seuls arbres qu'on voie dans ce village, sont des dattiers. Il est d'usage en Egypte, lorsqu'un sheik meurt, de placer son tombeau au milieu du village. Ses amis y érigent une fontaine, dont les pauvres du village ou les vieillards hors d'état de travailler vendent l'eau aux voyageurs sur le pied d'un ou deux *paras* la cruche. Quand nous nous fûmes rafraîchis, et que nos animaux eurent mangé, nous remerciâmes le sheik de ses attentions, et lui fîmes présent de quelques piastres fortes. Nous prîmes ensuite la main à tous ses amis et à plus de la moitié du cercle, et nous remontâmes sur nos ânes pour continuer notre voyage à Damanhour; mais nous avions à peine quitté la maison du sheik, que nous nous vîmes suivis par une foule d'hommes qui nous criaient : *bachshish* (pour boire). Nous fîmes semblant de ne pas comprendre ce qu'ils voulaient; mais ils continuèrent de nous suivre plus d'un quart de mille, puis ils s'en retournèrent au village.

A onze heures la chaleur était extrême. On ne voyait pas un seul arbre qui pût nous mettre un moment à l'ombre des rayons d'un soleil brûlant, et nous étions presque épuisés, d'autant plus que nous avions négligé de faire une provision d'eau. Heureusement qu'à une heure, lorsque nous avions la langue desséchée et le visage en ampoules par l'ardeur du soleil, nous aperçûmes quelques dattiers qui nous fournirent un abri momentané pour nous reposer, et le tombeau d'un sheik, avec une fontaine d'eau fraîche. Quoique le goût de cette eau ne fût pas trop bon, cependant ce fut un grand article de luxe pour nous dans la situation où nous nous trouvions. Lorsque nous nous fûmes reposés et rafraîchis, nous continuâmes notre voyage, sans interruption, et sans rien rencontrer d'intéressant.

A cinq heures, nous arrivâmes en vue de Damanhour, et bientôt après nous gagnâmes *la* résidence du gouverneur Ali-Bey, pour lequel, ainsi que je l'ai déjà dit, nous avions des lettres de recommandation. Nous entrâmes dans une cour très-spacieuse, et descendîmes à une grande maison de bois, d'un étage de hauteur, et en-

tourée de piliers en briques. Nous y fûmes reçus par trois officiers turcs, dont le principal était trésorier du bey ; il nous parut avoir de 25 à 26 ans, et l'on nous dit que son nom était Hasnada. Les autres étaient deux esclaves favoris : l'un d'eux était un Turc nommé Hassan, et l'autre un Mamelouck nommé Mahomet-Ali ; le premier portait un habit turc de couleur verdâtre, et les deux derniers des robes rouges. Ils nous conduisirent à un grand escalier de bois d'un beau travail, mais fort malpropre, par lequel nous montâmes à une grande salle remplie d'Arabes et de Turcs. De cet appartement, on nous fit passer dans une grande chambre lambrissée d'une manière très-grossière, et n'ayant aucune tenture ni décoration quelconque. A l'entrée de cette chambre était suspendue une espèce de lanterne. La salle était partagée au milieu par une cloison ou barrière en bois qui renfermait une espèce de plate-forme élevée, à laquelle on arrivait par deux marches. Il y avait environ une douzaine de sabres et de pistolets suspendus à des clous en dehors de la barrière. Il y avait plusieurs Turcs assis sur les marches ; mais à notre entrée ils se levèrent tous, et nous signifièrent qu'il fal-

lait que nous ôtassions nos bottes et nos souliers en dehors; ce que nous fîmes, après quoi nous entrâmes dans l'enceinte. Nous avions en face de nous deux fenêtres ornées en bois assez bien travaillé. Le plancher était recouvert d'un tapis, et tout autour de la chambre, attenant le mur, étaient des sofas et des coussins en soie.

D'un côté était assis le bey, les jambes croisées, fumant le *houka*, longue pipe dont le tube est plongé dans un vase plein d'eau. C'est un grand homme de fort bonne mine, d'environ quarante-deux ans, le teint rembruni, les cheveux et les moustaches noirs. Il portait un habillement turc, richement brodé, et était entouré de quelques vieillards turcs, qui se tenaient à une distance respectueuse. Un vieil Arabe, à la barbe et aux cheveux gris, était assis sur un coussin sur le plancher auprès de lui: on nous dit que c'était le sheik de la ville. Lorsque nous entrâmes, M. Maxwell, M. Buckingham *et* moi, le trésorier nous dit de nous asseoir sur une ottomane près du bey; notre interprète grec, Antonio de Spiro, était debout à notre gauche, et le domestique écossais était assis sur les marches en dehors de la barrière, ne lui étant pas

permis d'entrer en dedans de l'enceinte. Le bey continua à parler avec les Turcs qui étaient auprès de lui, sans faire aucune attention à nous, jusqu'à ce que nous nous fussions reposés pendant quelques minutes : effectivement, c'est une coutume dans tous les pays soumis à la Turquie, que lorsqu'un étranger entre dans une chambre, il lui est permis de s'asseoir et de se reposer quelque temps avant que l'on entre en conversation avec lui. Le bey mit alors la main droite sur son cœur, et nous répondîmes à son compliment par la même démonstration. Il nous dit par le canal de son interprète, qu'il était très-aise de nous voir, et nous pria de nous asseoir et d'agir selon nos usages d'Europe. Il nous assura qu'il aimait beaucoup les Européens, ayant été élevé parmi eux à Salonique. Nous lui présentâmes notre lettre de recommandation, et pendant le temps qu'il la lisait, plusieurs esclaves habillés en vert nous apportèrent de longues pipes avec de riches embouchures d'ambre. Les pipes furent d'abord portées aux principaux officiers de la garde du bey, qui nous les présentèrent après les avoir fumées pendant quelques secondes pour s'assurer qu'elles étaient bien

allumées. Les mêmes esclaves nous apportèrent ensuite à chacun de nous une tasse de café, sans lait, et sucré avec du sucre blanc en poudre. Le café était de la meilleure qualité, et servi dans une petite tasse d'argent sur une soucoupe de faïence. Aussitôt que nous l'eûmes bu, les esclaves nous donnèrent une tasse de sorbet, composé de farine d'avoine, bouillie avec du sucre et mêlée d'eau rose, ce qui forme un breuvage très-rafraîchissant. Ils apportèrent au domestique écossais, qui était assis sur les marches en avant de la barrière, une tasse de café, mais point de pipe ni de sorbet.

Lorsque le bey eut lu la lettre, il nous dit par le canal de son interprète, qu'il nous invitait à regarder sa maison comme la nôtre, et à rester avec lui au moins trois semaines. Nous le remerciâmes de sa politesse et de l'accueil qu'il nous faisait; et nous lui observâmes que peut-être nous repasserions par Damanhour, et que nous ne manquerions pas alors de nous prévaloir de l'offre gracieuse qu'il nous faisait, mais que notre séjour actuel était borné à deux jours. Il nous observa à son tour que plusieurs voyageurs lui avaient déjà promis de la même manière

qu'ils reviendraient, mais qu'il n'en avait pas encore trouvé qui eussent tenu parole. Lorsque nous lui fîmes nos excuses de paraître devant lui, comme nous faisions, couverts de poussière, il répondit que tous les honnêtes gens, bien ou mal habillés, étaient égaux à ses yeux, la vertu et la bonne conduite faisant toute la différence entre eux. Il rit de grand cœur lorsque nous lui apprîmes que Napoléon avait été envoyé à l'île d'Elbe, observant qu'enfin l'oiseau était en cage. Pendant notre conversation, quelques esclaves apportèrent un trépied en argent, d'un très-beau travail. La cassolette était remplie de charbons allumés, sur lesquels on avait jeté de l'encens. On approcha ce trépied de nous pour nous en faire respirer la fumée aromatique, et au moment où nous penchions la tête à cet effet, un esclave nous jeta de l'eau rose d'une bouteille qu'il tenait à la main. Comme nous n'avions rien pris depuis le mauvais déjeuner que nous avions fait, nous ne fûmes pas fâchés lorsque le trésorier annonça que le souper était servi.

Le bey observa que nous avions besoin de nous rafraîchir, et nous pria de nous retirer

sans cérémonie. Nous nous empressâmes d'obéir, et l'on nous conduisit à un appartement de moyenne grandeur, avec deux fenêtres qui donnaient sur la cour : il y avait une petite natte sur le plancher, et six grands paniers remplis de raisins et de melons d'eau. Le bey y avait fait porter ces fruits, afin que nous pussions en manger toutes les fois que nous voudrions. Le trésorier et les autres officiers de la garde du bey ordonnèrent aux esclaves de mettre un petit plateau rond en fer sur une table peu élevée, autour de laquelle nous nous assîmes sur des nattes. Ils nous donnèrent à chacun un petit pain rond, qui était très-mince et assez mal cuit; cette espèce de galette nous servit d'assiette. Il n'y avait ni nappe ni serviette, et l'on nous donna au lieu de couteau et de fourchette, une petite cuiller de bois. Un des esclaves nous apporta un bassin de cuivre et une aiguière d'eau, et nous présenta une serviette blanche brodée à fleurs de couleur, qui lui pendait sur l'épaule. Lorsque nous nous fûmes lavé les mains, un autre esclave apporta une tête de veau bouillie, et la plaça sur un plat de bois devant le trésorier qui était à table. Nous ne fûmes pas peu

surpris quand nous vîmes celui-ci tendre le bras à un des esclaves afin de lui relever sa robe et les manches de sa chemise; nous étions dans l'attente de ce que ces préparatifs signifiaient, lorsqu'à notre grand étonnement nous vîmes le trésorier prendre la tête de veau, la déchirer en morceaux et nous en mettre un devant chacun de nous avec les doigts. Il était constamment occupé à nous servir de la même façon les morceaux qu'il croyait être le plus de notre goût. Il n'y avait que la faim la plus pressante qui pût nous engager à les recevoir, et nous étions souvent obligés de fermer les yeux pour ne pas voir les opérations de notre écuyer tranchant. Quand ce plat eut été enlevé, les esclaves en apportèrent un autre, contenant six pigeons grillés qui subirent les mêmes opérations que la tête de veau. Un esclave nous présenta un pot d'eau fraîche à boire; on le fit passer autour de la table; le trésorier et les autres officiers burent après nous. Ils mangèrent de presque tous les plats, et plusieurs bas-officiers qui étaient debout derrière nous, en prenaient aussi chacun quelques morceaux avant que les esclaves ne les enlevassent. Après les pigeons nous eûmes un pillaw

au riz, avec des poules, et une espèce de pudding. Ces deux derniers plats auraient été excellens si on n'avait pas mis de l'huile à profusion, au lieu de beurre. On nous servit ensuite des raisins et des melons d'eau ; après quoi l'on ôta la table, et un esclave nous apporta de l'eau pour nous laver. On nous présenta ensuite de nouveau nos pipes, puis le café, et pour finir, un verre de sorbet. A dix heures, nous nous retirâmes pour aller nous coucher. La chaleur était étouffante et la chambre remplie de moustiques qui ne voulaient pas que personne dormît plus qu'eux ; mais les fatigues que nous avions essuyées pendant toute la journée, nous rendirent insensibles à mille petites incommodités qui, en toute autre occasion, auraient suffi pour nous empêcher de nous reposer.

Le lendemain, de bon matin, j'entendis un grand bruit dans la cour, et vis plusieurs jeunes officiers occupés à rompre leurs chevaux de bataille arabes. Ils partaient à toute bride et lançaient de longues javelines par-dessus la tête du cheval ; puis ils s'arrêtaient tout court, et pivotaient sur cul pour retourner à leur première position. Ils avaient avec eux un vieil officier qui

leur enseignait cet exercice. Leurs selles étaient en bois, très-relevées en avant et en arrière, et couvertes en cuir, sans être très-bourrées, ce qui les faisait ressembler à des selles de charge. Les étriers étaient aussi larges que des pelles à feu, et en avaient à peu près la forme et les dimensions. Ils ne portent ni bottes ni éperons, mais une espèce de grandes pantoufles. Le bey ne tenait jamais ses chevaux dans l'écurie pendant la nuit; mais après le coucher du soleil, les palefreniers qui étaient tous Arabes, et qui, pour désigner leur emploi, avaient des morceaux de toile blanche autour du bras, apportaient de la terre qu'ils jetaient tout autour de la cour, et ils attachaient les chevaux avec des cordes afin de les faire dormir en plein air. Le matin on nettoyait ces animaux, au nombre d'environ cent vingt, la plupart beaux chevaux de bataille arabes, puis on les menait à une grande fontaine dans la cour, où on les abreuvait, et alors on les renvoyait à l'écurie. Les palefreniers ramassaient avec soin la terre sur laquelle les chevaux avaient couché, et environ une douzaine de petits garçons arabes ramassaient le fumier et le mêlaient avec la terre. Cette composition

leur sert de combustible pour faire la cuisine, le bois étant extrêmement rare dans toute l'Egypte. On jette sans soin dans les rues les cendres de cette espèce de tourbe; lorsque le soleil les a échauffées, elles se pulvérisent; et comme la moindre brise suffit pour élever cette poussière fine en nuages, elle devient très-pernicieuse pour les yeux.

A huit heures du matin, on nous apporta une grande jatte de lait de chèvre et du pain pour notre déjeuner. Le bey étant indisposé, nous ne pûmes le voir que le soir très-tard. Nous eûmes le matin une visite du trésorier et de plusieurs autres officiers, qui exprimèrent hautement l'admiration où ils étaient de presque tout ce qu'ils voyaient; surtout nos pistolets, nos cartes, etc. C'était nous avertir assez clairement de ce qu'ils désiraient, et nous leur fîmes présent de différens articles. Ils nous demandèrent très-particulièrement de leur donner nos noms et qualités écrits en anglais, quoiqu'ils ne pussent pas les lire, et ils nous témoignèrent une grande satisfaction lorsque nous leur donnâmes nos cartes de visite imprimées.

Le trésorier nous accompagna dans l'après-

dînée pour nous montrer la ville de Damanhour, qui est un bien misérable endroit. Les maisons en sont toutes en bois, n'ont pas plus d'un étage, n'ont que de très-petites fenêtres et point de cheminées; toutes les portes étaient ouvertes, et les habitans assis à l'entrée. Plusieurs familles filaient du coton, et d'autres étaient occupées à teindre de la toile d'une belle couleur bleue qu'elles tiraient de l'indigo. Au coin de toutes les rues, qui sont étroites et tortueuses, on voyait des tas de cendres auxquelles on ne touchait pas. Le bazar ou place du marché, consiste en une longue rangée de bâtimens, composée de boutiques de barbiers, de cafés, de maisons où l'on mange et où l'on danse; ces dernières ne sont fréquentées que par des femmes arabes; leur musique consistait en un flageolet et une espèce de tambourin, et l'assemblée était composée d'environ deux douzaines de jeunes filles de quinze à dix-huit ans. Elles ne portaient pour tout vêtement qu'une espèce de robe de cotonnade bleue, taillée si court par-devant et par-derrière, que je ne pouvais pas m'empêcher d'être émerveillé de voir comment nos modes actuelles avaient pu leur parvenir aussi vite. Elles avaient les pieds

et les mains nus, les sourcils et le menton teints en bleu. Elles portaient de grandes boucles d'oreille en fer, et des bracelets peints en bleu; elles sont si fières de ces ornemens, et de tout ce qui est peint de cette couleur, qu'elles portent de ces anneaux au coude-pied, malgré leur poids. J'en ai même vu quelques-unes qui portaient de grands anneaux suspendus à leurs narines. Elles étaient très-fatigantes, et ne cessèrent pas de danser et de sauter devant nous jusqu'à ce que nous fussions hors du bazar.

Le trésorier nous dit que la ville était fortifiée en partie: nous demandâmes la permission de voir le fort, pourvu que cela ne fût pas contraire aux règlemens d'usage; ce à quoi il consentit. Après que nous eûmes marché à quelque distance de la ville, il nous montra une vieille tour presque en ruines; d'un côté était une espèce de vieux mur en briques avec des embrasures; mais le chemin pour y arriver était tout obstrué de bones et de cendres; l'artillerie du fort consistait en une pièce de campagne démontée; et une autre plus petite dans le même état; aucune des deux n'était chargée. La politesse nous empêcha de sourire à la vue de cette moquerie

de fortification que deux soldats et un caporal européens auraient suffi pour prendre et capturer. Après avoir examiné les munitions de guerre qui étaient à l'avenant, nous rentrâmes en ville absolument écrasés de chaleur, et les yeux abîmés par les cendres qui volaient en nuage autour de nous, quoique la brise fût très-légère.

Le peuple semble n'avoir à peu près aucune idée de culture. Nous ne vîmes que très-peu de jardins autour de la ville, et ce peu était encore misérablement planté, sans presque aucuns légumes ni arbres fruitiers. A notre retour on nous fit voir le bain du bey, qui est un bâtiment très-élégant, et ne correspond en aucune manière à la misérable apparence de la ville. Il est construit en partie en marbre blanc, et contient une grande salle de bains, une chambre pour s'habiller et plusieurs petits appartemens; les planchers étaient tous couverts de nattes et de tapis, mais l'endroit était si chaud, qu'il était presque impossible d'y rester sans étouffer.

A peine étions-nous rentrés chez nous, que nous contemplâmes un spectacle digne de pitié, et un exemple frappant de la sévérité des Turcs.

Nous vîmes dans la cour du bey environ quatre-vingts prisonniers arabes des deux sexes et de différens âges. Plusieurs des hommes étaient très-vieux et aveugles, et quelques-unes des femmes si malades ou si faibles, qu'elles pouvaient à peine se tenir. Les pauvres malheureux, ainsi que les enfans qui accompagnaient leurs pères, avaient de grosses chaînes de fer aux pieds et au cou. C'était véritablement une scène à fendre le cœur. Ils étaient conduits par des Arabes armés) qui agissaient comme des espèces d'alguasils), vers la fontaine de la cour, où on donna à chaque prisonnier un pot d'eau fraîche et un petit morceau de pain noir et mal cuit. Ces malheureuses créatures n'avaient pas d'autre crime à se reprocher que leur extrême pauvreté, qui ne leur permettait pas d'acquitter les taxes exorbitantes que le bey leur avait imposées. Ils sont condamnés à garder prison jusqu'à ce qu'ils puissent les payer, et cet emprisonnement est ordinairement pour le reste de leurs jours; car il ne reste à ces pauvres malheureux aucunes ressources pour se procurer ou gagner les moyens de payer le bey. Il y a deux prisons à l'entrée de la cour : ce sont de grandes

chambres qui ne sont ni pavées ni planchéiées ; elles n'ont pour toutes fenêtres que deux petits trous au-dessus de la porte, pour laisser entrer l'air et la lumière. Ces chambres sont remplies de prisonniers, qui ne voyent presque jamais la lumière, ni ne respirent l'air frais, si ce n'est lorsqu'on leur donne à boire et à manger dans la cour ; et qui sont obligés de coucher sur la terre, qu'on ne nettoie qu'une fois par mois. Qu'on se représente une de ces chambres où il y avait soixante prisonniers, tous fortement enchaînés ; on se formera une idée imparfaite de la misère et de l'horreur du lieu. Ici l'on voit souvent un père âgé et aveugle expirant, faute de nourriture et d'air pur, dans les bras de ses enfans ; là une fille accablée de douleur à l'aspect des souffrances d'une mère malade, sans pouvoir lui donner d'autre secours que de partager ses peines et lui baigner les joues de larmes stériles.

La maison du bey est très-considérable ; il avait dans son sérail vingt-six femmes et concubines, outre un grand nombre d'esclaves favorites. Son écurie consistait environ en cinquante chevaux pour son usage, outre à peu près quatre cent cinquante chevaux de cavalerie.

Le nombre de ses valets d'écurie et d'esclaves doit être en proportion.

Nous prîmes congé du bey dans la soirée avant souper, et nous le remerciâmes de la gracieuse réception qu'il nous avait faite. Il paraissait très-fâché de voir que nous le quittions si vite, et nous dit qu'il nous fournirait sa propre barque pour nous faire remonter le Nil, et que comme nous étions dans l'intention de nous embarquer à Shebrackit, il allait envoyer des ordres au patron de sa barque pour qu'il nous reçût à son bord et nous menât au Caire. Nous acceptâmes son offre gracieuse, et nous nous retirâmes dans nos chambres, où nous nous disposions a nous livrer au sommeil, lorsque nous entendîmes frapper doucement à la porte. On réitéra; notre domestique se leva, et en ouvrant la porte trouva que c'était... non pas, comme on croit peut-être déjà, une belle odalisque, échappée du sérail voisin, que l'amour envoyait chercher quelque bonne aventure auprès de nous, mais bien notre ami le trésorier qui venait nous dire un secret. Dois-je vous faire part de l'objet de cette croustilleuse visite, et mon Musulman ne m'en voudra-t-il pas de vous avoir révélé que

cet important secret n'était pas moins que la prière qu'il venait nous faire de lui donner un des trois flacons de rum qu'il avait aperçus dans notre appartement ? Ces flacons étaient pleins lors de notre arrivée ; mais pendant notre absence plusieurs de ces infidèles Musulmans avaient rendu plus d'hommages à leur contenu, qu'ils n'auraient fait à l'Alcoran même. Nous nous refusâmes d'abord à la prière de notre ami, par crainte des conséquences ; mais notre bon Turc nous pressa avec tant d'éloquence, et nous assura si positivement qu'il n'en boirait qu'avec la plus grande modération, et seulement en cas de maladie, que nous consentîmes à la fin à lui en abandonner une demi-bouteille, lui disant néanmoins que nous ne garderions le secret qu'autant qu'il n'userait de cette liqueur qu'avec beaucoup de discrétion, et que s'il en faisait un mauvais usage, le bey serait informé de l'affaire. Il saisit la bouteille avec empressement, la mit avec beaucoup de précaution dans sa poche, enchanté de sa bonne fortune, et nous combla de remercîmens.

Le lendemain matin le bey nous donna une nouvelle preuve de sa politesse. Lorsque notre

interprète grec alla louer des ânes pour notre voyage, il revint promptement nous informer que le bey nous en donnait de sa propre écurie, que déjà ils étaient ordonnés pour nous, ainsi qu'une escorte, que tout était prêt, et que l'on n'attendait que nos ordres pour le moment du départ.

Comme nous désirions éviter la chaleur du jour, il fut décidé que nous partirions aussitôt que nous aurions déjeuné. A notre entrée dans la cour, nous trouvâmes la cavalcade arrangée de la manière suivante : d'abord, quatre des palefreniers en chef du bey, proprement vêtus en jaquettes blanches, conduisant en lesse un superbe cheval de bataille arabe, richement caparaçonné, avec une housse de velours rouge brodé en or. Notre vieil ami, le trésorier, était le commandant de l'escorte ; il nous informa que le bey ne pouvant pas monter lui-même à cheval et nous accompagner, avait envoyé son cheval de bataille, ce qui était un honneur égal. Rien de plus gai et de plus brillant que le chef de l'escorte : il portait un habit turc de couleur verte, brodé en or, et un très-riche sabre, dont la poignée était toute resplendissante de pierres pré-

cieuses; mais il nous était facile d'apercevoir dans ses regards qu'il n'avait pas eu le courage de tenir la promesse qu'il nous avait faite dans la soirée précédente. Deux autres officiers de la garde suivaient habillés en rouge, commandant seize soldats dont quelques-uns étaient des mameloucks. Venaient ensuite M. Maxwell, M. Buckingham et moi, puis nos domestiques; et notre arrière-garde était composée de deux chameaux, l'un portant des provisions, et l'autre de l'eau.

Les bontés du bey surpassèrent notre attente; car lorsque, au moment du départ, notre Grec alla dans la cour pour distribuer les pour-boire, selon l'usage, à son grand étonnement, personne ne voulut accepter un *para*, ayant les ordres les plus positifs du bey de ne recevoir aucun présent; et ce fut avec beaucoup de difficulté que nous pûmes en engager quelques-uns à accepter des bagatelles. A la sortie de la ville, la garde rendit au cheval de bataille les mêmes honneurs qu'elle aurait rendus à son maître, s'il l'eût monté. Nous fûmes extrêmement tourmentés par les Arabes qui couraient après nous, surtout lorsque nous traversâmes le bazar, criant à haute voix *backshish! backshish!* Nous eûmes l'air de

n'y pas faire attention; mais comme ils voyaient que notre garde était en avant de nous, ils devinrent très-fatigans, surtout un vieux coquin, suivi de deux petits garçons qui me jetèrent presque à bas de ma selle. Voyant que cela nous faisait rire, et que nous ne faisions pas d'attention à eux, ils crurent pouvoir impunément prendre de nouvelles libertés, et mettre la main dans nos poches. Cela nous força d'appeler notre garde, qui, apercevant la foule, envoya trois mamelloucks pour nous en débarrasser; ceux-ci se mirent à galoper à toute bride avec le sabre nu; ils dispersèrent dans un instant toute la foule comme le vent chasse la poussière, et dans un clin-d'œil on ne vit plus un seul Arabe.

Vous serez peut-être surpris de voir que nous étions montés sur des ânes, lorsque nous avions de plus nobles montures à nos ordres; la raison était qu'il nous était impossible de monter sur leurs selles, tant elles étaient dures, outre que les brides que nous avions apportées avec nous, ne pouvaient pas convenir à leurs chevaux, qui ont besoin de mors très-forts, par la manière dont les Turcs sont accoutumés à les arrêter sur cul en plein galop. Il ne faut pas s'étonner si

les officiers ne portaient pas le même habillement que les soldats, et s'ils n'avaient qu'un habit turc tout simple. Le fait est, qu'en Egypte on trouve rarement deux soldats habillés de la même manière, et qu'il y a encore moins d'uniformité sur ce point, parmi les officiers. Lorsque nous fûmes à environ quatre milles de la ville, nous priâmes le trésorier et la garde de s'en retourner, ce qu'ils firent en nous adressant des adieux très-amicaux; ils nous laissèrent une escorte de deux soldats armés et de deux valets d'écurie, pour ramener les chameaux. Notre escorte arrêta plusieurs Arabes qui conduisaient au marché de Damanhour des ânes chargés de melons d'eau, et non-seulement elle leur en vola autant qu'elle put en emporter, mais elle allait encore se mettre à les battre, si nous ne nous y étions fortement opposés. Toutes les fois que les soldats du bey rencontrent des Arabes, ils les traitent avec la même insolence.

Le même jour nous arrivâmes à deux heures, sans aucun inconvénient, à Shebrackit. C'est une petite ville située sur le Nil, qui ne consiste qu'en quelques maisons éparses çà et là. Notre escorte nous conduisit chez le commandant, con-

formément aux instructions du bey, afin que son bateau et ses bateliers fussent mis à notre disposition. Le commandant nous reçut très-poliment et nous offrit quelques melons d'eau, dont notre escorte se régala avec beaucoup d'avidité. A quatre heures le bateau fut prêt, et notre bagage ayant été mis à bord, nous prîmes congé du commandant, donnâmes une légère gratification à notre escorte, et nous embarquâmes pour le Caire. Notre bateau était long et étroit; mais il avait l'avantage d'avoir une bonne chambre et un tendelet; le plancher de la chambre était recouvert d'une jolie natte en paille, et les fenêtres étaient garnies de jalousies vertes bien travaillées. Outre notre capitaine, l'équipage consistait en quatre Arabes. A quatre heures et demie nous étions sous voile et avec un bon vent. Le Nil a dans cet endroit environ un mille de largeur; le courant était très-fort et la rivière agitée. Nous passâmes devant plusieurs autres grandes barques arabes, couvertes de nattes et remplies de passagers turcs et arabes.

Vers cinq heures du soir notre capitaine amarra le bateau au pied d'un village, et alla à terre pour acheter du lait frais. Plusieurs en-

fans nus nagèrent autour de notre bateau; nous vîmes aussi de jeunes filles venir chercher de l'eau avec de grands pots de terre; la première chose qu'elles faisaient, était de se laver la figure et les mains; elles remplissaient ensuite les pots, puis les emportaient sur leurs têtes. Dès que nous eûmes pris nos provisions à bord, nous remîmes à la voile, et nous passâmes devant plusieurs villages situés d'une manière délicieuse sur les bords de la rivière, ainsi que devant plusieurs jolis bosquets de dattiers. Nous vîmes sur les rives plusieurs moulins que faisaient tourner des bœufs, et souvent des chevaux; ces moulins servent à tirer de l'eau de la rivière pour arroser les champs. Sur les dix heures du soir, nous nous arrêtâmes au pied d'un village pour y passer la nuit. A l'heure du souper, nos Arabes vinrent sur le pont pour dire leurs prières; ils tournaient la figure vers la Mecque, et à toute minute ils se prosternaient si bas, que leurs faces touchaient presque la terre; ils priaient avec beaucoup de ferveur, et leurs dévotions durèrent à peu près vingt minutes. Nous observâmes sur les bords de la rivière plusieurs Arabes dans des attitudes religieuses semblables. Le lende-

main, notre bateau s'étant arrêté à un village pour acheter du lait, nous allâmes à terre; mais nous trouvâmes que les Arabes qui habitaient ce lieu étaient extrêmement sauvages : environ une demi-douzaine de petits garçons tous nus coururent après nous, en criant *Nazari*, et nous saluèrent d'une volée de pierres. Un de nous aurait suffi pour les chasser en un instant; mais on nous avait prévenus de ne jamais battre ces petits polissons, parce que cela ne fait qu'augmenter leur fureur : nous retournâmes à notre bateau, et les Arabes craignant la conséquence, coururent aussitôt du côté de leurs habitations. Nous vîmes les champs couverts de pigeons sauvages : ils volaient en bandes si considérables, qu'elles semblaient former des nuées.

La rivière serpente dans son cours; ses bords sont généralement bas. La vue change continuellement. Dans l'espace d'une heure, nous passâmes un petit désert, et bientôt après un village avec de jolis bosquets de palmiers et de dattiers, qui formaient un paysage charmant.

L'eau du Nil est généralement bourbeuse; mais le goût en est agréable. Les vents de nord-ouest qui soufflent ordinairement depuis onze

heures du matin jusqu'à minuit, rendaient le courant très-agité et dur à remonter. Nous nous informâmes du prix des chevaux dans un village où il y en a un marché; un Arabe nous dit que nous pourrions avoir une jument arabe et son poulain pour une valeur de dix, jusqu'à quinze livres sterling (240 à 360 fr.) Nous vîmes peu de champs qui fussent bien cultivés, la terre étant en général brûlée et stérile. Le troisième jour, nous gagnâmes Boulac, petit bourg où les bateaux débarquent les passagers qui vont au Caire.

Nous mîmes pied à terre, et nous fûmes parfaitement bien reçus par le colonel Misset, consul-général d'Angleterre en Egypte, et le major Taberna, son secrétaire, qui sont l'un et l'autre remplis d'attentions pour les voyageurs.

Dans la soirée nous nous rendîmes au Caire, qui est à environ un mille anglais de Boulac; nous allâmes au couvent de la Terre Sainte, qui est situé dans le quartier des Francs. Le colonel Misset, auquel M. Maxwell avait écrit d'avance, y avait loué des appartemens pour nous.

LETTRE XVII.

Couvent au Caire. — Description de la ville. — Habitans. — Ophthalmie. — Environs. — Le Vieux Caire. — Funérailles arabes. — Ile de Rhaouda. — Nilomètre. — Gizeh. — Mahomet-Bey. — Arabes Bédouins. — Pyramides. — Sphinx. — Mameloucks. — Nil oriental. — Damiette. — Réception polie que nous fait le consul d'Angleterre.

Damiette, août 1814.

Nous eûmes chacun une chambre dans le couvent; mais comme nous n'y étions pas traités comme nous le désirions, nous fîmes venir notre dîner de chez un Italien, qui tient une espèce d'auberge dans la ville. Les moines dînaient à midi précis, ce qui était de trop bonne heure pour nous; ils tiennent d'ailleurs bonne table, et ont tant d'attention pour les voyageurs, qu'ils leur permettent de dîner au réfectoire avec eux à peu de frais.

Le Caire est une grande et misérable ville. Les

maisons y sont presque toutes en briques, et hautes de deux à trois étages, avec des jalousies en bois devant les fenêtres. Les rues sont très-étroites et ne sont pas pavées.

La plupart des rues sont ombragées par une espèce de natte fixée par des pieux de bois au haut des maisons, ce qui les garantit de l'ardeur des rayons d'un soleil brûlant. Pendant notre séjour, la chaleur fut extrême. On ne fait pas la moindre attention ni à la propreté, ni à la salubrité de la ville; nous y vîmes plusieurs chiens morts abandonnés au milieu de la rue, et d'autres chiens qui dévoraient leurs débris infects. Les Arabes et les Turcs aiment beaucoup ces animaux, et en ont un grand nombre chez eux, mais les laissent courir et chercher leur nourriture où ils peuvent. Il n'y a point de police qui intervienne en cette matière, et l'on jette indifféremment toute espèce d'immondices dans la rue, où elles s'accumulent et infectent l'air tout autour; c'est ce qui fait que l'on ne doit pas être étonné d'y voir régner la peste et d'autres maladies. Dans le fait, il se trouve tant de cadavres d'animaux dans les rues, que, chose assez extraordinaire dans une grande ville, on voit des

milans et autres oiseaux carnassiers planer sur les endroits les plus fréquentés de la ville, attendant leur proie.

La ville contient plusieurs belles mosquées dont l'architecture n'est pas du tout à mépriser, ainsi qu'un château où réside le pacha, et qui renferme les divers bureaux publics. Il est bâti sur un rocher; on s'est peu soucié de mettre du goût dans son architecture, et la plus grande partie en tombe en ruines. Il y a une très-belle vue du haut du château, d'où l'on domine les faubourgs de Boulac et du Vieux Caire. On nous fit voir le fameux puits de Joseph, dont l'eau est froide et limpide; mais nous n'en admirâmes pas le goût : ce puits est très-profond, et entouré d'une petite grille ou rampe; on y descend par un escalier. On dit qu'il fut creusé dans l'an 1100. Le Caire a plusieurs manufactures de verres, des moulins à poudre et des raffineries de sucre. Les maisons du *quartier des Francs*, que j'ai déjà dit être habité par les chrétiens, sont situées généralement au fond d'une cour; il y en a de très-grandes et bien meublées; mais le quartier turc, de même qu'à Alexandrie, est très-malpropre, et les maisons y ont une apparence

misérable : n'ayant jamais été dans aucune d'elles, je ne puis rien dire sur leur intérieur. On nous indiqua la maison où le général français Kléber fut assassiné par un Arabe.

La plupart des Francs, ou habitans chrétiens, sont habillés à la mode du Levant. Les femmes sont assez belles et ont la démarche gracieuse; mais elles sont pâles et ont en général le teint livide. Leur habillement leur sied bien. On nous informa qu'elles se mariaient très-jeunes; effectivement, nous vîmes plusieurs exemples de femmes qui, à quatorze ans, étaient déjà mères de famille. Elles ne voyent presque pas de société, et vivent très-retirées. Il est aussi peu sûr que désagréable de se promener dans les rues après le soleil couché, les rues étant fort étroites et n'étant point éclairées. Il faut ajouter à cela que la police y est si mal faite, que les voleurs et les assassins ont toutes les facilités possibles pour y commettre leurs œuvres de ténèbres, dont un grand nombre proviennent de la haine que les gens du pays portent aux Turcs.

Nous allâmes voir le bazar, qui est très-étendu: mais il ne paraissait pas y avoir le moindre ordre dans les boutiques ; tout était tapage et confu-

sion. Les bains publics sont excellens et très-fréquentés, les Turcs aimant beaucoup à se baigner; et même ce n'est pas une des parties les moins importantes de leurs cérémonies religieuses.

Je ne pus pas me procurer des renseignemens certains sur le nombre des habitans; mais on m'assura qu'il montait à environ deux cent soixante mille âmes. Nous eûmes quelque inquiétude sur l'ophthalmie qui malheureusement régnait alors. Nous visitâmes plusieurs personnes qui étaient attaquées de cette maladie; et quoique nous fussions prévenus qu'elle était contagieuse, il nous fut presque impossible d'éviter de nous mettre en contact avec ceux qui en étaient affligés; car il y avait à peine dans la ville une seule maison qui en fût exempte. Nous suivîmes ponctuellement les avis des habitans les plus âgés et qui avaient le plus d'expérience. Le soin le plus important, ainsi que je l'ai dit ci-devant, est de se tenir la tête toujours couverte, et de se baigner les yeux avec du vinaigre et de l'eau : j'ai connu plusieurs personnes attaquées de cette maladie, qui s'en sont guéries par ce procédé qui est bien simple. Les habitans ont l'idée que les per-

sonnes qui ont la vue courte ne sont pas si exposées à l'ophthalmie que celles qui ont la vue bonne. Plusieurs négocians m'informèrent qu'ils avaient été affligés de ce mal pendant cinq à six mois de suite, et obligés de garder la maison, et qu'ils en avaient souffert les douleurs les plus aiguës.

Les rues sont fort tranquilles pendant la nuit : on y rencontre à peine une âme. Les Turcs se retirent de très-bonne heure, et à neuf heures la plus grande partie des habitans est dans les bras de Morphée. Le son de la cloche ne se fait jamais entendre dans ces contrées. On en remplace l'usage de la manière suivante : Il y a une petite galerie circulaire pratiquée au haut des minarets des mosquées; on y stationne de jeunes Turcs qui, trois fois par jour, appellent à haute voix les Mahométans à la prière, au lever du soleil, à midi et au soleil couchant. Ils n'ont point de gardiens la nuit, comme les *watchmen* d'Angleterre, leur maxime étant : « Chacun pour soi, « Dieu pour tous. » Celui qui aime à dormir jouit en plein de la volupté d'un sommeil que rien ne trouble; car il n'y a point ici de carrosses qui réveillent les gens à minuit par le bruit de

leurs roues; ces sortes de voitures sont entièrement inconnues dans ce pays, où l'on n'emploie que des chevaux, des ânes, des mulets, et des chameaux pour les transports ou les voyages par terre.

Les environs du Caire sont assez bien cultivés. Le pacha et la plupart des riches habitans ont à Boulac des maisons de campagne, avec de jolis jardins, bien garnis de dattiers et de palmiers; ils cultivent aussi les raisins en treille et quelques légumes. La grande chaleur et la sécheresse constante du temps, font que très-peu de nos fruits et légumes d'Europe peuvent réussir ici; c'est ce dont m'a assuré un riche négociant qui avait un grand jardin à Boulac. Nous allâmes voir le vieux Caire, qui est situé à environ un mille du nouveau. Ce village ou faubourg est mal bâti, les rues en sont étroites et malpropres, et au total il ne présente presque rien d'intéressant au voyageur. Les rues étaient encombrées d'Arabes et de chiens. Je crois que c'est un endroit dangereux à habiter pendant l'été; le voyageur ayant à redouter la rage chez les derniers et la peste chez les premiers, on ne peut sortir sans courir de grands risques. Nous allâmes

voir les couvens grecs et cophtes; mais nous n'aperçûmes aucuns vestiges d'antiquité dans les églises. Le petit nombre de tableaux que nous y vîmes étaient assez mauvais; aucun d'eux ne portait les marques de la touche même d'un peintre médiocre. Nous visitâmes aussi un passage souterrain sous l'église, qui mérite l'attention du voyageur.

Un jour que nous faisions une promenade à cheval en dehors de la ville, nous entendîmes le bruit d'un tambourin, et nous remarquâmes une foule de femmes arabes qui faisaient entendre des cris lamentables, en même temps qu'elles se serraient les mains, et qu'elles faisaient des bonds sur la terre, dans l'attitude du plus violent désespoir. Quand elles virent approcher notre cavalcade, elles témoignèrent par toutes sortes de signes le déplaisir qu'elles éprouvaient que nous vinssions troubler ainsi leurs tumultueuses orgies, et elles ne manquèrent pas de nous faire des gestes menaçans si nous ne nous éloignions pas. Nous demandâmes à notre janissaire quelle pouvait être la cause de tout ce fracas, et il nous dit que c'était un enterrement qu'on célébrait.

Entre autres objets de curiosité, nous allâmes voir l'île de Raouda; nous traversâmes une branche du Nil dans un bac pour y arriver. Il y avait anciennement dans cette île quelques grands bâtimens; mais ils avaient été détruits par les Français et par les Turcs pendant la dernière guerre. Nous allâmes visiter le célèbre *Mekias* ou Nilomètre, qui a été représenté de diverses manières. Nous descendîmes par deux escaliers différens, et nous vîmes la colonne où l'instrument destiné à mesurer la baisse ou l'accroissement des eaux du Nil. La crue de ce fleuve commence ordinairement dans les premiers jours de juin; mais on ne s'en aperçoit bien qu'au solstice d'été, que les eaux deviennent troubles, prennent une teinte rougeâtre et sont regardées comme malsaines.

Quittant Raouda, nous traversâmes une autre branche du Nil pour aller à Gizeh ou Gizah *. C'est une petite ville, située sur le bord occidental de la rivière, bâtie très-irrégulièrement,

* Un voyageur célèbre (Bruce), donne à cette ville le nom de *Geeja*, qui dérive du mot arabe *Geeja*, lequel signifie passage, parce qu'il y avait autrefois un port dans cette ville.

n'ayant pour tout ornement que les minarets de deux mosquées et quelques palmiers; mais sa situation est très-belle. Mahomet-Bey qui y réside, habite une grande maison, à laquelle on faisait des additions considérables. La maison elle-même n'a qu'un étage de hauteur; mais ses vastes écuries et les bâtimens attenans lui donnent une apparence qui en impose. Les voyageurs qui ont l'intention d'aller voir les pyramides, s'arrêtent ici pour prendre les arrangemens nécessaires et se procurer une escorte, afin d'être protégés contre les Arabes, qui sont la terreur du désert dans lequel sont situées ces productions merveilleuses du travail de l'homme.

Nous avions une lettre de recommandation du colonel Misset pour le bey, qui nous reçut avec beaucoup de politesse. C'est un homme d'une grande importance dans l'endroit, et il a l'honneur d'être marié à la fille du pacha d'Alexandrie. Il nous invita à souper avec lui et à passer la nuit dans son palais. Notre souper consista en un plat de pillaw et quelques pigeons. Nous n'eûmes pas, à la vérité, la suite nombreuse et la variété de mets dont nous fûmes gratifiés dans la maison du bey de Damanhour;

mais c'est qu'alors aussi nous n'avions pas de trésorier pour faire les honneurs de la table, et cela explique la différence du régal et du traitement. Sur les neuf heures nos oreilles furent écorchées du bruit discordant de quelques misérables fifres et tambourins. On nous dit poliment que cet élégant concert était le *tattou*, dont on les régalait tous les jours; mais que ce soir-là on l'avait prolongé pour notre satisfaction particulière.

Nous partîmes le lendemain, à trois heures du matin, avec notre escorte, qui consistait en un officier, neuf cavaliers turcs bien armés, et trois Mameloucks, pour nous rendre aux pyramides qui sont à onze milles de Gizeh. Notre caravane sortit de la ville sans empêchement, et passa devant plusieurs maisons de campagne situées le long de la route, et entourées de terrains cultivés auxquels il paraît que les habitans donnaient de grands soins. Lorsque nous fûmes à deux milles des pyramides, nous entrâmes dans les déserts de la Libye. L'officier de notre escorte nous fit voir divers Arabes bédouins qui rôdaient autour de nous à quelque distance, et il nous observa qu'ils n'étaient amis ni des Turcs,

ni de qui que ce fût, et conséquemment que tout voyageur qui tombait dans leurs mains, avait peu de commisération à en attendre. Ces Bédouins étaient presque nus. Ils n'avaient pour tout vêtement qu'une longue pièce de cotonnade bleue qui leur pendait des épaules. L'officier envoya un piquet de deux Mameloucks et de quatre Turcs, pour reconnaître les approches des pyramides, et voir *si la côte était saine*. Ils partirent au grand galop et retournèrent peu de temps après avec l'agréable nouvelle qu'ils n'avaient vu que deux Arabes; encore était-ce dans l'éloignement. Nous accélérâmes le pas, et ne tardâmes pas à arriver au pied de ces étonnans monumens, qui ont survécu à la destruction des nations, à la chute des empires, dont, ainsi que le poëte Delille a dit avec autant de justesse que d'élégance,

« La masse indestructible a fatigué le temps,
« et dont l'aspect remplit l'âme d'une admiration
« mêlée d'une espèce de respect religieux. »

Enfin, nous arrivâmes au pied de la plus grande des pyramides, et nous en fîmes le tour, en la contemplant avec des sentimens qu'il est impossible de rendre. Les pierres qui la composent sont

d'une couleur jaunâtre, et posées les unes sur les autres de manière à former une espèce d'escalier, que l'on peut monter sans beaucoup de difficulté. Du côté qui fait face au Caire il y a une entrée, où un Arabe, bien connu de nos Turcs, se présenta à nous, une torche à la main, pour nous montrer le chemin. Ce passage ressemble à une caverne : vous descendez continuellement sur un plan incliné, dans lequel on a fait des entailles dans la pierre pour s'appuyer les pieds et empêcher de tomber. Après avoir ainsi fait à reculons vingt pas, nous trouvâmes que le passage se rétrécissait jusqu'à ce que l'on arrive à une seconde entrée, qui est si basse que nous fûmes obligés de nous jeter ventre à terre et de ramper sur nos mains, ce qui était une besogne d'autant plus désagréable que nous respirions un air étouffant. Après avoir franchi cet étroit passage, nous trouvâmes deux grandes chambres d'une forme oblongue, entièrement composées de granite; plusieurs dalles de pierre énormes s'étendent d'une muraille à l'autre, et forment le plafond. A l'extrémité de la dernière des chambres est un sarcophage formé d'un seul morceau de granite qui a été ouvert de force depuis long-temps, pour satisfaire la curiosité de

quelque voyageur impatient de connaître ce qu'il contenait. Quand nous eûmes vu tout ce qu'il y avait à voir dans ces cavernes, où la lumière du jour et les brises du ciel n'ont jamais pénétré depuis l'instant où la dernière pierre scella l'orifice de ce séjour de ténèbres et de tristesse, nous retournâmes sur nos pas par ce passage désagréable, qui déjà nous avait conduits dans l'intérieur, et nous éprouvâmes une sensation bien douce lorsque nous pûmes de nouveau respirer l'air pur extérieur.

Nous lûmes les noms de nombre de voyageurs inscrits à l'entrée de la pyramide : nous distinguâmes entre autres ceux de lady Esther Stanhope, de M. Bruce, etc., etc.

Après avoir observé tout ce qui était intéressant à cette pyramide, nous allâmes visiter les deux autres, et nous examinâmes le site de plusieurs temples ruinés, où l'on conjecture qu'on faisait des offrandes aux Dieux pour les princes dont les corps étaient déposés dans ces superbes mausolées. Lorsque nous rejoignîmes notre escorte, nous en trouvâmes une partie assise autour de l'ouverture, fumant leurs pipes, tandis que d'autres nous préparaient du café pour notre

retour. C'est un luxe qu'il ne faut jamais oublier dans ces sortes d'expéditions. Les Turcs avaient chargé un chameau de tout l'appareil nécessaire pour le faire chauffer, ainsi que de divers autres rafraîchissemens. Nous vîmes à une distance considérable les huttes d'un village arabe, et plusieurs Arabes qui rôdaient çà et là dans le désert; mais aucun ne se hasarda de nous approcher. Un pauvre diable de cette tribu, attiré, je pense, par pure curiosité, car il vint seul, s'approcha de l'endroit où nous étions assis à nous rafraîchir. Les Turcs le firent venir au haut du monticule de sable qui mène à l'ouverture de la pyramide; il obéit, et l'officier qui commandait l'escorte lui donna cinq des chevaux à tenir pendant qu'ils fumaient et qu'ils prenaient leur café. Quand ils furent au moment de partir, l'officier se fit amener cet Arabe, et lui demanda d'un ton sévère ce qu'il faisait là. Celui-ci répondit qu'il ne serait pas monté si on ne l'avait pas fait venir. L'officier commandant lui répliqua qu'il était sûr qu'il n'était venu dans aucune bonne intention, et il ordonna à deux de ses gens de le saisir. Le pauvre malheureux savait d'avance le sort qui le menaçait; aussi se jeta-t-il sur-le-champ à genoux, deman-

dant grâce, et qu'on le laissât retourner à ses affaires, baisant en même temps les mains des soldats turcs, avec toutes les marques de la plus profonde soumission: mais rien de tout cela ne put satisfaire l'officier; il le fit étendre à terre, deux des Turcs lui prirent le seul morceau d'étoffe dont il était recouvert, après quoi il lui appliqua sans pitié une volée de coups de bâton sur le dos. Nous obtînmes par notre entremise la grâce de ce pauvre diable. Dès qu'il se sentit en liberté, il partit comme un lièvre chassé par une meute de chiens courans, et il ne songea pas même à demander ses hardes. Toute la bande de nos Turcs le poursuivit à coups de pierres, poussant de grands cris et riant aux éclats. Cette scène lâche et brutale nous dégoûta, et nous ne nous étonnâmes plus de la férocité avec laquelle les Arabes traitent leurs oppresseurs. Nous continuâmes alors notre excursion, et nous nous portâmes vers le Sphinx.

La première vue de ce monument colossal nous frappa d'admiration. Le corps est enterré dans le sable, et l'on n'en voit que la tête, le cou et partie du dos; il paraît qu'il n'est que d'une seule pierre, et qu'il a été taillé dans le roc sur lequel

les pyramides sont bâties. Il s'élève à plus de vingt-sept pieds au-dessus du sable. Quoique les proportions soient aussi colossales, l'effet général que produit le contour gracieux de la figure est extrêmement agréable. L'expression du visage est douce et remplie de bienveillance, et elle a le caractère absolument africain. Lorsqu'on considère que le fanatisme des Turcs a détruit les yeux et le nez de cette figure, indépendamment de diverses autres mutilations, et que néanmoins elle fait encore, dans son état actuel de dégradation, un effet aussi agréable, on ne peut avoir qu'une haute idée du progrès de la sculpture au temps où ce monument fut exécuté. Les habitans de Gizeh prétendent qu'on avait découvert dans le corps du Sphinx un escalier par lequel les prêtres descendaient pour faire entendre leurs oracles; d'autres ont pensé que le Sphinx communiquait avec les pyramides par un passage souterrain. Je crois que les deux conjectures ne sont pas plus fondées l'une que l'autre.

Après avoir satisfait notre curiosité par l'examen de ces merveilleux restes, nous retournâmes à Gizeh par le même chemin que nous étions venus, et nous fûmes bien aises de nous retrouver

dans le palais de Mahomet-Bey, pour nous reposer de nos fatigues. Notre séjour n'y fut pas long, les gardes et les domestiques du bey étant devenus exigeans et impertinens. Nous leur avions fait les présens d'usage en pareilles circonstances, et néanmoins ils épiaient toutes les occasions de nous faire de nouvelles demandes. Nous aurions peut-être dû porter nos plaintes au bey, mais nous ne jugeâmes pas à propos de le faire, étant à peu près sûrs que cela nous aurait exposés à de nouvelles insultes. Nous prîmes congé, repassâmes les deux bacs, et revînmes par Boulaq à nos appartemens dans le couvent du Caire. L'air était d'une chaleur étouffante, et nous avions été accablés par la réverbération du sable brûlant sur lequel nous avions voyagé; aussi l'on peut concevoir avec quel plaisir nous nous retrouvâmes dans des appartemens frais et bien aérés.

Nous eûmes dans notre excursion de fréquentes occasions d'observer la jalousie et l'esprit hostile qui existent entre les Turcs et les Mameloucks. Comme nous allions aux pyramides, un Mamelouck qui parlait un peu d'italien, nous observa que les Anglais avaient eu bien tort de

venir en Egypte purement pour en chasser les Français. « Ne sont-ils pas chrétiens, observait « il, et ne sont-ce pas des hommes qui cultivent « comme vous les arts et les sciences? Pourquoi « n'attaquiez-vous pas plutôt les Turcs, qui sont « ennemis de votre religion et de vos arts, et qui « détruisent tous les restes d'antiquités ? » La simplicité de cet homme nous fit sourire, et nous fûmes surpris de voir que l'officier qui savait aussi un peu d'italien, ne lui répondît rien.

Nous louâmes une barque moyennant quatre-vingts piastres (environ huit guinées, ou 200 fr.) pour nous porter à Damiette : son équipage était composé de cinq Arabes, et le capitaine nous promit de couvrir la barque avec des nattes, et de nous procurer toutes les commodités que nous pouvions désirer pour notre voyage. Après avoir pris congé de nos bons amis le colonel Misset et le major Taberna, nous mîmes à la voile. Le vent n'était pas très-favorable; mais nous descendîmes à l'aide du courant qui était très-fort. Nous prîmes la branche orientale du Nil, qui est plus étroite que la branche de l'ouest qui conduit à Rosette; mais ses deux rives sont plus intéressantes. Le pays y est très-fertile et offre de beaux points de

vue. Nous descendîmes à terre en plusieurs endroits. Les principales villes auxquelles nous touchâmes furent la Massoure et Miet Kammr: la première est une ville considérable, où l'on voit une belle mosquée, et qui fournit une très-grande quantité de riz au marché de Damiette. Les maisons, comme dans toutes les villes d'Egypte, y sont misérables, soit à l'extérieur, soit dans leurs arrangemens intérieurs; à la vérité, les rues sont larges, mais elles sont encombrées de cendres et de malpropretés qui y sont entassées. A notre entrée dans la ville, les Arabes accoururent en foule auprès de nous; et s'empressèrent de nous témoigner leur estime en nous secouant la main et en nous fatigant de leurs complimens et de leurs questions d'usage.

En descendant le fleuve, nous touchâmes plusieurs fois sur des bancs de sable, et particulièrement sur un à cinq milles de la Massoure, dont nous eûmes quelque difficulté à nous relever; c'est une preuve que le Nil n'est pas navigable pour des barques d'un port un peu considérable, ou au moins que les Arabes n'en connaissent pas bien le chenal. Nous ne rencontrâmes sur la rivière que quelques petits bateaux char-

gés de riz pour Damiette. Nous fûmes enchantés pendant la route par des paysages délicieux qui s'offraient inopinément aux regards à chaque détour du Nil.

Après un voyage agréable de deux jours et de deux nuits, nous arrivâmes le troisième jour, à six heures du matin, en vue de Damiette, où nous fûmes hélés par un bateau portant pavillon anglais à la poupe. On nous demanda s'il y avait quelque *Milordi* anglais à bord; et comme nous répondîmes à l'affirmative, le conducteur du bateau dit qu'il était dépêché par le consul pour nous porter à terre. Nous ne fûmes pas peu charmés de ce témoignage d'attention envers nous, et nous sautâmes dans le bateau, qui nous porta à terre. Nous trouvâmes le vice-consul anglais assis sur la rive, sur une natte, avec son secrétaire qui nous attendait. A notre approche il se leva et nous salua, nous informant en même temps que le colonel Misset lui avait donné avis de notre prochaine arrivée, et qu'il y avait déjà deux jours qu'il nous attendait. Nous le remerciâmes de cette attention plus qu'ordinaire, et nous nous mîmes à déjeuner avec lui. Le consul est natif de Damiette, et a

succédé à son père qui, outre cette place, jouissait d'une fortune considérable. Son nom est Surur ; c'est un très-beau jeune homme ; il était habillé à la turque. Son secrétaire et lui parlaient passablement bien italien. Sur les dix heures nous nous embarquâmes pour Damiette ; un Arabe tira un coup de pierrier à notre entrée dans le bateau, afin de donner quelque importance à notre embarquement ; nous nous serions fort bien dispensés de cet honneur, ce salut nous ayant causé beaucoup d'embarras et de confusion. Il faisait un temps délicieux ; nous voguions légèrement à la rame, et nous jouissions à loisir de la vue des charmans jardins qui sont auprès de la ville. A notre arrivée devant la maison du consul, qui est située en face du port, nous fûmes reçus avec un second salut, encore plus formidable que le premier, car on tira du quai trois coups de canon en notre honneur, au grand étonnement des habitans émerveillés, qui accoururent de toutes parts pour nous voir.

Damiette est une ville considérable, très-agréablement située sur les bords du Nil ; on y trouve quelques rues assez belles et larges ; mais la généralité en est étroite, et elles ne se font pas

remarquer par la propreté. Plusieurs maisons ont une apparence très-brillante en dehors ; mais l'architecte a montré beaucoup moins de soin pour la commodité des appartemens, qui sont mal distribués, et surtout pour les escaliers, qui ne sont pas éclairés du tout. Les plus belles maisons sont celles du bey, celle de notre aimable hôte M. Surur, et celle de M. Facker, le consul de France. Le premier était originairement simple soldat, et s'est élevé, uniquement par sa bravoure, au poste qu'il occupe aujourd'hui. Le dernier est d'extraction arabe, et est un homme de beaucoup de talens. On nous dit qu'il établissait une imprimerie à Damiette, et qu'avec l'aide de son secrétaire, il s'occupait d'une édition de Télémaque traduite en arabe.

Damiette a l'avantage de posséder plusieurs belles mosquées et manufactures. Le port ne peut admettre que de petites barques qui sont amarrées le long du quai, les sables que le courant entraîne rendant le mouillage peu sûr ; tous les gros bâtimens sont, en conséquence, obligés de charger et de décharger en dehors de la barre, à huit milles au-dessous de la ville. Il y a une belle douane à moitié chemin. Les environs de la place

sont principalement plantés en riz, qui est le grand article du commerce de Damiette. Le climat passe pour très-malsain, et il n'y a guère d'années qu'on n'y soit exposé aux ravages de la peste. Nous comptons bien ne pas être paresseux pendant le séjour que nous ferons ici; en conséquence, vous pouvez attendre dans ma prochaine tous les détails susceptibles de vous intéresser, que je pourrai recueillir.

LETTRE XVIII.

Peste à Damiette. — Visite au bey. — Environs. — Départ pour Jaffa. — Le Bogaz. — Pauvre Arabe.

Jaffa, août 1814.

Il est heureux que nous puissions maintenant nous regarder comme accoutumés au climat de l'Orient; sans cela nous aurions eu à souffrir de celui de Damiette. Il est vrai que la peste venait de cesser; mais, de même que de vifs éclairs continuent quelquefois de briller après la tempête, ainsi les restes épars des ravages que ce fléau

venait d'exercer, servaient à faire voir combien il avait dû être terrible, quand il régnait dans toute sa violence; on nous assura même qu'il y en avait encore des cas graves et dangereux dans la ville, mais on les tenait soigneusement cachés. On n'est plus tenté d'être étonné de voir cette affreuse maladie régner dans le pays, lorsque, indépendamment de la malpropreté dont j'ai déjà fait mention, il faut ajouter encore une variété d'autres désagrémens, parmi lesquels les essaims de rats et de souris, qui infestent les maisons, et qui sont beaucoup plus gros et plus hardis que ceux d'Europe, ne sont pas les moindres. Ajoutez à cela des myriades d'insectes, poux, maringouins et cousins, et le tableau de la misère sera complet.

La ville ne peut pas se vanter de posséder une seule auberge; en conséquence, les voyageurs sont obligés d'aller résider ou chez le consul*, ou au couvent, qui est bien le plus misérable endroit qu'on puisse habiter. Je puis en parler par expérience, et m'écrier avec Enée:

Quæque ipse miserrima vidi.

Nous allâmes, accompagnés par M. Surur,

faire une visite au bey, qui nous reçut très-poliment. Il voulut bien se lever à notre entrée ; ce qui, nous dit-on, est un honneur peu commun pour un chrétien. Nous fumâmes une pipe et prîmes une tasse de café avec lui, ce qui est, parmi les Turcs, la marque ordinaire de la politesse et de la bienveillance. Après être restés avec lui une bonne demi-heure, et avoir été régalés de sorbet, nous nous retirâmes. Nous le vîmes encore dans l'après-midi, dans la place qui est devant son palais. Il montait un cheval de bataille arabe, qui paraissait très-difficile à manier, et il s'amusait à jeter au grand galop une lance contre un but.

Le lendemain nous montâmes à cheval, avec le consul et son secrétaire, qui est natif de Smyrne, pour aller voir les environs de la ville. Ils sont d'une grande fertilité, et forment une multitude de jardins fort étendus, qui paraissent bien tenus, et qui abondent en fruits. Nous allâmes voir l'endroit où l'on prépare le riz : c'est un établissement considérable, et les Arabes paraissent très-experts et très-adroits dans les différentes opérations que cette manipulation exige. A notre retour en ville, nous allâmes faire visite

à M. Facker, qui remplit à la fois les fonctions de consul de France, de Prusse et de Suède, et qui est dans les meilleurs termes avec le bey: c'est lui qu'il nomme toujours pour arbitre dans tous les différens qui s'élèvent parmi les habitans.

Quand nous eûmes vu tout ce qui nous parut mériter notre curiosité, nous fixâmes l'époque de notre départ, et nous louâmes la chambre d'un gros bâtiment, moyennant cent quatre-vingts piastres d'Egypte, ce qui équivaut à vingt livres sterling. Ce navire appartenait au bey de Jaffa, et était mouillé en dehors de la barre, chargé de riz et de fruits. Le consul eut la bonté de nous donner son canot pour nous conduire jusqu'à la douane, et il eut la politesse de nous y accompagner avec son secrétaire. Le canot était recouvert d'une tente; des stores verts nous garantissaient de l'ardeur des rayons du soleil, et l'on avait mis, au milieu, de bons coussins sur lesquels nous étions assis fumant nos pipes et prenant notre café. Nous ne fûmes même pas privés d'amusemens pendant cette petite traversée; car nos rameurs, et surtout un jeune garçon qui avait une fort jolie voix, nous réga-

lèrent de plusieurs chansons arabes. Ce dernier, qui avait environ seize ans, commençait ordinairement par chanter l'air, et tous les autres le répétaient en chœur d'une manière qui n'était pas à dédaigner.

Nous trouvâmes à la douane le capitaine de notre bâtiment qui nous attendait pour nous mener à son bord. Nous prîmes congé de nos bons amis, en leur exprimant toute notre reconnaissance des attentions et de la politesse qu'ils nous avaient témoignées, et nous nous embarquâmes avec notre capitaine dans un canot découvert, accompagnés de divers autres passagers qui allaient à bord des différens navires mouillés dans la rade. Il y avait plus de vingt-six de ces bâtimens qui attendaient un bon vent pour passer le *Bogaz* *. Après avoir attendu

* On donne le nom de *Bogaz* à un banc de sable mouvant que la mer a formé à l'embouchure du Nil. Lorsque les marées sont basses, ce banc est très-dangereux, et il périt un grand nombre de bâtimens et d'hommes en tentant de le passer. Il varie considérablement, selon les diverses phases des marées; mais il est généralement d'un huitième de mille anglais de long, et sa largeur varie sans cesse. Les Arabes redoutent singulièrement ce passage; ils tiennent constamment un pilote, ou capitaine



une demi-heure ou environ, il s'éleva une brise favorable, et tous les bâtimens levant l'ancre mirent successivement à la voile, gouvernant dans les eaux du chef de file. A mesure que nous approchions du *Bogaz*, nos Arabes devenaient plus bruyans, et manifestaient tous les symptômes de la peur, surtout dans un moment où l'on crut que nous avions déjà touché sur les bancs. Notre capitaine montra beaucoup de présence d'esprit; il fit sur-le-champ diminuer de voiles, et ordonna d'un ton ferme à chacun de rester à son poste. L'alarme n'était pas sans fondement; cependant, grâces à la fermeté et au sang-froid de notre capitaine, nous nous dégageâmes de cette situation périlleuse; mais la

---

du *Bogaz*, posté auprès de la barre, afin de piloter les bâtimens qui sortent du Nil, ou ceux qui y entrent. L'équipage de son bateau est sans cesse occupé à sonder la profondeur de l'eau, et à signaler aux barques l'endroit où elles doivent passer, ce que celles-ci font toujours en se mettant à la file les unes des autres. La marée monte et descend avec une grande force sur ces bancs, de sorte que l'eau est tout-à-fait jaune par le sable qu'elle élève; et en même temps les brisans y sont si hauts, que du moment qu'un bâtiment touche, il se remplit tout de suite, et l'équipage a peu de chances de se sauver.

barque qui venait après nous, et qui tirait plus d'eau que la nôtre, fut moins heureuse ; elle toucha, et nous la laissâmes dans un grand danger, la mer étant très-forte, et les lames qui la prenaient par le travers commençant à se briser sur elle avec violence. Nous étions étonnés en observant l'indifférence avec laquelle nos matelots et passagers arabes voyaient la situation périlleuse de leurs camarades. Ils ne faisaient pas la moindre observation sur la circonstance, ils ne disaient pas un seul mot sur le besoin où ces malheureux étaient qu'on allât à leur secours ; chacun semblait si entièrement absorbé dans la contemplation de son propre danger personnel, qu'il n'avait pas une seule pensée de reste pour ses amis : « *Occupat extremum scabies*, » semble être une maximeinn ée chez les Arabes.

La place de capitaine du *Bogaz* est une place d'une grande importance, et elle s'obtient du bey, moyennant une redevance annuelle, dont on se rembourse ensuite par une contribution de dix-huit à vingt-quatre paras, environ trois sous d'Angleterre, qu'on fait payer à chaque passager, suivant sa qualité et sa générosité.

Lorsque le capitaine du *Bogaz* vint à notre bord pour percevoir son droit ordinaire, un pauvre Arabe, en guenilles, déclara qu'il n'avait pas un seul para pour payer le capitaine ni son équipage. Un des passagers turcs qui l'entendit, lui dit qu'il était un grand coquin de venir ainsi à bord sans argent; et il le menaça de le fouetter d'importance. A ce doux propos, l'Arabe fit semblant d'éprouver de fortes convulsions, et se mit à faire un tapage horrible, au grand amusement de tous ceux qui étaient dans la barque: mais, dès qu'il vit que le Turc s'était calmé, il se remit, et s'assit tranquillement dans un coin du bateau.

A notre arrivée dans notre bâtiment, nous ne fûmes pas peu surpris de trouver le pont couvert de soldats et d'officiers turcs, outre plus de cinquante autres passagers, qui étaient pour la plupart de misérables Arabes couverts de haillons, et d'une apparence à faire pitié. Notre capitaine avait eu bien soin de ne pas nous dire un mot de ce singulier mélange de compagnons de voyage que nous devions trouver à son bord; il avait agi en cela avec une grande prudence, car si nous eussions été prévenus de la chose, nous

n'eussions certainement jamais songé à arrêter son bâtiment pour notre passage. Nous pensâmes d'abord que nous ferions peut-être mieux de consentir à perdre l'argent que nous avions payé, que de nous exposer au risque de gagner la peste, et à subir tous les inconvéniens inséparables d'une telle compagnie ; mais le capitaine nous pressa vivement de rester à son bord, nous assurant qu'il ferait tout ce qui serait en son pouvoir pour nous rendre le passage agréable. Il nous assura solennellement que les Turcs étaient venus à son bord et s'y étaient établis de force pendant son absence; et pour nous le prouver mieux, il nous assura qu'il ne recevrait pas un seul *para* d'aucun d'eux pour leur passage. Comme il n'y avait pas d'autre bâtiment en charge pour Jaffa, il nous fallut bien céder à la nécessité, et aller à bord. La chambre était à moitié remplie du bagage de ces intrus; mais au moins nous eûmes le bonheur de nous en assurer pour notre usage exclusif, aucun des Turcs ni des Arabes n'ayant eu la permission de quitter le pont. Cette chambre était passablement grande, mais elle n'était pas remarquable pour ses commodités ; car elle n'avait point de fenêtres, et les

deux hublots ou trous qui en tenaient lieu, étaient fermés par de faux sabords qui interceptaient à la fois l'air et le jour; à quoi il faut encore ajouter qu'il ne s'y trouvait ni tables ni siéges. Nous n'y manquâmes pourtant pas de compagnie; notre bâtiment étant chargé en riz, la chambre était inondée de rats et de souris qui étaient dans un mouvement perpétuel. Mais, quelque désagréable que fût notre situation dans cette chambre, nous avions encore la consolation de réfléchir que nous ne pouvions pas même nous promener sur le pont; car il était entièrement jonché de soldats turcs, qui étaient si abominablement malpropres, qu'il était impossible d'en approcher.

Nous fûmes néanmoins agréablement surpris de voir que les Turcs se comportèrent singulièrement bien pendant la traversée, qui dura quatre jours: le capitaine de la compagnie de soldats nous témoigna beaucoup d'égards, et il porta l'attention jusqu'à nous faire dire, par notre interprète, que tout ce qu'il avait à bord était à notre service. Cet homme coucha sur un matelas sur le pont, comme ses soldats; mais il avait eu soin de pourvoir à ses aises d'une autre manière: il s'était muni d'une provision de café

et de poules pour son usage, de manière qu'il avait un excellent *pillaw* à son dîner et à son souper. Il conservait une discipline parfaite parmi sa troupe, quoiqu'il la poussât quelquefois jusqu'à la sévérité. Une fois, entre autres, il fit fouetter d'importance un de ses gens, pour avoir chanté tout haut sur le pont avant qu'il ne fût réveillé. Notre capitaine nous dit que cet officier avait eu des sujets de mécontentement de la part du pacha du Caire, et qu'il avait quitté son service avec toute la compagnie qu'il commandait, dont tous les hommes lui étaient si attachés, qu'ils s'étaient joints à lui pour aller offrir leurs services à quelques-uns des beys qui n'étaient pas en bons termes avec le Grand-Seigneur.

Cette nouvelle fut confirmée à notre arrivée à Jaffa; en effet, nous n'eûmes pas plus tôt gagné ce port, que le bey envoya dire que le capitaine et sa troupe n'auraient pas permission d'entrer dans la ville, et que dès qu'ils seraient mis à terre, ce qui ne pouvait être qu'à deux milles de la ville, il faudrait qu'ils déchargeassent leurs armes à feu. Ces conditions ayant été acceptées, il envoya un grand canot, et les débarqua à l'endroit convenu. Nous entendîmes la décharge de

leurs fusils, et nous les vîmes ensuite marcher vers l'intérieur du pays. La veille de notre arrivée à Jaffa, le capitaine descendit par hasard le soir dans la chambre, et nous trouva lisant avec notre chandelle allumée sur un des barils qui remplissaient une partie de la cabine. Comme il vit que nous fumions pour chasser le mauvais air, il nous pria d'un grand sang-froid de bien prendre garde aux chandelles et aux pipes, les barils que nous croyions remplis de riz étant tous des barils de poudre. Nous fûmes très-fâchés qu'il ne nous eût pas fait part de la circonstance dès le premier jour, pour nous mettre tous plus sur nos gardes, et surtout les Turcs. Ce fut le quatrième jour au matin que nous jetâmes l'ancre à un demi-mille de terre, près d'un banc de roches appelé la barre, qui forme l'entrée du port de Jaffa. Quoique nous nous trouvassions dans ce que l'on appellerait dans nos mers une situation périlleuse, cependant nous n'étions pas en danger; notre bâtiment était de deux cents tonneaux, et, malgré cela, il ne tirait que quelques pieds d'eau, étant construit à fond plat, afin de pouvoir naviguer dans ces parages. La mer battait avec violence sur ces rochers, et les

brisans s'élevaient à une très-grande hauteur, ce qui donnait au port une apparence repoussante.

Nous allâmes à terre une heure après notre arrivée, après avoir envoyé préalablement notre interprète avec une lettre pour le Vice-Consul d'Angleterre, M. Damiano, afin de savoir s'il serait possible de nous procurer des logemens. Il ne tarda pas à revenir avec la réponse du Consul qui nous priait de venir résider chez lui, vu qu'il n'y avait pas d'auberge dans la ville, et que le couvent où les voyageurs prennent en général leurs logemens était encore en quarantaine, la peste n'ayant cessé ses ravages que depuis quelques jours. Nous trouvâmes que la maison du Consul était une assez pauvre résidence; mal bâtie, ayant des volets de bois pour fenêtres; et pour tous meubles quelques chaises cassées, un vieux sofa tout détraqué, et une misérable couchette.

Le Consul est un homme fort poli, et veut être considéré comme ayant beaucoup d'attentions pour les Anglais. Il est natif de Jaffa; mais comme il a résidé long-temps à Marseille, il parle bons français. Nous eûmes de la peine à nous empêcher de rire, lorsque nous le vîmes pour la

première fois entrer dans notre chambre. C'est un homme d'environ cinquante-huit ans. Il portait une longue robe de chambre traînante, très-large, à la mode du Levant; elle paraissait avoir autrefois été rouge, mais le temps et la poussière ne permettaient plus de distinguer de quelle couleur elle était alors. Il avait de grandes pantoufles, mais point de bas; une veste à l'ancienne mode, des culottes noires, et un immense chapeau retapé dont les rebords ressemblaient singulièrement à ceux des chapeaux des quakers. Il avait de larges moustaches et favoris noirs, une longue chevelure noire qui lui pendait des deux côtés du visage, et qui se rattachait par derrière et formait une longue queue fort mince. Il avait le teint extrêmement brun, et sa physionomie n'était nullement attrayante; en un mot, je n'avais jamais vu une figure plus étrange et plus grotesque. Le sujet favori de sa conversation était le mariage, et il avouait que quoiqu'il eût eu en dernier lieu la mortification d'essuyer un refus de la part d'une dame d'Alexandrie, il était déterminé à se ranger de nouveau sous les drapeaux du tout-puissant dieu d'Amour, et d'essayer si l'Hymen lui sourirait en-

core. On nous dit que l'objet de sa flamme était une dame de Chypre. Son fils qui était habillé à la mode du Levant, est un jeune homme de bonne mine, d'environ vingt-deux ans; il entend passablement l'italien, et paraissait fort empressé de nous rendre tous les services qui étaient en son pouvoir.

Il y a, près de la maison du Consul, une espèce de plate-forme, sur laquelle sont montées quatre pièces de canon, gardées par un poste de douze soldats. On voit par terre dans la cour deux petites pièces de campagne, qu'on nous dit que le Bey avait amenées d'El-Arish. Ces préparatifs militaires annonçaient qu'il était dans une espèce d'état de guerre. Nous sûmes que c'était avec plusieurs villages des environs qui avaient refusé de payer les taxes exorbitantes qu'on est dans l'habitude d'exiger dans ces contrées. Un bruit d'armes à feu, que nous entendîmes très-distinctement, nous apprit qu'il faisait le siége d'un de ces villages. Les Arabes se défendent ordinairement avec beaucoup d'acharnement et de bravoure, dans ces querelles qui coûtent souvent aux Turcs un nombre considérable d'hommes.

LETTRE XIX.

Jaffa et ses environs. — Exaction des Turcs. — Le Bey. — Avis utile aux Voyageurs. Départ pour Jérusalem. — Arabes Bédouins. — El-Rama. — Couvent. — M. de Châteaubriand.

El Rama, août 1814.

Jappa était l'ancien nom de Jaffa. Cette place était fortifiée au treizième siècle ; mais il ne reste plus de vestiges de ses fortifications. C'est aujourd'hui une ville considérable : elle est située sur une hauteur ; les maisons en sont d'une pierre blanchâtre, et les fenêtres, qui sont formées différemment de celles d'Egypte, leur donnent une apparence plus agréable. Plusieurs bâtimens ont des balcons ou des galeries extérieures. Ceux qui donnent sur la plage sont très-agréablement situés, et ont de très-belles vues de la mer sous ses divers aspects ; tantôt animée par les rayons du soleil levant, tantôt échauffée par les feux plus doux du soir ; quelquefois unie et claire comme

une immense glace, et d'autres fois s'élançant en écume contre les rochers qui forment la barre du port. Les rues sont larges et généralement sans pavés. Le port est très-mauvais, et ce n'est pas lui faire injustice que de dire que c'est le moins bon de tous ceux de la côte de Syrie. Les gros bâtimens sont obligés d'être mouillés en dehors des roches, à un mille au moins de terre, où ils sont exposés à tous les coups de vent; il n'y a que de petits bateaux qui puissent venir le long du quai. Nous vîmes différentes espèces de poissons, en grande quantité, près du rivage; il y en avait plusieurs de très-gros, mais les Turcs et les Arabes se donnent rarement la peine de les prendre. On voit au bazar les plus beaux fruits et les plus beaux légumes; les melons-d'eau en particulier sont d'une qualité supérieure. Les environs de la ville sont très-fertiles, et sont ornés de plusieurs beaux jardins, qui produisent quantité de dattes, de limons, de citrons, d'oranges, de melons d'eau et de légumes.

Les Turcs de ces pays se conduisent d'une manière très-peu amicale envers les voyageurs et les pélerins qui débarquent ordinairement à Jaffa pour se rendre à Jérusalem; et ceux-ci sont

constamment exposés à toutes sortes d'insultes et d'extorsions. Pendant notre séjour il arriva un bâtiment, sous pavillon ottoman, qui apportait un grand nombre de ces pélerins. Les Turcs refusèrent de les aller chercher pour les mettre à terre, quoiqu'ils n'en fussent qu'à un demi-mille, à moins que chaque passager ne consentît à payer la somme, énorme pour eux, de deux piastres et demie, faisant environ cinq shellings d'Angleterre. Mais comme il n'y avait pas d'autre moyen d'aller à terre, la demande était impérieuse, et malgré leurs justes remontrances, il fallut bien qu'ils en passassent par-là et qu'ils payassent.

Le Bey a une assez mauvaise réputation; il est d'un caractère cruel, et les habitans le craignent beaucoup. Il est à regretter qu'il n'y ait pas, dans cette ville, un Consul européen, pour venir au secours des chrétiens, et mettre un frein aux extorsions qu'on pratique à leur égard. Il n'y a en cette qualité, dans la ville, que le seul Vice-Consul d'Angleterre; encore celui-ci a-t-il une telle frayeur du Bey, qu'il est forcé de se retirer chez lui toutes les fois que ce chef paraît dans le voisinage. Nous lui exprimâmes un jour l'étonnement

que cette circonstance nous causait ; il nous répondit que cet orgueilleux musulman étant mal avec la Porte, n'avait pas le moindre respect pour un firman impérial. Il en résultait que le Consul lui-même était forcé de payer des taxes comme tout autre chrétien. Une fois il se plaignit de ce traitement, et présenta son firman de Constantinople ; on n'y eut aucun égard, et la seule réponse qu'il reçut, fut : « Tu es un chien de chrétien, « et celui qui t'a envoyé ce firman ne vaut pas « mieux. »

M. Damiano nous exprima le vif désir qu'il avait de voir un bâtiment anglais armé se montrer dans ces mers ; car les Turcs ont une telle frayeur d'une visite de ce genre, qu'elle les mettrait bientôt à la raison.

Il est bon de recommander aux chrétiens qui vont à Jérusalem de ne pas changer leur costume, les Turcs et les Arabes reconnaissant toujours un chrétien, sous quelque déguisement que ce soit, et dans ce cas ils sont beaucoup moins disposés à le respecter que lorsqu'il est dans le costume de son pays. Il est aussi plus prudent pour eux de laisser leurs armes à feu au couvent de Jaffa, les Arabes étant plus disposés à maltraiter ceux qui

paraissent préparés à faire résistance, que ceux qui voyagent sans armes. Nous déposâmes une somme d'argent au couvent, et le supérieur nous donna des lettres de crédit pour Jérusalem et Rama, outre des chevaux et un guide arabe, qui appartiennent au couvent et qu'on y entretient pour cet objet. Il était habillé comme un Arabe, à l'exception seulement qu'il portait une veste bleue avec des croix rouges au dos. Dans tous les endroits où les voyageurs sont obligés de payer tribut, le guide le fait pour eux; autrement ils seraient exposés à toute espèce d'impositions. A notre retour à Jaffa, le supérieur du couvent fit notre décompte et nous rendit la balance de ce que nous lui avions remis. Nous donnâmes au domestique une gratification d'un sequin, et autant à l'interprète du couvent, ce dont ils nous parurent parfaitement satisfaits.

Ce fut vers le milieu du mois d'août que nous partîmes de Jaffa pour Jérusalem, accompagnés de notre Grec Antonio Spiro. Les environs de Jaffa sont très-sablonneux, mais bien cultivés; ils offrent des jardins et des champs couverts de dattiers et de palmiers. A environ quatre milles de Jaffa, nous vîmes un très-beau

tombeau d'un *Sheik*. Il est au milieu du chemin, et construit en pierres de taille peintes en blanc. A gauche du chemin, on voit l'accompagnement ordinaire de ces monumens, je veux dire, une fontaine de très-bonne eau. En quittant ce lieu, nous traversâmes une plaine immense, sur la gauche de laquelle nous aperçûmes un village d'Arabes, et deux autres sur la droite. Nous évitâmes soigneusement d'approcher de ces villages; mais cette précaution ne nous servit pas de grand chose, car à peine étions-nous entrés dans la plaine, que nous rencontrâmes un parti d'Arabes armés de longues piques et de cimeterres. Ils étaient vêtus d'une espèce de sarrau de coton blanc, qui leur serrait le corps, et qui leur descendait presque jusqu'aux pieds; ils portaient des turbans bleus; ils étaient d'une haute stature, l'air farouche, le teint rembruni et de longues barbes. Ils accouraient sur nous au grand galop, la pique à la main, prêts à nous attaquer si nous faisions la moindre résistance. Notre guide nous dit de continuer de cheminer doucement, tandis qu'il irait au-devant d'eux. Ils l'entourèrent, et nous les entendîmes ensuite parlementer d'une manière très-bruyante. Cependant,

après avoir continué notre route pendant dix minutes, nous eûmes la satisfaction de voir notre guide retourner. Il dit à notre interprète que c'étaient des Arabes Bédouins, qui sont en général très-peu amis des chrétiens. Il leur apprit que nous étions des *milordi*, qui allaient à Jérusalem; sur quoi ils observèrent qu'ils n'avaient jamais vu auparavant des animaux habillés comme nous l'étions, voulant faire allusion à notre costume européen.

Après avoir fait quelques milles de plus en avant, nous gagnâmes les environs de Rama; le pays que nous avions traversé était très-fertile, coupé de haies, et orné de belles avenues de dattiers et de palmiers. Nous allâmes droit au couvent d'Espagne, qui est situé à la droite de la ville; c'est un assez bel édifice enceint de hautes murailles, et entouré d'une grande galerie, sur laquelle un moine s'avança à notre appel, et nous demanda qui nous étions. Dès que nous lui eûmes répondu, la porte s'ouvrit, et nous entrâmes dans la cour qui est spacieuse, et entourée intérieurement d'une espèce de cloître ou colonnade, formée de piliers de briques, qui étaient tout recouverts de la verdure qui s'y était

entrelacée, de sorte que le lieu avait un aspect très-riant, et formait une excellente retraite pour s'y mettre à l'abri des rayons brûlans du soleil. La chapelle est ornée de bons tableaux; le couvent contient plusieurs appartemens passables, et un bon réfectoire, dont le seul défaut est d'être un peu obscur. On y trouve un aussi beau jardin, bien fourni de fruits et de légumes, avec une terrasse d'où la vue domine une portion considérable de la ville de Rama. En face de la terrasse est un magnifique dattier, chargé de fruits; c'est ce même arbre tant admiré par le célèbre Châteaubriand, dont l'*Itinéraire*, si parfaitement écrit, est d'ailleurs rempli d'un bout à l'autre de la chaleur et de l'enthousiasme que des scènes si pleines de grands souvenirs ne pouvaient manquer d'inspirer à un homme d'un génie aussi élevé.

Il n'y a plus maintenant dans ce couvent que deux moines, tous deux Espagnols. Le supérieur est un homme instruit, mais un peu réservé dans ses manières. L'autre est d'un caractère absolument contraire, parlant beaucoup, et cependant ne possédant qu'un très-petit fonds d'instruction. Il nous dit que ses parens avaient

voulu faire de lui un soldat ; mais qu'il n'aimait pas la profession des armes, et qu'il avait préféré le cloître. Ils ont un cuisinier et plusieurs domestiques : le couvent est propre et bien tenu.

LETTRE XX.

Description de Rama. — Esquisse du pays. — Arabes Bédouins. — Le Prince de la Montagne. — Jérusalem. — Couvent. — Aventure au couvent. — Curiosité de Femme.

Jérusalem, août 1814.

Rama, autrement Ramula, est à dix milles d'Angleterre de Jaffa, et de vingt à trente de Jérusalem. C'était anciennement une ville considérable ; mais ce n'est plus aujourd'hui qu'un misérable endroit, qui tombe rapidement en ruines. Plusieurs des maisons sont désertes, et la plupart de celles qui sont encore habitées sont bâties en boue. Les rues sont irrégulières, mais larges. On y trouve une bonne mosquée et un château, que nous pouvions voir du balcon du couvent. Le supérieur nous dit qu'on avait enterré, quel-

ques jours auparavant, deux Arabes qui étaient morts de la peste: qu'en conséquence, il ne nous conseillerait pas de nous promener beaucoup dans la ville. Ce n'était pas là encore le seul motif du conseil qu'il nous donnait, car il savait que les habitans étaient loin d'être amis des chrétiens ; c'est pourquoi nous fûmes obligés de nous contenter de la vue que nous avions du couvent, et qui, dans le fait, était très-belle et très-étendue. Aucune partie de la Terre-Sainte n'est aussi fertile que la plaine qui est autour de Rama, laquelle forme partie du grand champ de Sharon, mentionné si souvent et d'une manière si sublime dans les parties poétiques des livres saints. Cette plaine fertile se développait sous nos yeux comme une carte de géographie, et était bornée à l'horizon par les montagnes bleues.

Le supérieur nous conseilla de voyager la nuit, afin d'éviter, en traversant les montagnes de Jérusalem, la chaleur ardente du jour, et ce qui était encore plus fait pour nous déterminer, afin de pouvoir passer sans être observés par les Arabes Bédouins qui infestent le pays. Nous suivîmes son conseil, et après avoir soupé et nous être reposés quelques heures, nous partîmes du

couvent à minuit sur des mules, qui étaient ferrées à pointes, afin de leur rendre le pied plus sûr en passant ces montagnes. Nous étions accompagnés par un frère du guide qui était venu de Rama avec nous.

La nuit était belle; la lune brillait au firmament, et tout autour de nous était calme et en repos. Pendant les quatre premières heures, nous voyageâmes sur un beau chemin dans un pays plat; à quatre heures et demie du matin, nous commençâmes à gravir les montagnes, et la route devint pénible et fatigante. Nous entendîmes plus d'une fois les cris d'alarme des Arabes, et ceux par lesquels leurs camarades leur répondaient du fond de leurs repaires dans ces montagnes. Quand le jour commença à poindre, nous vîmes des nuages de fumée s'élever dans les endroits où ils avaient tenu des feux allumés durant la nuit, et nous pûmes aussi entendre distinctement les aboiemens des nombreux chiens qui sont leurs compagnons fidèles. A cinq heures du matin, nous rencontrâmes divers Arabes, vêtus de longues souquenilles blanches; ils nous lancèrent des regards sauvages comme nous passions; mais ils nous lais-

sèrent continuer notre route sans nous molester.

A mesure que nous avancions, la route devenait de plus en plus mauvaise. Quelques-unes des montagnes que nous passions étaient très-escarpées et jonchées de ruines d'édifices immenses. Nous passâmes par-dessus des murs dégradés, et des escaliers de pierre d'une étendue considérable; des blocs de marbre d'une grandeur prodigieuse étaient dispersés des deux côtés de la route. Quelques-unes des descentes sont très-dangereuses, et quoique nos mules fussent accoutumées à ces espèces de sentiers, elles avaient souvent de la peine à s'y tenir fermes.

Nous laissâmes sur notre droite un village qui appartient à un Arabe qui prend le nom du Prince de la Montagne; ce village nous parut être un fort village; les champs dont il est entouré étaient très-fertiles, et couverts de vignes, entremêlées de plantations de melons d'eau, de lin et de tabac. La route est en très-bon état auprès de ce village; mais les chrétiens sont obligés de payer un tribut au prince, pour avoir la permission de passer sur son territoire; il lui est d'autant plus aisé de fermer le passage, que l'endroit est situé dans un défilé étroit de la mon-

tagne. Il a la réputation d'être à la fois cruel, hautain, inflexible et adonné à la rapine. Les moines en particulier en ont une grande frayeur. Ils nous dirent que ce brigand n'ignore pas que les voyageurs leur donnent quelques récompenses pécuniaires pour prix des attentions qu'ils ont pour eux, et en conséquence il les insulte et les pille quand ils passent sur son territoire. Notre guide nous quitta pour aller au village payer notre péage à ce despote qui s'est créé lui-même, nous disant de continuer notre route, et qu'il ne tarderait pas à nous rejoindre. Nous n'avions pas fait trente pas en avant, que nous aperçûmes Son Altesse très-arabe, le Prince de la Montagne, accompagné d'une suite assez nombreuse, tous bien armés et bien montés. Dès qu'ils nous virent, ils firent halte, au tournant de la route qui mène à son village. C'était un homme robuste et de bonne mine, avec une barbe noire touffue qui lui descendait très-bas. Il portait une robe ou sarrau de coton blanc, rattaché sur sa ceinture avec une écharpe, et un turban bleu. Il fumait avec une longue pipe, ainsi que tous les gens de la suite. Quand notre guide s'éloigna de nous, nous étions sur le point

de prendre la mauvaise route, il s'en aperçut, et nous cria à haute voix : *El Cod*, Jérusalem, et en même temps il nous indiqua du doigt la bonne route. Nous observâmes qu'il se mit à sourire, lorsqu'il vit passer notre petite bande; mais il nous fut impossible de démêler si c'était un sourire de complaisance ou de mépris en nous regardant comme un butin trop peu digne de lui. Notre guide ne tarda pas à nous re joindre, et nous continuâmes notre marche.

A environ un mille de ce village, les montagnes commencent à prendre un aspect plus gigantesque, et il était à peine huit heures que la chaleur devint accablante; il n'y avait pas un souffle dans l'air et pas un arbre pour nous offrir de l'ombre pendant un seul moment. Nous fûmes obligés de continuer ainsi notre route, exposés à l'ardeur d'un soleil brûlant jusque sur les dix heures, que nous arrivâmes auprès d'une fontaine couverte, ayant une petite inscription turque sur la muraille. Nous y bûmes de l'eau qui était un peu saumâtre; mais nous étions si épuisés, que cette boisson, toute mauvaise qu'elle était, nous parut un rafraîchissement délicieux et un objet de luxe, ainsi que l'ombre du mur

qui surmontait la fontaine. Il faut avoir voyagé dans des pays déserts, sans ombre, et où la chaleur est étouffante, pour être pénétré par sa propre expérience de la force et de la beauté des comparaisons fréquentes et des allusions aux fontaines et aux ruisseaux qu'on trouve dans les livres saints.

Nous n'avions pas encore entrevu le moindre indice de Jérusalem, lorsque notre guide nous dit que nous n'en étions plus qu'à un quart de mille. Le cœur nous battait d'impatience de la découvrir. De si grands, de si intéressans, de si nombreux souvenirs s'attachent au seul nom de Jérusalem; il s'y mêle des affections si douces et si sublimes en même temps, que nous regardions avec la plus vive ardeur, à chaque détour de la route, si nous pouvions découvrir la sommité de ses tours. Enfin, ce fut à dix heures trois quarts, le 14 août 1814, que nous eûmes le bonheur de contempler pour la première fois les murs de la sainte cité! Le premier coup d'œil de cet objet si désiré de notre pélerinage, nous fit à tous une impression électrique; nous ne songeâmes plus à nos fatigues, et nous redoublâmes le pas avec une nouvelle ardeur.

A peu de distance de la porte qu'on appelle la porte de Jaffa, nous passâmes devant plusieurs ruines de bâtimens magnifiques, qui déposaient avec une grande force de la vérité de cette dénonciation solennelle : « qu'il n'y resterait pas pierre sur pierre. »

Les premiers objets que nous vîmes en dedans des portes, furent trois soldats turcs qui en gardaient l'entrée, et qui fumaient leurs pipes avec une insouciance qui nous frappa d'autant plus, que notre curiosité était à son comble. Notre guide paya le tribut d'usage que tous les chrétiens sont forcés de payer en entrant dans la ville ; mais à peine eûmes-nous réglé avec eux, que nous nous vîmes assaillis par le cri habituel de *bach shish* (pour boire). Cependant nous restâmes sourds à leurs clameurs, et nous poursuivîmes notre route.

En entrant dans la ville sainte, nous fûmes frappés du spectacle de désolation qu'elle nous présenta. Les rues nous parurent entièrement désertes ; l'on n'y voyait pas le mouvement, on n'y entendait pas le bruit du travail. Ce fut pour nous le comble de la joie que de rencontrer quelques chrétiens habillés à la levantine, qui cou-

rurent après nous, en nous saluant de l'acclamation de «*ben venuti!*» soyez les bien-venus! Plusieurs autres ouvrirent leurs fenêtres comme nous passions, et nous saluèrent en amis de la même manière. Nous gagnâmes à la fin la porte du couvent du Saint-Sauveur, et comme nous avions des lettres de recommandation pour le supérieur, nous nous déterminâmes à y fixer notre résidence. Notre guide nous pria de nous asseoir dans une grande salle, et d'attendre tandis qu'il allait chercher quelques-uns des habitans du couvent.

Nous avions besoin de repos, après tout ce que nous avions eu à souffrir de la chaleur du jour. Nous avions en outre l'âme accablée d'émotions qu'il serait impossible de décrire, en nous trouvant sur ces mêmes lieux qui avaient été témoins de l'accomplissement de la Révélation, après avoir été les premiers à l'entendre annoncer aux hommes. Nous nous sentions disposés à honorer, à vénérer chaque pierre que nous foulions aux pieds, et nous méditions profondément sur le contraste qu'offraient les événemens passés, avec l'état présent de la Cité Sainte, lorsqu'à notre surprise et à notre grande

mortification, nous nous vîmes réveillés de nos rêveries sacrées par un moine, qui était dans un tel état d'ivresse qu'il pouvait à peine se tenir sur ses jambes. Nous nous informâmes si nous pouvions avoir des appartemens dans le couvent, et nous lui remîmes nos lettres pour le supérieur; mais au lieu de nous répondre, il partit d'un éclat de rire, et vomit un torrent de niaiseries en mauvais italien. Impatientés de l'impertinence et de la brutalité de cet ivrogne, nous appelâmes à haute voix quelque autre personne, pour nous donner les renseignemens que nous demandions, lorsque, pour ajouter à la scène, nous vîmes paraître un autre moine, tout aussi ivre que son camarade. Ils ne faisaient l'un et l'autre que rire, et ils étaient abrutis par la liqueur qu'ils avaient bue, au point qu'il nous fut impossible de nous faire entendre d'eux. A la fin, nous leur arrachâmes nos lettres des mains, et les envoyâmes au supérieur par notre interprète. Nous eûmes beaucoup de peine à nous abstenir de punir leur insolence, qui était doublemeni offensante pour nous dans un pareil moment, où nous avions l'âme exaltée, et l'imagination réveillée par les sensations que faisait

naître en nous l'aspect de la ville sainte. Cependant, nous ne tardâmes pas à revenir de la première impression défavorable que nous avions prise du couvent, grâces à l'arrivée du secrétaire, Italien, homme instruit et bien élevé, qui nous dit que le supérieur était très-mal d'une fièvre maligne, et ne pouvait pas nous recevoir; mais qu'à sa place il nous traiterait aussi bien qu'il pouvait le faire. Il nous engagea à demander tout ce que nous voudrions; et il nous pria de pardonner aux personnes qui nous avaient inspiré tant de dégoût; l'un d'eux, nous dit-il, était un moine qui faisait l'office de domestique (*padre servente*), et l'autre était son camarade. Ils avaient profité de l'indisposition du supérieur pour s'en donner à cœur-joie dans la cave du couvent.

On nous conduisit alors à deux chambres qui sont dans le vieux bâtiment à l'extrémité de la cour. Il y avait vis-à-vis la porte un puits profond; sur l'une des portes, je vis gravé le nom de Bruce avec la date de 1812; l'autre porte offrait aussi plusieurs noms inscrits dessus, parmi lesquels on lisait encore distinctement John Gordon, 1792. Comme nous étions très-fatigués,

nous nous retirâmes pour prendre quelques heures de repos; mais nous avions à peine commencé à nous endormir, que notre sommeil fut troublé par des personnes qui vinrent frapper très-fort à notre porte et à nos fenêtres. Nous nous levâmes; et nous trouvâmes la cour qui faisait face à nos appartemens, remplie de chrétiens des deux sexes, habillés à la mode du Levant. C'était une visite de félicitations amicales qu'on nous faisait, mais dont nous nous serions fort bien passés alors. Ils entrèrent tous pour nous prendre la main, et nous donner la bien-venue d'usage, *ben venuti, ben venuti!* La plupart des femmes portaient des robes de couleur rouge, dont quelques-unes étaient ornées au bord d'un petit galon d'argent; leurs cheveux tressés leur pendaient tout le long du dos, et il y avait une pièce de monnaie d'or suspendue à l'extrémité de chaque tresse. Il y en avait qui portaient des ornemens semblables autour de la tête et du cou; mais elles avaient toutes de longs voiles blancs. Il y en avait quelques-unes de fort belles, quoiqu'elles eussent le teint pâle. Il y en avait peu qui parlassent italien; elles parlaient généralement le turc ou l'arabe. Quelques-unes d'elles prétendaient qu'elles ve-

naient chercher de l'eau au puits ; mais il était aisé de voir que ce qui les avait attirées était la curiosité, le grand mobile des femmes. D'autres nous disaient qu'elles venaient de faire leurs prières au couvent. Dans le nombre de ceux qui venaient ainsi nous faire visite, était un soldat allemand qui parlait un peu anglais. Il s'était réfugié dans le couvent, et nous fit une longue histoire sur ses aventures. A l'en croire, il avait été soldat à Malte, il en avait déserté, puis il était venu au Caire, où, forcé par le besoin, il s'était fait mahométan, et était entré au service du Pacha. Cette flexibilité de conscience ne lui avait pas servi de grand chose, car il nous avoua qu'il avait été si cruellement traité par le Pacha, qu'il avait été dans la nécessité de s'enfuir, et qu'il était venu à Jérusalem, afin d'y être réadmis dans le giron de la chrétienté. Le Bey de Jérusalem, informé de la circonstance, l'avait réclamé du supérieur du couvent; mais celui-ci avait refusé de le rendre, le privilége du couvent étant de protéger tous les chrétiens qui sont dans l'enceinte de ses murs. Il nous priait de le prendre à notre service en qualité de domestique, afin qu'il pût s'échapper sous ce déguisement; mais,

comme ni son histoire ni son extérieur ne prévenaient en sa faveur, et comme il n'avait aucun certificat à produire sur son caractère, nous nous refusâmes à sa proposition, dont l'acceptation nous aurait exposés à beaucoup de difficultés.

LETTRE XXI.

Vue de Jérusalem. — Eglise du Saint-Sépulcre. — Voie Sacrée. — Temple de Salomon. — Curiosité d'un Chrétien punie. — Environs de la Ville. — Tombeau de la Vierge. — Vallée de Josaphat. — Ravages de la peste. — Remarques générales. — Bazar. — Rapacité du Bey. — Climat. — Retour à Jaffa.

Jaffa, août 1814.

Nous allâmes le lendemain de notre arrivée, de grand matin, sur la terrasse du couvent, d'où nous eûmes une belle vue de Jérusalem et des environs. Nous avions au-dessous de nous l'église du Saint-Sépulcre, et à l'extrémité sud-est des murailles les plus éloignées, s'élançait dans les

airs, avec toute la pompe de l'architecture arabe, le dôme de la mosquée, qui a été bâtie sur l'emplacement du temple de Salomon. On nous indiqua soigneusement les diverses stations de la Passion de notre Sauveur. On n'oublia pas la maison de Pilate, ni l'endroit ou le divin Rédempteur fut montré au peuple, avec l'*Ecce Homo*. Le magnifique assemblage de dômes, de palais, d'églises et de monastères que cette ancienne ville offrait à la vue, était borné par les pentes escarpées et les hauteurs pyramidales de la montagne des Olives à l'est, et les sommets élevés de la montagne de Sion au sud : on entrevoyait de temps en temps entre ces montagnes le cours écumeux du torrent de Cédron.

Nous visitâmes l'intérieur du couvent, qui est très-étendu, et qui peut se glorifier de posséder, pour les logemens et le service, des avantages bien supérieurs à ceux que les voyageurs sont accoutumés à trouver dans l'Orient. Il contient une belle église, et une bibliothèque, dont très-peu de livres pourtant nous ont paru précieux. La plus grande partie de ces livres a été donnée au couvent par des voyageurs et des pélerins.

Nous apprîmes avec beaucoup de peine que la peste continuait toujours d'exercer ses ravages à Bethléem, et qu'on apercevait même encore quelques symptômes de ce fléau à Jérusalem. Cet avertissement servit à nous faire redoubler de précautions. Le supérieur nous dit qu'il avait reçu ce jour-là même de Bethléem la fâcheuse nouvelle qu'un moine, italien de naissance, nommé Joseph-André, en avait été victime. Il ajouta que ce religieux n'était dans le couvent que depuis un an, que c'était un homme bien élevé, et qu'il n'avait pas plus de vingt-six ans.

Nous allâmes visiter l'église du Saint-Sépulcre, accompagnés par l'interprète du couvent et un janissaire ou soldat turc faisant fonction de garde. Nous fûmes pourtant obligés d'envoyer demander au Bey la permission de la voir, les Turcs ne l'ouvrant jamais aux voyageurs chrétiens sans permission, et sans une rétribution de cinquante piastres d'Egypte, environ trois guinées, argent d'Angleterre. C'est un édifice considérable et magnifique, et à l'exception de quelques-unes des colonnes, et de la façade où l'on remarque de très-beaux bas-reliefs, c'est un bâtiment moderne, la plus grande partie de l'ancien ayant

été détruite en 1810 par un incendie. Le premier objet qu'on nous fit remarquer en entrant, fut une dalle de marbre blanc sur le pavé : elle était entourée d'une grille, et l'on nous assura que ce fut dans ce lieu que le corps du Sauveur fut oint par Joseph d'Arimathie. Nous entrâmes ensuite dans une espèce de chapelle circulaire, érigé sous le centre du dôme. Les côtés en étaient de marbre vert antique, et l'entrée était revêtue de marbre semblable. Vingt et une lampes d'argent étaient suspendues autour de cette enceinte sacrée, que l'on croit renfermer le tombeau de Jésus-Christ, auprès duquel étaient plusieurs vases remplis de fleurs sur une console de marbre blanc. Le Saint-Sépulcre était recouvert de deux planches couleur d'acajou, et gardé par un moine d'un grand âge. Lorsque nous eûmes fait toutes les cérémonies d'usage à ce lieu vénéré, et que nous eûmes donné cours aux sentimens religieux qu'il nous inspirait, nous retournâmes à l'église, et après l'avoir examinée à notre aise, nous allâmes visiter la chapelle ou sacristie. On nous y fit voir un morceau de la vraie croix sur laquelle notre Sauveur fut crucifié. Le guide dirigea notre attention sur une croix de

bois noir, plantée sur une espèce de roc. Ce rocher, nous dit-on, se fendit aussitôt qu'on trouva la croix qu'on a placée dessus. Nous examinâmes bien ce roc, et nous observâmes à la vérité l'ouverture ou fente dont on nous avait parlé; mais nous restâmes toujours dans une parfaite hérésie sur le reste de l'anecdote qui nous avait été racontée. Le même guide nous montra aussi partie d'une fenêtre où, nous dit-il, la Vierge Marie était placée pour voir le Sauveur lorsqu'il passa pour aller au lieu de ses souffrances. A l'entrée de la chapelle grecque on nous donna une petite baguette pour nous faire toucher un fragment de pierre presque tout couvert de planches de bois, qui, dit-on, soutenait la croix sur laquelle notre Sauveur fut crucifié. Les moines grecs vinrent toucher la pierre avec un bâton, qu'ils baisèrent ensuite, tandis que d'autres chantaient des psaumes et portaient des cierges allumés. Il y a dans cet édifice des sacristies pour toutes les sectes particulières de la Chrétienté, qui ont également leurs chapelles distinctes. Un moine du couvent couche toutes les nuits dans la sacristie de la chapelle à laquelle il appartient. Quoiqu'il n'y ait pas de fenêtre dans l'église, elle est parfaitement aérée,

et suffisamment éclairée dans toutes ses parties, par la lanterne qui est au haut du bâtiment.

Je fus agréablement surpris de trouver dans l'église un homme comme il faut, qui m'adressa la parole en allemand. Il me dit qu'il était natif de Vienne, et médecin de la feue Reine de Sicile, et qu'il était venu de Constantinople pour visiter ces saints lieux.

Au sortir de l'église, nous allâmes voir la *Via Sacra.* Comme les savans sont fort divisés d'opinion sur ce lieu sacré, mon intention n'est point d'entamer ici une controverse déjà suffisamment embrouillée. A notre retour, nous passâmes par plusieurs rues étroites, presque entièrement désertes, et encombrées d'ordures amoncelées, que les Turcs ne songent jamais à enlever, mais qu'ils abandonnent à l'action du soleil. L'infection qui en sort est, selon toutes les probabilités, une nouvelle cause de peste.

Nous arrivâmes près d'un bâtiment considérable, qui était, pour la plus grande partie, en ruines, et dont l'entrée était gardée par cinq soldats turcs, auxquels notre janissaire fit un présent afin d'avoir la permission d'y entrer. Nous demandâmes à notre guide quel pouvait être son

objet en nous conduisant dans ce misérable endroit; il nous dit qu'il n'y en avait pas un dans la ville d'où nous pussions voir d'aussi près et aussi en plein la mosquée qui remplace le temple de Salomon, cet objet défendu dont aucun chrétien ne peut approcher. Le bâtiment dans lequel nous entrâmes était à environ cinquante pas de ce célèbre lieu, de sorte que nous pûmes contempler à notre aise l'édifice magnifique que l'on croit avoir été érigé sur le même point où était autrefois le temple. Ce bâtiment s'appelle la mosquée d'Omar, du nom du fondateur, qui était un riche marchand de Damas, au septième siècle. Un des soldats turcs nous dit qu'il avait souvent été dans la mosquée, et qu'on y voit des colonnes de marbre blanc et rouge dans le meilleur état de conservation. Le mur blanc qui entoure le bâtiment ne permet pas de juger de l'ensemble des proportions de l'édifice; mais nous ne pûmes contenir l'admiration que nous causèrent la magnificence et la grandeur du dôme, ainsi que la beauté des immenses arcades. Les Turcs nous dirent que tout chrétien qui serait trouvé dans l'intérieur de la mosquée, serait irrémissiblement puni de mort. Ils nous racontèrent qu'il y a plu-

sieurs années, un chrétien obtint un firman du Grand-Seigneur pour examiner l'intérieur du temple. Arrivé à Jérusalem, il présenta sa lettre au Bey, qui lui dit que très-assurément son devoir était de respecter le firman de Constantinople, et qu'il avait en conséquence la liberté d'entrer dans le temple. Après être resté quelques heures dans l'intérieur, et avoir complétement satisfait sa curiosité, le chrétien voulut quitter la place; mais il trouva la porte fermée, et on lui dit que le firman lui donnait bien la permission d'entrer, mais non celle de sortir. Le Bey le fit détenir jusqu'à ce que la nuit fût venue, et alors il lui fit couper la tête, et son corps fut enterré en dehors des murs de Jérusalem.

Nous allâmes de là voir les portes de la ville; celle par laquelle nous entrâmes, celle de Jaffa, est en partie ruiné. Elle est en pierres de taille, et occupe le site de l'ancien temple de David, où les Turcs ont érigé une espèce de château. Nous vîmes ensuite les murs crénelés de la ville, qui ne sont pas d'une grande épaisseur, et qui ne sont pas de nature à opposer une grande résistance aux efforts de l'art militaire moderne. Nous fîmes après cela une petite excursion à la

montagne de Sion, et nous inspectâmes plusieurs tombeaux antiques très-curieux, revêtus d'inscriptions en grec et en hébreu. Ces sépultures sont situées sur le flanc de la montagne qui descend à la vallée de Josaphat. De là, nous descendîmes à un lieu qu'on nous dit avoir été le tombeau de la Vierge Marie. Il est situé dans une plaine près de la montagne des Olives; mais il n'y a rien à y voir, si ce n'est une excavation dans la terre, recouverte par deux planches de bois, sans aucun ornement autour. Nous avions devant nous la vallée de Josaphat, et nous traversâmes le Cédron sur un pont; ce n'était alors qu'un faible ruisseau, mais c'est un véritable torrent, lorsqu'il est gonflé par les eaux réunies des montagnes voisines. Après avoir examiné avec soin les ruines de divers beaux tombeaux, que l'on nous dit avoir été ceux de Josaphat, d'Absalon et de Zacharie, nous retournâmes au couvent.

Comme la peste exerçait encore ses ravages à Bethléem, il nous fut impossible d'aller voir cette ville : nous fûmes donc obligés de nous contenter d'y jeter un coup d'œil dans l'éloignement. Nous avions aussi le projet d'aller visiter le lac d'Asphalte, appelé la Mer-Morte; mais les bandes

d'Arabes Bédouins qui infestent le voisinage, rendent le voyage très-dangereux. Nous nous adressâmes au Bey de Jérusalem, qui n'eut pas de conscience de nous demander deux mille piastres pour une escorte; et même, nous dit-on, cette somme n'aurait pas suffi pour nous rendre certains que nous voyagerions en sûreté, ni pour stimuler les Turcs à rien qui ressemblât à de l'activité. Nous y renonçâmes donc, et après avoir encore vu une fois, mais plus en détail, tout ce qu'il y avait de curieux à Jérusalem, nous résolûmes de retourner à Jaffa. Ce qui contribua à adoucir nos regrets de n'avoir pu contempler des objets aussi intéressans pour le voyageur, et ce qui nous obligea surtout d'adopter le plan de notre départ, fut la nouvelle que la peste faisait de nouveau des progrès; qu'un enfant d'un chrétien était mort de l'infection le matin même, et que plusieurs maisons en étaient attaquées.

Les historiens ont décidé, avec beaucoup de probabilité, que la Jérusalem moderne n'occupe qu'une partie de l'emplacement de l'ancienne ville. La montagne qui est au sud de la ville moderne, porte les ruines remarquables de plu-

sieurs grands édifices. Il est donc très-vraisemblable que cette montagne est la Sainte-Sion des anciens, et qu'elle était renfermée dans l'enceinte de la Jérusalem dont Joseph a laissé la description. Nous trouvâmes plusieurs parties de la ville inhabitées et en ruines. La plupart des rues sont étroites, les maisons basses et misérables, et le passage encombré d'immondices. Cependant, la grande rue fait une exception, plusieurs des maisons étant assez élevées et bien bâties. Il y a cela de particulier dans leur construction, qu'on y entre par un escalier de bois qui projette sur la façade, et que les étages inférieurs, n'ayant pas de fenêtres, donnent à la rue une apparence singulière de tristesse. D'après ce défaut de circulation de l'air, et un manque général de propreté, il n'est pas surprenant que cette ville, ainsi que plusieurs autres par lesquelles nous passâmes, ne soient visitées périodiquement par un des plus grands fléaux qui puissent affliger l'humanité.

Chemin faisant, nous entrâmes dans le Bazar où il n'y avait que peu de monde. Un très-petit nombre de boutiques y étaient ouvertes, et il n'y avait presque pas de marchandises exposées

en vente. Quelques questions que nous fîmes ayant fait supposer que nous désirions faire des emplettes, nous reçûmes le lendemain matin à notre couvent la visite de plusieurs Juifs et Arabes qui nous offrirent à acheter des coquilles et des croix en nacre de perle, dont quelques-unes étaient d'un travail passable. Nous leur demandâmes s'ils avaient en leur possession quelques antiques; ils revinrent avec une collection de vieux cachets, et de tous les objets de curiosité qui avaient l'air d'être anciens. Un Arabe, entre autres, nous présenta avec beaucoup de gravité un cachet qui avait appartenu à un des derniers consuls de France, et quoiqu'il portât encore les armes de France, et les mots *consulat français*, gravés dessus, nous ne pûmes pas lui persuader que ce n'était pas une antique précieuse; l'ignorance dans laquelle il était de la signification de l'inscription, servait à le confirmer dans cette douce erreur.

Le nombre des habitans de Jérusalem est réduit aujourd'hui à six mille âmes ou environ. Les chrétiens ont beaucoup à souffrir de l'avarice et de la cruauté du Bey actuel, qui lève sur eux, et surtout sur les couvens, les plus exor-



bitantes contributions; et quoique leur pauvreté ne leur permette pas d'accéder à ses demandes, rien ne l'engage à se relâcher de la sévérité de ses exactions. Je sais qu'il n'y a pas encore long-temps, il obligea un des couvens de payer dans le court espace de quatre jours six mille piastres. L'interprète du couvent alla auprès de lui, afin de lui exposer qu'il leur était impossible de trouver cette somme dans un espace de temps aussi court; mais il demeura inflexible. Le quatrième jour on lui porta une bourse de quatre mille piastres; il demanda d'un ton hautain si elle était de poids : ce qui voulait dire, contient-elle toute la somme que j'attends, sans quoi je ne l'accepterai pas? Lorsque l'interprète lui eut dit qu'il n'avait pas été possible de se procurer dans un aussi court délai la totalité de la somme qu'il avait imposée, il jeta avec indignation la bourse par terre, et ordonna aussitôt qu'on mît en prison le plus âgé des moines, jusqu'au parfait payement; et en même temps il donna à entendre que si la somme n'était pas complétée dans l'espace de très-peu de jours, ce pauvre moine recevrait la bastonnade toutes les vingt-quatre heures. Cette menace

féroce engagea les moines du couvent à faire tous les sacrifices imaginables pour délivrer leur vieux camarade. Ils firent des efforts extraordinaires et parvinrent à compléter la somme demandée ; ils l'envoyèrent par leur interprète, qui ne fut pas peu étonné de voir le Bey le recevoir avec froideur, et lui demander comment il se faisait qu'il pouvait lui apporter alors cet argent, et qu'il ne l'avait pas pu au temps qu'il avait fixé. Et pour le punir de ce qu'il lui plut d'appeler ce défaut d'attention, il dit qu'il ne délivrerait pas son prisonnier qu'on ne lui eût payé deux mille piastres en sus de la somme qu'il avait demandée d'abord. Les moines du couvent furent encore forcés de se procurer cette somme additionnelle pour délivrer leur compagnon et assouvir la rapacité du Bey, qui leur arracha de cette manière huit mille piastres. Nous le rencontrâmes le jour même que nous partîmes de Jérusalem ; il était accompagné d'un détachement d'environ vingt hommes, tant officiers que soldats, tous à pied et bien armés. Comme il n'est pas plus aimé par les Turcs que par les Chrétiens, il ne sort jamais sans être suivi d'une escorte nombreuse, et il se hasarde rarement

au-delà des portes de la ville, de crainte que quelques-uns des émissaires du Grand-Seigneur ne soient en embuscade pour l'enlever. Il nous parut être un homme d'assez bonne mine, à l'âge d'environ quarante ans : il portait un habillement de velours bleu, richement brodé; il avait au côté un poignard, orné de diamans et d'autres pierres précieuses; mais le costume de l'escorte ne répondait pas à celui du chef: elle ne ressemblait pas mal à un ramassis d'hommes, comme la compagnie du Falstaff, de Shakespeare. Il s'arrêta et nous fit inviter à l'aller voir; mais comme notre départ était arrêté et que tous nos arrangemens étaient pris en conséquence, nous fûmes forcés de refuser cet honneur.

Le climat de Jérusalem est regardé comme malsain par les habitans. La chaleur est extrême pendant les mois d'été; on y sent à peine une légère brise, ce qui est dû à sa situation dans l'intérieur des terres, et au milieu de hautes montagnes qui l'entourent de tous côtés. Le pays est d'ailleurs sujet à de longues sécheresses; le ciel y est pendant des mois entiers sans nuages, et les orages y sont presque inconnus. La peste y exerce en général ses ravages une fois tous les

ans, et il y règne des fièvres malignes dans l'automne. Nous n'y vîmes que peu d'insectes, et presque pas de sauterelles, ni de moustiques. Le voisinage immédiat de la ville est très-stérile, de manière que la ville est dans la dépendance absolue des villages des environs pour ses approvisionnemens; mais les vallées qui sont situées à deux ou trois milles de Jérusalem, sont très-fertiles, et produisent d'abondantes récoltes de tabac, de froment, d'orge, de blé d'Inde, de figues, d'olives, de melons, de concombres et de citrouilles. La vigne nous sembla également y réussir. Le vin qu'elle produit a un goût très-agréable, qui ressemble assez à celui du muscat.

Après avoir satisfait notre curiosité, en visitant les autres parties de la ville, qui nous furent indiquées comme méritant l'attention des voyageurs, et avoir fait les présens d'usage à notre interprète et aux janissaires du couvent, nous prîmes congé. Ce ne fut pas sans éprouver des sensations peu ordinaires que nous quittâmes cette cité sainte, théâtre de tant de miracles; lieu auquel se lient dans le cœur du chrétien tant d'idées sublimes et religieuses, et de si hautes

pensées dans l'esprit du philosophe, à l'aspect du berceau d'une religion nouvelle qui a eu une influence si avantageuse sur les habitudes, les opinions et les sentimens des hommes!

Notre route nous conduisit de nouveau à la Rama; nous y arrivâmes heureusement, quoique nous eussions rencontré, chemin faisant, plusieurs partis d'Arabes Bédouins. Lorsque nous repassions par le territoire du Prince de la Montagne, notre guide nous informa qu'il fallait qu'il allât dans le village pour payer le tribut que l'on impose aux voyageurs. Il nous dit de continuer de marcher, nous assurant qu'il ne tarderait pas à nous joindre; mais, à notre grande surprise, au bout d'une heure, nous ne le voyions pas encore reparaître. Nous restâmes à l'attendre à environ deux milles du village; à la fin, perdant patience, nous dépêchâmes notre Grec pour savoir ce qui le retenait si long-temps. Divers Arabes nous voyant seuls, M. Maxwell et moi, se mirent à nous insulter. L'un d'eux tenta de m'arracher ma canne; mais ayant deviné son projet, je me tournai brusquement, et il fut désappointé. Ils firent mille gestes menaçans, et nous crachèrent à la figure, en criant: *Marrah, marrah!*

et faisant entendre encore plusieurs autres expressions injurieuses. Comme nous étions sans armes, et que les Arabes étaient au nombre de six, indépendamment de plusieurs autres qui étaient encore en vue, nous jugeâmes prudent de marcher au petit pas, et d'attendre l'événement de sang froid. Nous les vîmes se rassembler en cercle, et nous lancer souvent des regards qui nous firent juger que leur intention était de nous attaquer et de nous voler. Enfin, dans ce moment, parut notre Grec, qui accourait au grand galop; et comme il était habillé en uniforme turc et bien armé, ils furent effrayés à son apparence, et lui ayant donné en passant le salut ordinaire de *salem alikum*, ils nous quittèrent et allèrent tranquillement à leurs affaires. Peu après notre guide parut à son tour, et prétendait avoir été retenu par le chef du village; mais notre Grec nous dit qu'il l'avait trouvé assis très-tranquillement, et mangeant son dîner.

La mauvaise conduite de notre guide nous causa plus d'un inconvénient, car le délai nous obligea de passer la plus grande partie de la mauvaise route dans les montagnes, après que

la nuit fut tombée, ce qui nous exposait nécessairement à plusieurs accidens; il était très-tard lorsque nous gagnâmes le couvent de Rama. Pendant notre voyage, nous fûmes presque toujours en vue des feux de garde des Arabes: tout l'horizon paraissait en flammes, et les hauteurs des deux côtés étaient couvertes de maraudeurs qui ne cessaient de s'appeler et de se répondre. Il y avait quelque chose d'inconcevablement grand dans cette scène orientale; elle aurait eu mille charmes et aurait fourni un sujet abondant d'images au génie d'un Châteaubriand. Pour nous, nous avions, à dire la vérité, une imagination si peu poétique, que nous ne pouvions considérer ces cris que comme un supplément aux horreurs de la nuit. Cette conviction prit une nouvelle force lorsque notre guide nous pria de ne pas dire un mot, mais de ralentir le pas, étant tout près d'un détachement d'Arabes fort à craindre: nous eûmes néanmoins le bonheur de passer sans être observés.

Nous nous arrêtâmes un jour au couvent de Rama; nous prîmes la précaution d'y changer de guide, et le lendemain matin nous revînmes ici. Nous trouvâmes auprès de la porte le Bey,

assis sur une natte, accompagné d'une suite nombreuse. Notre guide voulait absolument que nous démontassions et que nous conduisissions nos chevaux par la bride, jusqu'à ce que nous eussions passé le Bey et sa suite; mais il ne put jamais nous persuader de la bienséance d'un semblable arrangement, et nous passâmes devant le Bey à cheval, le saluant en même temps, lorsque nous en approchâmes, en nous mettant la main droite sur le cœur; il nous rendit notre salut, lui et tous les officiers qui étaient auprès de lui, avec toute la politesse requise. Nous descendîmes chez M. Damiano, et nous envoyâmes notre guide au couvent, informer le supérieur que nous avions fixé notre départ au lendemain; que nous comptions mettre à la voile pour Saint-Jean-d'Acre; et nous le priâmes en conséquence de nous envoyer notre compte. Le supérieur nous fit l'honneur de venir lui-même nous trouver, et nous apporta le petit bordereau des frais de notre excursion à Jérusalem, pour M. Maxwell, moi et notre domestique grec; le tout se montait à 187 piastres et 13 paras *. Nous payâmes en

* Voici la copie du compte en question :

outre deux sequins pour l'interprète, et pour indemnité au couvent de Jaffa; et ce qui paraîtra extraordinaire à ceux qui sont accoutumés à l'esprit de rapacité et de mécontentement qui règne même dans les nations les plus policées, tout le monde avait paru extrêmement satisfait de notre libéralité. Le supérieur prit nos sequins sur le pied de treize piastres la pièce. Ce serait faire injustice à ce bon père que de prendre congé de lui sans exprimer combien il eut d'attention pour nous, et nous ne croyons pas rendre aux voyageurs dans le Levant un plus grand service, que de le leur recommander avec chaleur.

	pi.	pa.
Dépense dans les couvens de Jérusalem et de Rama, mules pour l'aller et le retour.	137	13
Pour les guides	50	
Piastres	187	13

La piastre vaut à peu près deux shellings d'Angleterre (quarante-huit sous de France).

LETTRE XXII.

Départ pour Saint-Jean-d'Acre. — Résidence chez le Consul britannique. — Description de la ville. — Climat. — Saïde. — Consul de France. — Fête de Saint. Louis. — Habitans. — Description de la place. — Médecin chrétien. — Le port.

Saïde, septembre 1814.

Après que nous eûmes pris congé de M. Damiano, de son fils et de plusieurs de ses parens, nous nous embarquâmes dans une espèce de bateau découvert, appelé une *Yemma*, qui était encombré de passagers turcs et arabes. Cette barque était du port d'environ sept tonneaux; elle n'avait qu'une seule voile, et sa petitesse ne permettait pas qu'elle eût une cabine. Nous payâmes pour notre passage quarante piastres du pays, faisant de quatre à cinq pounds sterling. Quoique la brise fût modérée et le vent favorable, la mer était si mauvaise et le courant qui portait au sud si fort, que notre barque fatiguait prodigieusement, et que la majeure partie des passagers

étaient dans cet heureux état où se trouvent d'ordinaire ceux qui ne sont pas accoutumés à la mer; comme nous étions tous entassés les uns sur les autres, on concevra facilement que notre situation ne devait pas être des plus agréables. Nous ne perdîmes jamais de vue la côte de Syrie, et le même soir à huit heures nous mouillâmes dans le port de Saint-Jean-d'Acre. Nous avions été treize heures en route; les trois dernières nous avaient enchantés par les divers aspects des hauteurs sacrées du Mont-Carmel.

On nous informa, à notre arrivée, qu'aucun passager ne pouvait aller à terre sans la permission du Pacha. M. Malagamba, natif de Genève, qui fait ici fonction de Consul d'Angleterre, obtint sur-le-champ pour nous la permission de débarquer; mais presque tous les autres passagers furent obligés de passer la nuit à bord de la barque. Nous allâmes chez le Consul qui nous fit l'accueil le plus hospitalier. La maison, dont il habite une partie, est une des meilleures de la ville; c'est un grand bâtiment à trois étages, avec de grands balcons qui donnent sur une grande cour bien aérée. Ce bâtiment est assez grand pour y loger dix familles indépendamment de celle de M. Pil-

lavoine, le consul de France. Il appartient au Pacha. Nous fîmes une visite au Consul français, qui est natif de la Picardie. Son secrétaire et lui nous parurent être des hommes comme il faut. Nous allâmes voir le Consul d'Autriche, qui est un homme fort aimable; mais nous le trouvâmes plongé dans l'affliction par la mort récente d'une épouse qu'il adorait. Nous avions une lettre de recommandation pour lui, et il nous reçut très-cordialement. Je lui parlai de son pays natal où j'avais voyagé il y avait si peu de temps. Le compte que je lui en rendis releva un peu, au moins pour un temps, ses esprits abattus; il fuma un cigare avec moi, et il conversa librement comme un homme qui cherche à se distraire de ses chagrins, et à les oublier un instant.

Acre est la plus belle ville que j'aie vue dans cette partie du monde: les maisons en sont presque toutes bâties en pierre, la plupart à deux étages, avec des fenêtres, des toits plats, sans cheminées. Les rues sont larges; mais, de même que la majeure partie des villes de Syrie, elles ne sont pas pavées. Le bazar est très-vaste, et bien fourni de toute espèce de légumes; il y a, outre cela, un autre marché très-spacieux pour

le blé, les volailles et les bestiaux. Nous vîmes plusieurs grands bâtimens d'architecture ancienne, diverses mosquées et églises et une synagogue. La maison du Pacha, qui est située près de la mer, est l'ancien palais du Grand-Maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem. C'est un grand bâtiment, mais qui n'est nullement élégant. Il y a aussi un beau pont de pierre qui sert de communication avec le palais du Pacha. Le port est vaste, mais il s'y trouve un banc de rochers qui en rend l'entrée assez dangereuse; il passe cependant pour un des meilleurs ports de la Palestine et de la Syrie, et il reçoit des bâtimens d'un port considérable. Les murailles de la ville sont crénelées : elle a dû être autrefois assez forte, mais ses fortifications, de même que celles de toutes les autres villes de Syrie, tombent rapidement en ruines. En 1759, cette place eut beaucoup à souffrir d'un tremblement de terre, et l'on y voit encore des vestiges remarquables des ravages qu'il y fit. Le commerce de la ville consiste principalement en blé, en graine de lin et en olives, dont les environs, qui sont extrêmement fertiles, produisent une grande abondance. M. Pillavoine, grand amateur de la chasse,

nous dit qu'il y avait beaucoup de gibier dans le voisinage. Le climat est assez sain, mais la chaleur est extrême ; ce qui doit paraître extraordinaire pour une ville située sur le bord de la mer ; mais il se passe souvent plusieurs jours où elle n'est pas rafraîchie par la brise, et où la réflexion du soleil sur la surface d'une mer unie comme une glace est insupportable. Il n'y a point de maisons dans cette ville pour la réception des étrangers, et comme le couvent est dans un triste état, et n'a rien de fait pour attirer les voyageurs, ceux-ci n'ont pas d'autre alternative que de s'adresser à leurs Consuls. Le Pacha d'ailleurs est très-bon à leur égard. Il se laisse entièrement mener par son premier ministre, qui est un juif, fort aimé des habitans.

Nous prîmes passage pour Saïde dans la même barque qui nous avait amenés de Jaffa. Nous nous embarquâmes à la pointe du jour, et nous partîmes avec une brise favorable; mais nous n'avions pas tenu la mer encore long-temps, que le vent se mit à fraîchir, et que notre barque éprouva un violent roulis. Elle était fort chargée, et comme nous avions été obligés de nous étendre sur les sacs de blé dont elle était remplie,

nous avions beaucoup de peine à nous empêcher de tomber par-dessus bord, en raison de la houle et du roulis de notre petite embarcation. Nous ne perdîmes jamais la terre de vue dans cette petite traversée; mais quoique le vent fût favorable, nous n'arrivâmes que très-tard le soir. Apprenant qu'il n'y avait pas de couvent dans la ville, ni même d'agent européen, à l'exception d'un Vice-Consul de France, nous envoyâmes auprès de lui quelqu'un chargé de le prier de solliciter pour nous la permission d'aller à terre. M. Taillebout, c'était son nom, non-seulement fit aussitôt usage de toute son influence pour nous obtenir cette faveur, mais il poussa encore l'obligeance jusqu'à nous offrir une partie de sa maison. C'est un fort grand bâtiment, avec une terrasse, d'où l'on a une belle vue sur la mer. C'était autrefois un couvent. Sur cette terrasse étaient plantés trois canons qui servirent le lendemain à tirer un salut royal, en l'honneur de la fête de saint Louis; ce jour-là nous assistâmes à une grand' messe qui fut célébrée en l'honneur du saint Monarque; et après la messe fut tiré, en l'honneur de son descendant, le salut qui consista en dix coups de canon. Plusieurs des habitans

chrétiens, hommes et femmes, les premiers habillés à l'orientale et les dames comme celles de Jérusalem, vinrent faire les complimens d'usage en cette joyeuse occasion au Consul de France. On avait préparé des rafraîchissemens convenables, dont tous les visiteurs goûtèrent avant de se retirer. Il y en avait quelques-uns qui parlaient un peu d'italien et de français, mais en général ils n'étaient pas très-parleurs. Il y avait quelques-unes de ces dames qui étaient assez belles, mais aucune n'était habillée avec goût. Elles avaient en géneral de beaux cheveux noirs, dont elles avaient fait de longues tresses qui leur pendaient tout le long du dos, et auxquelles étaient suspendues de petites pièces de monnaie d'or. Pour nouvelle attraction personnelle, elles avaient les ongles teints en bleu. Le Consul vit en bonne amitié avec le Bey. Une grande preuve en est le privilége qu'on lui a accordé d'avoir du canon monté devant sa demeure, et la permission qu'il a de le tirer; honneur qu'on accorde rarement aux chrétiens dans ce pays-ci.

Saïde est une petite ville mal bâtie. Les maisons en sont pour la plupart en pierre, et, suivant l'usage, avec des toits plats et sans chemi-

nées; nous en vîmes très-peu qui eussent plus de deux étages. Les rues sont étroites, non pavées, et en fait de propreté elles ressemblent beaucoup à toutes celles que nous avions vues auparavant dans cette partie du monde. Nous vîmes très-peu de bons édifices; ceux des plus remarquables ont l'agrément d'une fontaine d'eau fraîche au centre de la cour, et sont entourés d'une espèce de *veranda*, ou balcon en treillage, où les habitans étendent des nattes pour y jouir de la fraîcheur et du repos. Nous fîmes visite à un médecin chrétien, dont la maison est bâtie de cette manière. Il comptait plusieurs familles turques au nombre de ses patiens. Il n'a pas beaucoup à craindre pour les prescriptions qu'il donne à ces fiers sectateurs de Mahomet, sa médecine étant parfaitement innocente; et s'il n'opère pas de fréquentes cures par ses ordonnances, au moins il n'est pas à croire qu'il tue ses malades par sa pharmacopée, qui ne consiste en tout qu'en herbes et en onguens.

La ville est défendue par un château, qui cependant n'est pas bien fort. Le palais du Bey est très-vaste, et occupe une belle position en face de la mer. Le port est maintenant très-

mauvais, et sa situation ouverte à tous les vents le rend peu sûr. Les gros bâtimens sont obligés de mouiller à un quart de mille du rivage, près d'un banc de rochers qui forment une barre; il n'y a que de très-petites barques qui puissent venir le long du quai. Quelque attention de la part des Turcs aurait pu rendre le port navigable à de plus gros bâtimens; mais c'est un peuple si ennemi de toute amélioration, qu'on n'y prend pas le plus petit soin de tout ce qui pourrait intéresser le commerce. Le seul article que cette ville exporte en Europe est le coton, et ce commerce est bien loin d'être considérable. Dans le fait il ne reste presque plus rien à Saïde, qui puisse rappeler au voyageur les richesses et la splendeur de l'ancienne Sion.

Nous étions dans l'intention de visiter les célèbres ruines de Palmyre; mais malheureusement nous fûmes obligés de renoncer à ce projet, ainsi que nous avions été forcés de le faire pour beaucoup d'autres endroits que nous avions formé le dessein de visiter. Les comptes alarmans que nous recevions de la continuation de la peste dans les diverses contrées par lesquelles il nous aurait nécessairement fallu passer, nous

détournèrent de poursuivre notre premier plan de pénétrer plus loin dans l'est; nous fûmes donc obligés de reporter nos regards et nos pensées vers l'Europe.

LETTRE XXIII.

Arrivée à Larneca. — Lady Esther Stanhope. — Fièvre maligne. — Consul d'Angleterre. — Climat. — Habitans. — Mariage grec.

Larneca, septembre 1814.

M. Taillebout, le vice-consul de France, nous ayant informés qu'il partirait incessamment un brigantin sous pavillon russe pour l'île de Chypre, nous entrâmes en négociation pour obtenir un passage à bord de ce bâtiment, et nous y parvînmes, mais pour un prix exorbitant, puisque nous fûmes obligés de donner trois cents piastres ou trente liv. sterling d'Angleterre. Le capitaine était un Grec de Corfou, et la majeure partie de l'équipage était de la même nation. La veille de notre départ, le Consul de France nous présenta un chrétien habillé à l'orientale, qui, pen-

dant la dernière guerre, avait servi d'interprète à sir Sidney Smith, et est maintenant majordome de lady Esther Stanhope, qui, depuis plusieurs années, voyage dans le Levant. Il nous dit que sa maîtresse était dans un couvent près des montagnes des Druses. Elle y avait été retenue par cause de maladie; mais sa santé se rétablissait. Lorsque cette dame était à Saïde, elle portait un habit turc et montait un cheval de bataille arabe, au grand étonnement et à l'admiration des Turcs, qui avaient la plus haute considération pour elle. L'on nous dit en beaucoup d'endroits qu'on la prenait pour une princesse anglaise.

Nous prîmes congé de M. Taillebout, qui nous avait comblés de politesses pendant notre séjour à Saïde; nous nous embarquâmes à bord du brigantin, et nous mîmes à la voile avec une bonne brise. Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que notre bâtiment était vieux, marchait mal et faisait eau. Quoique, de Saïde à Larneca, il n'y ait pas plus de quatre-vingt à quatre-vingt-dix milles anglais, nous fûmes, chose incroyable, six jours en mer, ayant été obligés de lutter contre les vents et contre un fort courant.

Le sixième jour nous jetâmes l'ancre dans cette rade, qu'on ne regarde comme nullement sûre, les bâtimens y étant exposés à de fortes brises du large, qui se lèvent régulièrement à un certain temps de la journée. Il y a en ce moment environ quinze jours que nous avons mouillé dans ce port, et pendant tout ce temps, il n'y a eu que trois jours exempts de coups de vent violens. Nous avons vu plus d'une fois des bâtimens chasser sur leurs ancres et aborder d'autres navires; mais cependant il n'est point arrivé d'accidens sérieux.

A notre arrivée, nous envoyâmes notre Grec à terre, avec une lettre de recommandation pour M. Vondiziano, natif de Chypre, qui fait fonctions de Consul d'Angleterre. Il ne tarda pas à retourner avec la nouvelle que l'île était extrêmement malsaine, et qu'il y régnait une fièvre maligne si violente, qu'il y avait à peine une maison qui fût exempte de ses ravages. Nous eûmes le chagrin d'apprendre que le Consul, sa femme, quatre enfans et plusieurs de ses domestiques étaient attaqués de cette maladie et détenus au lit. Il nous conseilla de songer à notre sûreté et de quitter l'île aussitôt que nous en trouverions l'occasion. On nous dit qu'un bri-

gantin venu de Sainte-Maure, sous pavillon anglais, et chargé de coton, devait partir dans quelques jours pour Malte. Nous fîmes un accord avec le capitaine pour quatre-vingts piastres fortes d'Espagne (à peu près vingt livres sterling), stipulant qu'il nous mettrait à terre dans l'île de Cérigo, et que nous aurions la permission de demeurer à bord de son brigantin pendant tout le temps que nous aurions à rester ici, afin de ne pas être obligés de coucher à terre, et de nous exposer ainsi à gagner l'épidémie qui y régnait. On nous assura que plusieurs des bâtimens de la rade avaient la fièvre à leur bord, et que plusieurs des matelots y avaient succombé. Nous apprîmes également avec beaucoup de peine que plusieurs bâtimens européens ne pouvaient pas partir, par la raison que la majeure partie de leurs équipages était sur les cadres.

Nous nous portâmes du brigantin russe sur l'autre brick de Sainte-Maure, nommé le Mahomed, capitaine Spiro Patrizio, où nous fûmes plus à notre aise. Le lendemain nous fûmes invités à dîner avec le Consul d'Angleterre. Nous allâmes à terre dans un bateau à rames, et nous trouvâ-

mes son cabriolet qui nous attendait sur le rivage. Cette espèce de voiture est fort en usage parmi les habitans de Larneca; elle n'est attelée que d'un seul cheval, et elle est recouverte d'un tendelet pour garantir de l'ardeur des rayons du soleil. Le conducteur est assis au pied des passagers de manière à ne pas les incommoder. Le Consul nous accueillit avec beaucoup de politesse; il demeure à environ un mille d'Angleterre de la Dogana ou Douane, dans le quartier où résident tous les Consuls et la plupart des habitans respectables. Sa maison est vaste, et quoiqu'elle n'ait qu'un étage de hauteur, elle a beaucoup de logemens et est bien meublée. Il en réserve le devant pour les voyageurs qui lui sont recommandés, et l'on voit aisément qu'il a des attentions marquées pour les voyageurs anglais. C'est un homme bien élevé, et qui parle avec aisance le français, l'italien et le grec moderne. Quoique la majeure partie de la famille et de la maison du Consul fussent malades, nous échappâmes à la contagion en prenant les précautions d'usage, et en fumant du tabac *.

* M. Vandisiano nous fit voir les chambres qu'oc-

Nous fûmes aussi bien reçus par M. Howell, négociant anglais, qui a épousé une dame de l'île, qui demeure près de la douane.

Nous fîmes une visite au Consul de France. C'est un officier du génie, qui fut nommé à cette place dans le temps où Buonaparte débarqua en Egypte; c'est un homme bien instruit, mais il nous parut être d'un caractère porté à la mélancolie. Nous ne pûmes nous empêcher d'être frappés de l'immensité du chapeau retapé à la militaire qu'il portait, même à la maison, et qui faisait un contraste singulier avec le reste de son habillement. Il est fort bien avec le Bey, et il eut assez d'influence sur lui pour le déterminer, pendant la guerre, à prohiber l'exportation du blé à Malte. Il n'y a pas grand chose dans l'île de Chypre qui puisse faire regretter au voyageur de n'y pas toucher. On dit pourtant qu'il y a beaucoup d'antiquités dans les environs de Larneca, mais la jalousie des

---

cupait chez lui le colonel Rook, qui mourut à Baffa, un des ports de l'île. Il est bon que ses parens aient ici l'occasion d'apprendre qu'il a laissé des malles et beaucoup d'effets dans ses appartemens.

Turcs ne permet à personne d'y faire des recherches. Le climat y est d'ailleurs fort dangereux, et la traversée de retour en Europe est très-longue et très-ennuyeuse, en raison des forts courans et des vents d'ouest qui commencent au mois de mai et qui durent jusqu'au mois de novembre, que commencent les raffales subites et violentes du vent d'est. Il serait assurément plus à propos pour un voyageur de retourner directement en Europe; mais si le hasard le conduit dans cette île, il fera prudemment de ne pas s'embarquer avant le mois de novembre, et de s'établir ou chez le Consul d'Angleterre ou dans la maison de la belle-mère de M. Howell, qui parle un peu italien: La maison de cette dame est spacieuse et bien bâtie; elle est tenue sur le pied d'une pension; on y est bien et proprement servi, et l'hôtesse semble très-jalouse de procurer toutes les commodités possibles à ses pensionnaires.

Larneca ou Larnec est le port le plus sain de toute l'île. Baffa, Famagouste et Nicosie sont extrêmement dangereux pour les Européens; ils sont exposés à y trouver leur tombeau s'ils y résident dans la saison des maladies, qui dure

depuis le mois de juin jusqu'au mois d'octobre. L'aspect de la ville, vue de la baie, est très-pittoresque : elle s'étend en forme de croissant, et les environs offrent des sites et des paysages charmans. Les maisons sont bâties sur le bord du quai, dans une situation centrale, qui offre beaucoup de mouvement et d'activité dans les affaires. On y voit deux cafés, un billard et diverses boutiques tenues par des Européens, tous habillés à l'européenne, ainsi que le sont presque tous les chrétiens qui sont nés dans l'île. La vue des chapeaux, au lieu de celle des turbans, auxquels nous étions accoutumés depuis si longtemps, nous retraçait des souvenirs agréables. Les femmes ont adopté généralement le costume grec; elles portent leurs longs cheveux noirs en tresses pendantes, ainsi que j'ai déjà eu occasion de le dire, et portent de longues robes de soie jaunes ou vertes, bordées de galons d'or ou d'argent. Les femmes âgées portent des manches courtes avec une profusion de garnitures plissées; les jeunes se couvrent les bras et ne font point usage de ces ornemens : elles portent des jupons de mousseline blanche ou de soie, et des souliers rouges ou jaunes. Des bottines jaunes paraissent

être la marque distinctive entre les hautes classes et les basses. Les femmes de cette île, jadis si célèbres par leur beauté et consacrées à l'amour, sont en général grandes et bien faites; mais elles ont le teint pâle. Elles sont remarquables par leurs beaux yeux bleus, la beauté de leurs bras et de leurs mains, et la grâce de leurs personnes, quoiqu'en se promenant, l'habitude qu'elles ont de se pencher en avant ôte un peu à l'élégance de leur démarche. La décence européenne exigerait qu'elles eussent la gorge moins découverte. Elles se marient très-jeunes, et l'on remarque qu'il suffit d'un petit nombre d'années après leur mariage pour flétrir leur beauté. Elles commencent alors à paraître prématurément vieilles, et à prendre moins de soin de leurs personnes.

Nous assistâmes il y a quelques jours à la noce du domestique du Consul d'Angleterre, natif de Larneca, avec une jolie fille du pays. Il y avait quelque différence d'âge entre les époux, le marié ayant environ quarante ans, et la mariée n'en ayant que dix-huit. Nous ne fûmes pas plus tôt entrés dans l'appartement, qu'on nous offrit un gros cierge, ainsi qu'on en avait donné à la plupart des conviés qui étaient assis sur des bancs

autour de la chambre. On nous servit du café et du vin, et la cérémonie commença peu après notre arrivée. Deux papas (c'est le nom qu'on donne aux prêtres grecs), firent le tour de la chambre avec des cierges allumés à la main, et ils en allumèrent ceux des conviés qui paraissaient les plus marquans. Nous en vîmes plusieurs qui les soufflèrent, et les emportèrent chez eux. La mariée avait une robe de soie verte, galonnée en argent; la couverture de sa gorge ne laissait que très-peu à deviner à l'imagination; elle portait au côté un grand bouquet; un long voile lui recouvrait le visage; mais le bras et la main restaient à découvert. Le marié était habillé très-uniment, et à en juger par les dimensions du bouquet qu'il portait à sa boutonnière, il paraissait être un aussi grand admirateur des fleurs que sa mariée. Quand les prières d'usage furent finies, on se donna mutuellement les anneaux de mariage, et le marié baisa la mariée sur la joue; celle-ci pleura pendant toute la cérémonie. Lorsque les prêtres leur mettaient les anneaux, les pères et mères et parens des mariés leur jetèrent de petites dragées, et aux prêtres des *paras*, petites pièces de monnaie d'un argent

de bas aloi. Ces révérends personnages ne parurent pas du tout offensés de cette aspersion ; bien loin de là ; ils chargèrent d'un grand sang froid quelques personnes de leur suite de ramasser ces pièces d'argent et de les mettre dans un plat qu'on avait apporté pour cela même. On servit alors du café et des pipes, et les hôtes s'assirent à un souper préparé pour cette occasion.

La langue du pays est la romaïque ou le grec moderne ; il faut observer qu'à peine comprend-on la langue-mère. Les habitans sont généralement pauvres, et les hautes classes sont si égoïstes, qu'on ne retrouve presque plus parmi eux de traces de l'hospitalité si vantée de leurs ancêtres. Il y a quelques jours qu'un bâtiment expédié pour Jaffa, toucha dans ce port pour y faire des provisions. Il portait pavillon espagnol, et était rempli de pélerins qui allaient à Jérusalem ; il portait quarante mille piastres d'Espagne (environ dix mille livres sterling), cinquante caisses de sucre de la Havane, dix milliers de café et plusieurs caisses de liqueurs, comme présens que la cour d'Espagne faisait au couvent du Saint-Sépulcre, qui n'est plus guère soutenu aujourd'hui que par le gouvernement

espagnol. Je serais fort embarrassé de dire à qui ces présens seront le plus agréables, ou des moines du couvent ou du Bey de Jérusalem.

LETTRE XXIV.

Description de Larneca. — Remarques générales. — Départ. — Côte de Caramanie. — Conduite de l'équipage. — Rhodes. — Habitans. — Traits généraux de l'île. — Bâtimens de la ville. — Chevaliers de Malte. — Climat. — Indolence des Turcs. — Couvent. — Avis aux voyageurs.

Rhodes, octobre 1814.

La ville de Larneca est bâtie d'une manière très-irrégulière, et consiste en pauvres et misérables maisons qui n'ont qu'un étage de haut. Il s'y trouve pourtant quelques grands bâtimens avec des cours spacieuses et de beaux jardins; telles sont, par exemple, les maisons des Consuls anglais, français et prussiens, et celles de quelques gros négocians. Les rues sont étroites, sales et non pavées. Une partie considérable de la ville est entourée d'eau stagnante, de terres en

friche et de marais salans, qui rendent l'air très-malsain pendant tout le temps que dure la saison des secs, c'est-à-dire, depuis le mois de mai jusqu'à la fin d'octobre. Les habitans ont une autre opinion sur la cause de l'insalubrité de l'air. Ils prétendent que ces flaques d'eau croupie deviennent putrides par les corps des quantités immenses de sauterelles que la chaleur brûlante du soleil et le défaut de verdure y font périr.

Il se faisait autrefois dans l'île une très-grande quantité de sel; mais dans ce moment les salines sont entièrement négligées par les Turcs, et la quantité qu'on en fait tous les ans se réduit à très-peu de chose. Le sol n'est pas naturellement stérile, et si on le travaillait d'une manière convenable, il rembourserait avec usure le travail et les avances du cultivateur; mais l'industrie n'est pas une des vertus des habitans, et l'on ne s'occupe que très-peu, pour ne pas dire nullement, de l'agriculture de l'île.

Le Consul de France a une grande maison de campagne et un beau jardin, à cinq milles de Larneca, près d'une petite ville appelée Chiti, anciennement Citrum, qui est agréablement située à peu de distance de la mer; et quoique ce

jardin soit petit, il produit en abondance des oranges, des citrons, des raisins, des pommes et autres fruits et légumes, ce qui prouve suffisamment la bonté du sol. On cultive également dans ces environs du coton d'une qualité supérieure. Nous allâmes voir aussi la maison de campagne du Consul de Naples, qui n'est qu'à une petite distance de celle du Consul de France, et qui a un beau jardin, bien fourni de fruits et de légumes.

Les principales branches de commerce de cette île sont le coton, la graine de coton, le vin, le miel, la térébenthine, le sel et le blé. L'exportation de ce dernier article est prohibée par tout autre bâtiment que par des navires turcs ; mais on élude constamment cette prohibition, et l'on en exporte clandestinement des quantités considérables. L'avarice et la cupidité des officiers de la douane dissipent aisément leurs scrupules ; ils se prêtent avec une facilité singulière à fermer les yeux en même temps qu'ils ouvrent la main, et pourvu qu'ils sentent qu'on la leur remplit bien, ils restent toujours aveugles. On dit même tout bas que pendant la dernière guerre, les Turcs se laissaient obscurcir la vue de la même manière, et qu'ils exportèrent sou-

vent des quantités considérables de grain à Malte. Le vin est ici d'une qualité supérieure et à très-bon marché, ne coûtant pas plus de trois sous la bouteille. Les Grecs le portent au marché dans des outres ou peaux de chèvres, qui lui impriment un certain goût qu'il conserve toujours, et qui n'est pas des plus agréables. Le lait de vache et le beurre sont fort rares ici, ainsi qu'en Egypte. La race des chevaux n'y est pas considérable; mais il y a un grand nombre d'ânes, de bœufs, de chèvres, de moutons et de cochons. Ce fut dans l'île de Chypre que je vis pour la première fois, depuis que j'avais quitté l'Europe, une charrue tirée par des bœufs, et les paysans grecs me parurent passablement experts à la manier.

Ce fut vers la fin de septembre que notre capitaine leva l'ancre, et mit à la voile avec la brise de terre qui commence à souffler régulièrement vers le coucher du soleil; mais à peine fûmes-nous hors du canal, qu'il commença à être directement contraire. Le capitaine se détermina aussitôt à rentrer dans le port, ce que nous ne fîmes pas sans difficulté, la mer étant très-forte et le navire fatiguant beaucoup. A la fin, le lendemain matin, nous jetâmes de nouveau l'ancre

dans le port de Larneca, où nous fûmes détenus toute la journée. Le lendemain matin nous remîmes à la voile avec une brise favorable, et le second jour nous dépassâmes à pleines voiles Simacosta, et le troisième Baffa, deux ports de l'île de Chypre. Cette dernière place avait été fort dépeuplée par une fièvre maligne, et plusieurs marins européens avaient été victimes de son influence destructive. Nous apprîmes qu'il y avait eu, ainsi qu'à Larneca, des bâtimens qui y avaient été détenus pendant plusieurs mois, sans pouvoir partir, faute de matelots pour les manœuvrer. Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que le capitaine n'était le maître à bord de son brigantin qu'à moitié, et que son second et deux de ses frères, qui étaient matelots à bord, faisaient ce qu'il leur plaisait. Nous découvrîmes pareillement que nos braves goudrons ne se faisaient aucun scrupule de dormir tranquillement sur le pont pendant qu'ils étaient de quart, après avoir amarré la barre de gouvernail pour toute la nuit. Nous pouvions à peine croire à cet excès de négligence, lorsque notre interprète grec nous en donna la première nouvelle; mais la nuit suivante, nous nous con-

vainquîmes par notre propre expérience de l'exactitude de son assertion, car nous fûmes sur le point d'aborder un brigantin anglais, quoique la lune brillât de tout son éclat. En entendant le bruit, je montai précipitamment sur le pont, où le capitaine vociférait et jurait de toutes ses forces. Je lui demandai la cause de sa colère, et il m'assura que non-seulement tous les hommes de quart étaient endormis, mais que le timonier lui-même, qui était français, et le charpentier du bâtiment, étaient aussi couchés, ronflant à côté de la barre; que nous avions manqué d'aborder un brigantin anglais, et que, pour peu que la nuit eût été obscure et le vent un peu frais, nous nous serions trouvés dans une situation extrêmement périlleuse.

Nous fûmes en calme pendant cinq jours, et rejetés bien loin en arrière par de forts courans. Pendant tout ce temps, nous fûmes en vue de la côte de Caramanie, et nous le fûmes pendant long-temps assez près, pour voir distinctement les ruines de la ville de Myra, situées près de l'embouchure d'une rivière au nord de la baie de Finica. Toute la côte de Caramanie offre un aspect d'une grandeur qu'il est impossible de

dépeindre. Les sommets escarpés des rocs s'élèvent brusquement en pointes et se perdent fréquemment dans les nues. Pendant que nous étions dans cette situation, attendant à tout moment une brise favorable pour nous remettre en route, nous ne fûmes pas peu surpris de voir un beau matin nos matelots mettre le canot du capitaine à la mer, et six d'entre eux se disposant à aller à terre avec des fusils chargés. Ils disaient que leur intention était d'aller tuer quelques chèvres qu'ils apercevaient sur une colline à peu de distance du rivage. Le capitaine s'opposa a leur projet, parce que cette fantaisie pourrait nous retarder ; mais il n'eut pas assez d'autorité pour les en empêcher, et ils persistèrent à aller à terre. Afin de colorer leur désobéissance, ils prétendirent que les habitans de ces côtes étaient tous des pirates et des voleurs, et qu'ils méritaient d'être détruits. Poussés par ces beaux sentimens de justice et de philanthropie universelle, ils se mirent en route. Après être restés environ deux heures à terre, nos coquins revinrent à bord avec deux grosses chèvres qu'ils avaient tuées, et un petit chevreau qu'ils avaient blessé et qui était encore tout saignant. Ils fu-

rent reçus par leurs camarades avec autant de joie que s'ils avaient exécuté l'action la plus héroïque, quoiqu'ils n'ouvrissent plus la bouche sur le châtiment sévère qu'ils devaient infliger aux pillards de ces rives. Nous dîmes au capitaine que nous étions déterminés à dénoncer cet acte de piraterie au Consul du premier port auquel nous toucherions, lui observant que cette conduite était incompatible avec le respect que ses gens devaient au pavillon sous lequel ils avaient l'honneur de naviguer. Cette menace eut l'effet que nous en attendions; ils vinrent sur le pont, et promirent formellement de ne plus recommencer, protestant néanmoins que les chèvres qu'ils avaient tuées étaient sauvages, et qu'ils n'avaient fait tort à personne.

Le 4 octobre, le vent commença à fraîchir; mais comme il était toujours contraire, nous nous déterminâmes, pour faire du bois et de l'eau dont nous manquions, de relâcher dans l'île de Rhodes, et le 5, à onze heures, nous jetâmes l'ancre dans la baie qui fait face à la ville. Nous allâmes à terre, et nous présentâmes nos lettres de recommandation à M. Magallon, Consul de France, homme instruit et de bonne compagnie,

qui, quoique âgé de soixante-quinze ans, avait eu depuis peu le courage d'épouser la fille de son drogman, qui n'en avait pas plus de vingt. Il nous reçut très-poliment, nous demandant mille fois excuse de rester devant nous avec un bonnet de nuit sur la tête et un grand chapeau retapé, nous assurant gravement que ce n'était pas par goût qu'il agissait ainsi, mais qu'il lui avait été impossible de se procurer une perruque ni dans cette île, ni dans celles des environs; mais comme pour calmer le malaise que cela devait nous causer, il nous dit de bonne amitié qu'il en avait commandé une à Malte, et qu'il l'attendait par la première occasion. Nous lui répondîmes que le plus grand plaisir qu'on pût nous faire, était de nous traiter sans cérémonie, et nous le priâmes de se mettre parfaitement à son aise, et de s'arranger personnellement comme il lui conviendrait dans l'absence de sa perruque. Nous ne pûmes cependant conserver notre gravité à cette grotesque apparence. Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir qu'il était fort bien avec le Bey, car ce fut à sa demande qu'il nous fut permis de remplir nos pièces à eau à la fontaine de la ville. Cette permission était d'autant plus importante

dans le moment, que la sécheresse avait causé une grande disette d'eau dans les îles ; le Bey ne se borna pas là, car il donna des ordres pour qu'il fût placé une garde près de la fontaine, afin d'empêcher les habitans d'approcher jusqu'à ce que nous eussions rempli nos pièces.

Les Turcs qui habitent cette île, ainsi que celle de Chypre, sont sur un pied très-amical avec les chrétiens, et le Bey lui-même paraît être en bons termes avec le Grand-Seigneur. Les hommes sont tous habillés à la grecque, et les dames ont absolument le même costume que celles de Chypre ; mais elles n'ont ni autant de beauté ni autant de grâce. Le grec moderne est la langue usitée, mais tout le monde entend un peu d'italien. Le nombre des chrétiens est très-petit. Il n'y a pas de Consul d'Angleterre dans cette île pour le présent, celui qui était revêtu de cet emploi étant mort il y a peu de temps.

L'aspect général de l'île est riant et agréable ; on a du port une vue imposante et pittoresque. La côte, dans les environs de la ville, est couverte de maisons de campagne, qui sont toutes peintes en blanc, et font un effet très-agréable au milieu des bosquets d'orangers et de citron-

niers qui embellissent le rivage. Quoique l'île soit assez montagneuse pour justifier l'épithète de *l'âpre Rhodes*, que lui donne le poëte Stace, cependant elle a plusieurs vallées très-fertiles. La population de l'île est aujourd'hui peu nombreuse, et elle est bien déchue de son ancienne importance. Le port est extrêmement exposé, et quoique le mouillage en passe pour assez bon, les navires n'y sont pas fort en sûreté pendant les coups de vent de l'hiver. Il est surtout très-dangereux lorsque le *sirocco*, ou vent de sud-est commence à s'y faire sentir, ce qui a généralement lieu dans les mois d'octobre ou de novembre, que la mer est très-mauvaise. L'intérieur du port est assez sûr, mais il ne s'y trouve pas assez d'eau pour les gros bâtimens. L'entrée entre les deux jetées est fort étroite. On voit sur une de ces jetées un grand massif de pierre : il y en avait autrefois un pareil sur l'autre, mais il a disparu. C'était là qu'on avait placé jadis le fameux colosse de Rhodes, une des sept merveilles du monde ; mais il fut renversé par un tremblement de terre, et les matériaux en furent vendus par les Sarrasins à un Juif d'Edesse.

Cette ville était anciennement très-fortifiée,

mais ses fortifications sont aujourd'hui presque entièrement en ruines. Elle a pour toute garnison une poignée de soldats turcs qui n'ont pas plus de discipline que de connaissances militaires. Nous allâmes voir le château, qui est dans le plus misérable état de défense. Toute son artillerie consiste en deux gros canons de bronze et plusieurs petites pièces de campagne mal montées. Les portes de la ville sont d'une construction très-ancienne. Les maisons sont toutes bâties en brique, à un étage, et rarement à deux; les rues étroites, mais passablement bien pavées. Les faubourgs sont habités en plus grande partie par les chrétiens, qui n'ont pas la permission de demeurer dans la ville. Nous vîmes la rue dite *des Chevaliers;* elle a pris et conservé ce nom de l'ancienne résidence des Chevaliers de Malte, lorsque cette île appartenait à leur ordre. On voit encore sur les portes et les fenêtres de la plupart des maisons les armes de leurs anciens possesseurs. Plusieurs de ces maisons étaient d'une bonne architecture, et, quoiqu'elles soient aujourd'hui presque toutes inhabitées et tombées en ruines, celles qui sont encore habitables sont occupées par des personnes des plus basses clas-

ses, et forment, dans leur état actuel de malpropreté et de dégradation, un triste contraste avec leur ancienne splendeur. L'hôpital et l'église des Chevaliers, situés dans la même rue, sont encore assez bien conservés ; ils sont bâtis l'un et l'autre en pierre de taille, d'une architecture d'un bon style, et l'on voit encore les armes de l'ordre de Malte sur leurs portes.

Les environs de la ville sont bien cultivés et les jardins bien garnis d'orangers, de citronniers, de raisins d'une excellente qualité, et de toute cette variété de fruits et de légumes qu'on trouve communément dans ces contrées. La peste y est fort rare ; on regarde le climat comme très-sain : il il y a bien, pendant l'été, quelques fièvres : mais elles ne sont ni malignes ni contagieuses comme celles de Chypre. La chaleur y est très-forte pendant cette saison, mais les brises de l'est y soufflent presque toujours alors et rafraîchissent l'air. Il y tombe peu de pluie, et les orages n'y sont pas fréquens.

Les Turcs de l'île ne se distinguent pas plus par leur industrie que le reste de leurs compatriotes : toutes leurs occupations consistent à fumer et à se regarder les uns les autres, sans ja-

mais desserrer la bouche que pour fumer leurs pipes. Nous eûmes l'autre jour une preuve frappante de leur persévérance dans cette habitude stupide et léthargique. Nous nous rendions chez le Consul de France à neuf heures du matin; nous vîmes, chemin faisant, deux Turcs assis les jambes croisées sur une natte de paille sur le quai. Ils étaient dans leurs longues robes, et couverts comme si l'on avait été au mois de décembre, quoique la chaleur fût extrême. Ils attirèrent tellement notre attention, que nous nous arrêtâmes à les regarder pendant près d'un quart d'heure, sans les entendre une seule fois prononcer une syllabe. Il était onze heures lorsque nous repassâmes au même lieu, et à notre grande surprise, nous les trouvâmes précisément dans la même attitude. Ils avaient à côté d'eux leur petite poche de tabac, et ils fumaient et se regardaient l'un et l'autre avec la même gravité, la même immobilité et la même impassibilité.

Le nom du Bey actuel est Hassan : il est rempli de bonne volonté pour les chrétiens ; aussi ceux-ci l'aiment-ils beaucoup. On nous avait fort vanté quelques antiquités qui se trouvaient, nous avait-on dit, à trois milles à l'ouest de la ville ;

mais nous ne trouvâmes rien, à l'exception des restes d'une fortification sans nom et d'une chapelle de la Vierge. Il y a à Rhodes un très-bon couvent, où les voyageurs se trouveront fort bien pendant leur séjour dans cette île. On y a une très-belle vue de la ville, de ses environs et de la côte de Caramanie qui lui fait face. L'église du couvent est grande et bien décorée.

Le Consul de France nous informa que Lady Esther Stanhope avait fait naufrage, deux ans auparavant, près de cette île, et qu'il avait eu l'honneur de recevoir sa Seigneurie chez lui. Il ne faut pas que les voyageurs pensent jamais à venir ici pour y chercher un passage pour l'Europe, car il n'y mouille que bien rarement de gros navires, et les petites embarcations qui en partent pour aller dans les îles grecques, sont également désagréables et dangereuses; et comme les Grecs n'ignorent pas que les voyageurs sont à leur discrétion, ils ne manquent jamais de les mettre à contribution d'une manière extravagante, lorqu'ils veulent en partir.

FIN DU PREMIER VOLUME.

